Bibliothek

der k. k.

Technischen Hochschule

Graz.

No. 2197

F. 8.

Hommage de l'auteur

J. Bouché-Thomas

DRUIDES ET CELTES

PARIS. — IMPRIMERIE D'ALEXANDRE BAILLY,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.

DRUIDES ET CELTES

OU

HISTOIRE

DE

L'ORIGINE DES SOCIÉTÉS ET DES SCIENCES

PAR

J.-B. BOUCHÉ, DE CLUNY

PARIS

VICTOR LECOU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE DU BOULOI

1848

INTRODUCTION.

L'esprit humain ne marche que pas à pas d'une vérité à l'autre; un petit nombre de génies créateurs apparaissent de loin en loin pour y révéler des faits importants et moraliser les nations, ce qui nous fait entrevoir que les personnages de l'antiquité, qui ont touché au berceau de la civilisation, n'ont jamais existé. Les plus belles inventions, les vérités historiques et philosophiques, celles qui font le plus d'honneur à la raison des hommes, ne

sont dues qu'à l'instinct intérieur, seul juge des faits, qui nous crie sans cesse : *Marchez!*

Ainsi, toutes les découvertes acquises par les Celtes étaient revêtues de l'approbation du collége des Druides et déposées sans nom dans le sanctuaire de la pensée de chaque élève; parce que l'intelligence créatrice dont ces prêtres étaient inspirés, et à laquelle ils rendaient hommage de leurs connaissances, était Ésus, le dieu unique des Druides, la source de toute lumière. Voilà le principe primitif du caractère sacré des pontifes druidiques.

Mais, me dira-t-on, l'érudition des Druides a fait naufrage dans le chaos des siècles; leurs travaux ont eu le même sort. — Je réponds : Non. Cependant, j'avoue que jusqu'ici cette partie des annales de la civilisation a été couverte d'épaisses ténèbres; et si j'ai conçu l'espérance de dissiper ce brouillard par *quelques preuves,* ce n'est de ma part qu'un sentiment d'amour national. Oui, ce que les peuples savent, ils en doivent le principe aux Druides de la Celtique.

Dieu s'est donc révélé à eux? Non. Le Créateur n'a point parlé aux législateurs des Celtes; mais les Druides eurent la primitive intuition et le bon sens d'enseigner une doctrine juste et uniforme

partout. Leur moralité, vue, sentie, venait de Dieu. Loin de chercher à personnifier l'Éternel, ils s'attachaient à le montrer aux Celtes fédérés dans la manifestation de ses œuvres. C'est par la pompe du merveilleux tableau de la nature, par l'harmonie de l'univers, qu'ils élevaient l'esprit et la raison de ce peuple jusqu'à l'auteur de toutes ces magnificences, dont l'étude contemplative absorbait tous leurs instants. C'est à régler leurs croyances, leurs lois, leurs gouvernements sur ces impérissables manifestations du vrai, ces immuables modèles du beau, qu'ils s'appliquaient, mais avec une ardeur et une sagesse sans exemple dans l'histoire primitive de la civilisation.

Un fait positif, incontestable, c'est que les Druides ne durent leurs connaissances qu'à eux-mêmes. Combien leur fallut-il d'années, de siècles, pour inventer un langage figuratif, palpable, visuel, et le populariser ; pour dompter la pierre par la mécanique, fuser les métaux, introniser la régularité de la culture, et avoir un collége d'astronomes pour en régler les travaux ! En mesurant une pièce de terre, ils ont trouvé le triangle et l'équerre, et ont géométriquement compris que, ayant une même base, une même hauteur, ils étaient égaux et formaient le compas ou *symbole social*. Voilà

l'origine de la recherche de la quadrature du cercle, le signe figuratif de la terre et des astres, l'emblème de Teutatès, ce père des Celtes, le *mystère de la croix*.

La musique fut comprise comme étant l'aliment, le pain du pauvre et du riche. Dans son principe, elle embrassait la danse, la poésie, la déclamation, l'art du geste et la pantomime : tranquille, active, enthousiaste, nos pères lui faisaient tour à tour exprimer la douleur, la joie, l'étonnement, la tendresse ou l'admiration. C'est ainsi que les Bardes manifestaient leurs volontés, saisissaient l'âme et remplissaient d'ivresse les Celtes.

Les Druides s'aperçurent que le soleil et la lune revenaient sans cesse au même point du ciel d'où ils partaient, et ne s'écartaient jamais d'une certaine limite au nord et au midi. Cette découverte leur servit à régler les jours, les semaines, les mois, les saisons, les années et les grandes périodes astronomiques. Les signes zodiacaux sont les premiers traits qu'employa le génie humain pour immortaliser le fruit de ses découvertes.

Si l'on n'examine que superficiellement le culte, la manifestation populaire de la pensée religieuse des Celtes, on est tenté de les accuser de n'avoir pas été plus sages que les nations les moins poli-

cées; mais il ne faut pas perdre de vue que, si ces prêtres de la vraie lumière permettaient à nos ancêtres de déifier les astres et d'offrir des prières à ces grands corps lumineux et vivifiants dont ils avaient surpris, par une longue et patiente observation, la marche et l'admirable harmonie, c'est que les corps célestes étaient les merveilles de la création les plus capables de faire naître dans l'esprit des hommes la plus parfaite comme la plus sublime idée de Dieu. C'est donc à tort qu'on accuserait les Druides d'*idolâtrie*.

Les Druides avaient compris que la vie n'était que la succession des idées, la vigueur du génie, la rapidité avec laquelle la mémoire retrace la pensée; que l'âme, substance spirituelle, était distincte du corps, et n'était point un simple composé d'air qui s'évapore quand il a perdu son étui, mais qu'elle passe sans interruption d'une forme à une autre. Voilà le principe de la métempsycose, cette gradation des êtres organisés vers une vie meilleure. Mais nous sommes loin de l'origine sociale.

Ainsi le sol que nous foulons, la France, fut le berceau des fables, cet habit de l'imagination!

Oui, et cela devait être, puisque la Celtique est le pays élémentaire de l'agriculture, de l'astronomie, des lettres, dont les hiéroglyphes imitatifs

représentent la pensée par un trait, un son, une figure.

Cette partie de l'histoire de la race humaine est bien nuageuse. — C'est vrai. Aussi dans cet écrit ai-je cherché à débrouiller l'obscurité des allégories, ces tableaux mutilés de la première antiquité, et à expliquer d'une manière naturelle les événements du commencement de la société des hommes, et sa filiation à tous les peuples.

De cette manière, dira-t-on, vous brisez les vérités capitales des annales existantes?

Il y a justice, non pas à rompre les fils de l'histoire, mais à rétablir la bonne foi dans sa chaîne, et à lever un coin du voile qui couvre le berceau de nos origines et le commencement de la civilisation; car les peuples d'Orient reçurent ces allégories, les revêtirent de couleurs étrangères et de fables merveilleuses.

Il y a de l'orgueil à vouloir détruire les fondements de la chronologie des nations?

Non, mais un vif amour de la vérité et de l'équité. Dans ce travail pénible, j'ai été soutenu par cette haute idée de moralité et de justice qui impose à tous l'obligation de rendre à chacun ce qui lui appartient. Je serai d'autant plus fier de l'avoir entrepris, que, en rétablissant nos ancêtres

dans tous leurs droits à la reconnaissance des nations civilisées, j'aurai découvert un motif de plus pour ma patrie de se glorifier d'avoir été et d'être encore la mère et la reine des peuples!

Je me suis efforcé de mériter l'accueil, cher à mon souvenir, que la publication de mes premiers fragments sur les Celtes m'a valu. Une étude plus approfondie m'a découvert des faits nouveaux et conduit à des observations logiques. Je puis m'être mépris sur quelques points; mais mes erreurs, mûrement méditées, peuvent conduire à la vérité. Éclairé par l'expérience, j'ai fondu complétement tous mes travaux; je les crois maintenant plus dignes de l'appréciation du public, et des savants qui m'ont honoré de leurs judicieuses observations et de leurs bienveillants suffrages.

Dans cet ouvrage, j'ai tâché d'embellir la sécheresse du sujet par la forme; sur ce point, l'antiquité m'a servi de modèle. Mes concitoyens me sauront quelque gré de mes efforts, dont le but est de présenter à leur sympathique admiration le génie allégorique qui présida à l'établissement des sciences et des arts, les occupations sociales, philosophiques et agricoles de nos aïeux, qui disaient : Celtes, vous êtes tous frères et enfants de la même mère; chérissez, servez, soulagez vos

pères, vos parents, vos amis; Dieu s'en souviendra dans une autre vie. Digne exemple à suivre dans la voie du progrès moral et matériel que l'avenir ouvre largement à tous les hommes!

LIVRE PREMIER.

GÉNÉSIE.

DÉLUGE ET INCENDIE.

O Teutatès, sois-moi propice, soutiens ma voix, je décris les travaux de tes fils! Père des Celtes, Alésia fut ton berceau, les forêts de Bibracte ta couche antique! Du haut de tes montagnes, tu montrais au reste des hommes l'étendard de la vertu et l'image du bonheur! Ésus, après t'avoir créé, s'écria : O terre! vierge et mère, enfante à ton tour; que tes productions soient douces et faciles! que tes enfants, cette partie de mon essence, sucent tes mamelles, pour grandir en valeur et en sagesse!

Et, par la volonté divine, ce jardin aux pommes d'or fut le berceau de la civilisation, et le père nourricier des humains. Là, parmi les arbustes de toutes espèces, la chèvre leur donna son lait le plus savoureux, l'abeille les rayons les plus doux de son miel.

Druides! messagers de Dieu, conquérants et législateurs, preux et philosophes, quel éclat vous environne; vous fûtes l'honneur de la Celtique et la gloire du monde! Et vous, cygnes de virginité, saintes filles de Séna, entonnez, dans les joies du ciel, l'hymne sacré; remplissez l'air de vos chants; que vos voix montent jusqu'au trône de l'Éternel, et que la voûte de l'Empyrée retentisse de vos louanges en l'honneur d'Ésus!

Pour remonter jusqu'à l'apparition de la race humaine, il faut que l'homme se transporte dans la vallée d'Alésia, sur cette terre fortunée où Dieu, dans un moment de joie, sema et fit germer cette race qui répandit les premiers éléments des sciences et des arts, ce principe de la civilisation, dont la vive lumière a éclairé l'univers.

L'examen de ce qui reste du premier état de la création atteste l'existence d'animaux qui surpassaient de beaucoup en grandeur ceux que la vie anime à présent; il nous fait voir des formes d'êtres qui n'ont aucune analogie avec les êtres actuels, et nous en montre d'autres qui lient entre eux tous les genres. La terre recèle dans ses profondeurs les témoignages d'un sol jadis habité; ce qui est révélé par le caractère des ossements et des végé-

taux fossiles des premiers âges, renfermés dans les couches charriées alors par les eaux, où, de l'aveu des géologues, il n'existe aucun débris humain, mais bien des vestiges d'espèces animales et végétales éteintes, ou retirées dans des latitudes plus méridionales.

Les recherches de la zoologie et de la conchyliologie; la classification des zoophytes, des mollusques et des crustacées, nous ont marqué le point où commença la vie sur le globe. Mais une catastrophe ayant bouleversé notre terre, elle prit une forme nouvelle, d'où sortirent de nouveaux êtres. L'anatomie comparée[1] a jeté une intéressante clarté sur ce sujet, et nous a montré, dans cet âge du monde que couvrait le voile des temps, la terre occupée par de gigantesques reptiles, aux formes fantastiques et variées; par des lézards grands comme des baleines, à queue courte, à long cou, ayant des ailes et des becs d'oiseaux. Puis vint une nouvelle révolution, qui donna la domination du globe à cette famille de pachydermes au cuir épais; aux mammouths couverts de longs poils roux, de crins raides et noirs; aux mastodontes aux dents hérissées de pointes. Chacune de ces espèces, retrouvée à l'état fossile, atteste qu'elles ont été

[1] Recherches sur les ossements fossiles dont les révolutions du globe ont détruit les espèces. (CUVIER.)

Les Egyptiens avaient un système de cosmogonie qui donne les plus hautes idées de leurs connaissances. Ils avaient reconnu que les eaux avaient couvert tout le globe, qu'elles y avaient charrié et déposé des coquilles et des débris d'êtres organisés.

successivement surprises par des déplacements subits des eaux et des sables, qui les ont momifiées, pétrifiées sur place, dans les sels calcaires qu'elles charriaient, en déchirant la plaine et les montagnes. Enfin parut le chef-d'œuvre de la création, l'homme!... La main de Dieu l'a pétri de limon; un souffle de sa bouche, une étincelle de ses yeux, a échauffé, pénétré, vivifié l'argile, en lui communiquant les bienfaits de l'existence. Oui, l'homme est sorti des entrailles de la terre; à sa mort, il rentre dans le sein de sa mère! Le genre humain n'a pas d'autre origine, et l'époque de son apparition reste un mystère à jamais impénétrable. [1]

[1] Tacite dit : Il y avait dans la Celtique une forêt qu'on regardait comme étant aussi ancienne que la terre; elle s'étendait jusqu'en Germanie; elle était nommée Hercynie : *c'est là que la race humaine a commencé, et que la nature a pris naissance.* Du temps de Jules César, cette forêt hercynienne avait encore soixante journées de longueur et neuf de largeur; elle s'étendait depuis le Rhin jusqu'en Transylvanie, et couvrait toute l'Allemagne, la Haute-Hongrie et la Pologne. — Pline assure avoir vu, en Germanie, les rives et le lit des fleuves couverts de forêts flottantes. Cette peinture de la Germanie est celle de toute la surface du globe au temps de la forêt primitive. — Écoutons le père Labe; il dit : La Bohême était un pays désert et inhabité, couvert de bois et d'horreur, lorsqu'en l'an 644 de l'ère chrétienne, *Creckh* et son frère *Lekh*, princes illyriens, y conduisirent une florissante colonie, et, les premiers, rendirent ce pays habitable. Remontons plusieurs siècles dans les âges antérieurs, et ce tableau primitif de la Bohême sera encore celui du globe terrestre dans toutes ses parties.

Chez tous les peuples de l'antiquité, nous trouvons une même origine, un même système sur la création : temps inconnus, temps fabuleux, temps héroïques ; et culte commémoratif du feu et de l'eau.

Hespérie est le nom primitif de l'Occident ; le cercle O était le symbole de *la nuit mère et créatrice*, le vase primitif, le centre des centres, le principe de toute existence, le déluge des générations. Alors Ev, le fleuve du soleil, ce feu divin qui vivifie, errait sur les eaux et fécondait l'abîme. Le feu et l'eau s'unirent ; la matière fut créée, et elle enfanta la vie terrestre. Les deux premiers-nés sont fils de cette mère des générations, les Druides en ont fait *Hesper*, l'étoile du couchant, la nuit féconde, Vénus *génératrix*.

Les Celtes comptaient par nuits. Les Germains, Celtes d'origine, comptaient par nuits [1]. Moïse, dans la Genèse, compte par nuits.

Les Celtes se disent issus de *Teutatès*, le père des hommes, à qui ils attribuent l'invention de l'agriculture ; il est conforme au *Thoth* des Égyptiens, qui inventa les caractères sacrés pour peindre la figure des constellations, et constitua ainsi la connaissance des temps par les signes du Zodiaque. Les Hébreux, comme les Celtes, avaient leur *Tau*. Les Germains se disent issus de *Thuiston* ou *Teutatès*, auquel ils donnent un fils nommé

[1] Hérodote, le plus ancien des historiens, ne traite les Germains que du nom de Celtes. *Hérodote*, livre II, ch. 45 ; livre IV, ch. 45.

Man, qui eut trois fils. *Adam*, comme *Man,* signifie *l'être vivant par excellence, l'homme* à trois fils.

Eva, mère des générations humaines, est formée d'une des côtes d'*Adam; Eva* ne meurt point, et fut condamnée aux douleurs de l'enfantement pour avoir mangé une pomme, et touché à l'arbre de la vie, de la science du bien et du mal.

Proserpine, pour avoir entamé une grenade et en avoir *mangé trois grains,* fut condamnée à subir l'arrêt de l'aveugle destin.

Pyrrha, feu élémentaire, épouse de *Deucalion*, engendrée par le feu et l'eau, n'est point morte.

Eva, mère du genre humain, n'est pas née d'une femme, elle ne meurt point.

Adem, en langue belge, signifie *souffle, respiration, vie.*

Caïn signifie *pervers, meurtrier.*

Abel signifie *la première victime de la mort.*

Ce qui doit convaincre que la Celtique, et en particulier le territoire des *Eduens,* fut le berceau du genre humain, c'est que Moïse ne dit nulle part que le commencement des sociétés fût en Asie. Au contraire, tout ce qu'a écrit le législateur hébreu sur cette contrée délicieuse et productive, cette mamelle primitive de l'homme, ce jardin mystérieux, concourt à nous montrer la Celtique comme la seule et véritable place du *Paradis terrestre,* et où *l'un des premiers semis humains a été fait, et qu'il sortit tout formé des mains de Dieu.* Si cette

précieuse tradition de la création eût pu se conserver intacte, elle nous aurait fourni les principales couleurs pour peindre le tableau de la première famille ; mais il y a si loin, le monde est si vieux, l'histoire est si jeune !

A la suite des temps, et pour perpétuer ce grand événement de l'apparition de l'homme sur le lieu même où Dieu le déposa, *Og-mi* fonda *Alésia*, cette reine de l'Occident, et *Bibracte*, la sainte cité dans la région d'*Aballo*, la Vallée des Pommiers, nom primitif d'*Avallon*, la ville des pommiers.

Éden est un mot celte, dont les Latins ont fait *Edo*, je produis. *Éden* signifie *le pays de l'homme*. Moïse nous dit : C'est un lieu de délices, abondant en productions utiles à la vie. *Produxit que Deus de hoc humo omne lignum pulchrum et ad vescendum suave.* Paroles qui, jointes au sens du mot *Edo*, déterminent la véritable signification du mot *Éden*, d'où dérive le nom primitif : EDUEN, *terre qui a produit l'homme.*

Quant au grand fleuve qui entourait le pays de *Chus*, divisé en quatre branches qui arrosaient l'Éden, les noms que Moïse leur donne sont certainement celtiques :

PHISON, *le fleuve d'Isis.*

GÉHON, *l'eau salubre.*

HIDDEKEL ou KIDEKEL, *la forêt brûlée.*

PHRAT, *le fret, le passage, la traversée.*

Tous les rapports semblent se rencontrer en France pour y placer les quatre fleuves du Paradis terrestre : la Loire et la Seine entourent le cœur de la Celtique ; le

Doubs roule des flots d'or ; le Rhône coule du côté de l'Orient.[1]

De temps immémorial, les Brames avaient un paradis terrestre. Dans ses édits, le grand Mogol nommait la

[1] Sanchoniathon, prêtre de Bérite, fut, dit-on, le plus ancien des historiens. Les chronologistes disent qu'il vivait au temps de Sémiramis, vers l'an 2164 avant Jésus-Christ, six cent soixante-treize ans avant que Moïse sortît de l'Égypte avec les Israélites. Il a écrit l'histoire des Phéniciens en neuf livres. Elle commence par un système sur la formation de l'univers. Il attribue tout aux descendants de Caïn, et ne parle pas du déluge. Cette histoire est perdue, ainsi que la traduction de Philon de Biblos. Nous ne connaissons ces deux ouvrages que par des fragments de Porphyre. Ces fragments ont été commentés par Eusèbe. Il dit : Sanchoniathon a puisé l'origine et l'histoire du monde dans les écrits de Thoth. — Le Thoth égyptien est le Teutatès des Celtes.

Moïse, élevé en Égypte, était instruit des mystères. La Genèse qu'il écrivit n'est encore qu'une traduction des livres de Thoth. Manéthon dit : Il y avait autrefois un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph ; il s'enfuit de l'Égypte avec les Juifs lépreux, et prit le nom de Moïse.

Manéthon, grand-prêtre d'Héliopolis, vivait l'an 300 avant Jésus-Christ. Il a écrit une histoire d'Égypte en cinq livres, tirée des écrits de Thoth, conservés dans les archives confiées à sa garde. Cette histoire s'est perdue. Jules Africain, écrivain du troisième siècle, en a rapporté des extraits dans une chronique qui contenait l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'an 218. Cette histoire de Jules Africain s'est encore perdue ; il ne nous en reste que des fragments dans Eusèbe. Manéthon a aussi écrit un poëme sur le pouvoir des astres qui président à la naissance des hommes.

province du Bengale le Paradis terrestre. Les Persans avaient un paradis terrestre, qu'ils nommaient *Shang Dizoucho*. Le Sadder l'appelle *iran vigi*. En Arabie, près d'Aden, le jardin de *la Saana* était renommé parmi les religieux de l'antiquité; mais le jardin des *Hespéries*, c'est-à-dire *l'Europe*, et en particulier *la Celtique*, l'était avant tous les autres.

Il est à propos de remarquer que les noms de lieux et les noms des patriarches primitifs du genre humain ont tous plusieurs significations allégoriques renfermant les traits propres à caractériser des époques. Ces noms symboliques doivent leur avoir été donnés dans des âges déjà civilisés. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces rapprochements et l'interprétation des plus anciennes qualifications; il suffit que nous ayons établi qu'ils avaient tous un sens désignatif, dont la solution se trouve dans la langue celtique et sur le territoire celte. Ainsi, c'est aux Druides que revient l'honneur de la première dénomination de tous les lieux et de tous les êtres.

Suivant les Hébreux, la langue d'Adam se répandit sur toute la terre : toutes les langues ont pour racine les mots créés par le premier homme. Adam nomma les animaux ainsi que toutes choses, et le nom qu'il leur donna porte avec lui sa signification précise. Que l'on décompose les noms de nos fleuves, de nos rivières, de nos montagnes, de nos contrées, ils ont la plupart, en langue celtique, la même dénomination précise qu'ils avaient dans les temps primitifs où on les a nommés.

La langue primitive n'était ni prose, ni poésie; c'était un style bref, figuratif et senti, composé de cinq mots : A, E, I, O, U. Ils n'expriment, dans tous les idiomes, que les attributs convenables à la grandeur, à la force, à l'intelligence et à la sublimité de Dieu. Ces seules exclamations ont échappé aux premiers hommes entourés des merveilles de la nature; ils les articulaient en chantant. Les anges n'ont pas d'autre langage dans les joies du ciel.

Mais il arriva un temps où les productions de la terre n'étaient plus en harmonie avec les besoins de la population du jardin terrestre. La souche de l'espèce humaine, dont nous sommes les rameaux, fut obligée de se disperser au loin. La race, trop nombreuse dans la *Vallée des Pommiers*, se déploya entre ses fleuves, et s'étendit sur la terre, alors toute couverte de végétation, et enveloppée de ronces et d'épines. Le premier état de l'homme fut ainsi modifié par le travail. De nombreux essaims de la ruche humaine se portèrent de tous côtés, et, de proche en proche, elle a étendu ses fils sur tout le globe. La Celtique prit un caractère déterminé, et le reste des hommes, disséminés çà et là, ne prononçaient son nom qu'avec des marques de considération; car la fille aînée des nations était aussi la plus sage[1]. Encore aujourd'hui, la France représente, dans sa forme, une grande reine assise sur le trône primitif de l'homme, donnant ses lois, son indus-

[1] Clément d'Alexandrie a écrit : Les mœurs des Celtes étaient si pures, qu'elles ont mérité à la Celtique le surnom de *Justorum republica*, république des justes.

trie, ses arts, ses sciences au reste du monde. Elle est le symbole de l'*hospitalité humaine !*

L'espèce humaine est dans l'enfance; elle bégaye. La langue se délie. Les signes figuratifs sont inventés ; ils ne rendaient que des idées simples, qui ne pouvaient pas servir à faire connaître des idées abstraites et métaphysiques ; ce qui obligea d'inventer des figures qui ont formé des mots pour marquer la différence des choses et des idées. Émule de ce qu'il voit de ce qu'il entend, l'homme se rend raison de tout. Il imite le chant des oiseaux et le cri des animaux. Il commence par chanter ses peines et ses plaisirs ; il impose ou désigne par une image des noms à toutes choses et à tous les êtres. Ce fut le premier pas de l'homme vers l'état social, l'origine des langues, des hiéroglyphes, des nombres, de la musique, ces sœurs aînées de l'histoire.

Toutes les dénominations primitives de la pensée avaient leur prix, et les signes leur valeur. C'est pour les avoir négligées qu'on ignore l'histoire des premiers temps. Ensuite, les Druides, législateurs et philosophes, dédaignèrent d'instruire la postérité de leurs étonnants travaux ; ils avaient pour maxime et disaient : *Malheur à l'homme qui a besoin de grands exemples pour faire de grandes choses !* Vivant à l'écart dans le sein des forêts, Is méprisaient la renommée comme chose trop peu certaine ; aussi n'ont-ils laissé, sur la terre primitive de l'homme, pas plus de trace de leur gloire que le navire qui sillonne et ride les flots. Seulement, çà et là on voit encore les débris de cette savante poussière des dolmens,

vestiges granitiques qui bravent les siècles. Les Druides avaient justement pensé que les hommes les plus affamés de réputation, avec tous leurs efforts pour l'obtenir et la rendre à jamais durable, ne sont pas plus avancés que le commun de l'espèce humaine. Ils avaient raison : qu'est-ce que plusieurs siècles de renommée comparés au temps sans bornes?

Diverses causes, agissant contradictoirement, ont produit l'irrégularité des idiomes. La langue, se propageant de père en fils, de proche en proche, de génération en génération, changea par le mélange des peuples séparés du tronc primitif de la grande famille, en refluant les uns sur les autres. Ensuite, la différence dans l'organe de chaque nation, causée par la température du climat, porte une différence dans les mêmes mots. Il ne faut pas s'étonner si la langue d'une nation, transportée chez un autre peuple, s'est dénaturée; mais les mots primitifs ont conservé leur première acception dans la composition diverse que les besoins ont déterminé sur la terre. Nous croyons que les mots de première nécessité appartiennent aux Celtes, et que toutes les langues d'Europe, d'Afrique et d'Asie, ne sont que de simples dialectes dont l'origine émane de chez nous. [1]

[1] Dans cette note, je ne chercherai point à percer les ténèbres qui enveloppent l'origine des langues. Seulement, j'expose que la langue punique ou africaine était la langue phénicienne, mais dénaturée par la suite des temps. — Les Éthiopiens, comme les Celtes, écrivaient de gauche à droite,

Nous sommes donc convaincus de la *supériorité primitive* de la langue celtique sur toutes les autres langues, dont quelques savants parlent avec tant de dédain, parce qu'ils ne se sont point donné la peine d'étudier ces

ce qui peut faire juger que l'une a tiré primitivement son origine de l'autre. — Les Égyptiens avaient deux sortes d'écriture, l'une en caractères populaires, l'autre n'était que des signes symboliques qui n'étaient connus que des prêtres, et s'appelait hiéroglyphique. Cette langue s'est perdue avec leur religion; il n'en reste que les figures conservées sur les pierres. La langue populaire souffrit différentes variations à mesure que les révolutions s'opéraient en Égypte. — L'hébreu a varié comme les autres langues. Le style de Moïse et de Job n'est pas le même que celui d'Isaïe, qui est le plus élevé et le plus noble. Celui qu'ont employé Daniel, Esdras, Samuel, David, Salomon, est encore différent. L'hébreu n'a acquis sa perfection que pendant les trois cent cinquante ans qu'a duré le royaume de Juda. La résidence d'un souverain détermine toujours la langue d'un peuple. L'hébreu a vingt-deux lettres, dont les caractères actuels ne sont point ceux du temps de Moïse et des rois, mais les caractères chaldéens que donna Esdras au retour de la captivité de Babylone. Ce qui prouve l'antiquité des caractères primitifs hébreux, ce sont les médailles d'or, d'argent et de cuivre trouvées dans les ruines des villes de la Palestine, qui sont en caractères *samaritains*. Je dirai ici un mot des Samaritains. Salmanasar, pour repeupler le pays de Samarie, fit demander à Jérusalem les livres de la loi pour adorer et servir Dieu; ils furent envoyés en caractères primitifs, et les Juifs ont changé les leurs. Ils ont de même vingt-deux lettres, mais différentes. — Les Syriens ont prétendu que leur langue était la plus ancienne du monde. Il est difficile de distinguer si l'hébraïque, le chaldéen, l'égyptien, l'éthiopien et le syriaque ne sont pas la même langue. Je crois qu'elles n'étaient

matières. Cependant, il est démontré par des faits historiques que, dans les temps les plus reculés, les Celtes, comme un grand fleuve civilisateur, ont étendu, des extrémités du monde ancien en Orient, leurs courses et leurs conquêtes ; puisque les auteurs de l'antiquité n'en parlent qu'avec l'épithète de *vieux*.

Il a fallu bien du temps et des réflexions pour imaginer une figure différente à chaque mouvement de la langue

séparées qu'en dialectes provenant de la langue mère, qui est le celtique. Le syriaque a vingt-deux lettres comme l'hébreu, avec la même suite et la même prononciation. Il s'écrit de droite à gauche comme l'hébreu, mais les caractères en sont différents. Le phénicien qu'on parlait à Tyr était le même que le cananéen, qui n'était autre que le syriaque, qui était la langue de toutes les côtes de la Syrie. L'arabe a beaucoup de conformité avec l'hébreu et le chaldéen, comme sorti et procédant de l'un et de l'autre. C'est le sentiment du savant rabbin ABEN-EZRA. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le *Coran*, écrit il y a plus de douze cents ans, est encore le meilleur arabe, tandis que nos langues modernes n'ont pu supporter un si long espace de temps sans se dénaturer. Je dis donc que l'hébreu et l'arabe ne sont qu'un dialecte du celtique. La langue persane, depuis Cyrus jusqu'à Alexandre, usait de l'idiome chaldaïque ou syriaque. Cette langue s'est conservée dans la religion des Parsis et des Guèbres. — Le scythique et le sarmate ne se parlent plus, les dialectes qui en sont sortis se sont répandus dans la Bulgarie, la Servie, la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, la Bohême, la Moravie, la Sylésie, la Pologne, la Russie, etc. Gessner comptait jusqu'à soixante peuples qui parlent le scythique, chacun dans son dialecte. Les diverses nations qui le parlaient y ont changé chacune quelque chose, mais on y reconnaît toujours la même origine.

et à chaque inflexion de la voix. Mais l'esprit humain, cette intelligence prompte, active, curieuse, réfléchissante, fut immiscée au plaisir des découvertes. Les signes primitifs ont été la ligne droite, la courbe, le point et le rond. Le ciel, la terre, les montagnes, les rivières, ont fourni des modèles pour représenter les angles et ce qui est dans un mouvement continuel. Dans les nuages, les arbres, les plantes, on a trouvé de quoi représenter les couleurs, l'extension et l'accroissement. On a choisi les poissons, les insectes, les oiseaux, les quadrupèdes, comme des signes suffisants pour faire connaître l'agilité, la lenteur, la diligence, la paresse. Le soleil, la lune, les étoiles, ont servi pour désigner les quantités et les grandeurs, et ont enseigné la science des nombres; la nécessité rendit ensuite les hommes géomètres, et en fit des calculateurs et des astronomes.

Un fut l'unité. L'unité est le seul nombre parfait, le principe et la racine de tous les autres. Elle est indivisible, c'est l'essence du parfait, le type de Dieu. L'unité est le symbole de tout ce qu'il y a de meilleur dans le cerveau de l'homme, *la sagesse et le génie*.

Deux représente l'élément de toutes choses composées. Il est le symbole de la génération

Trois est le principe de toute perfection, la plénitude de toutes choses. Un et deux sont renfermés en lui. Il est le symbole de l'harmonie parfaite. [1]

[1] Le nombre trois a réellement quelque chose de divin, de savant, de particulier. Nous apercevons que le cercle des

QUATRE a fait trouver le carré cube. Il est le symbole géométrique qui représente la force et la solidité de l'œuvre divine. [1]

sciences, leurs principes, leurs éléments, leurs résultats, sont renfermés dans ce nombre. Chez l'homme, on observe la conformation des solides, le mouvement des fluides, le jeu des passions. L'homme se doit à Dieu, à soi-même, à la société. L'homme a des principes qu'il sent, des vérités qu'il aime, des devoirs qu'il remplit. La morale dépend de la justice des hommes, de la sagesse des lois, de la pureté des mœurs. L'union des hommes est nourrie par l'estime, la fidélité, la constance. Le naturaliste a classé les règnes par les animaux, les végétaux, les minéraux. Le métaphysicien trouve partout l'espace, la matière et le mouvement. Les lois constantes de l'harmonie lui font voir l'infini, la toute-puissance et l'éternité. Le physicien distingue les corps par leur forme, leur couleur et leur densité. Il décompose la lumière et trouve les trois couleurs primitives, le jaune, le rouge et le bleu. Le chimiste analyse les trois principes palpables, la terre, l'eau et le sel. Le mathématicien a trouvé l'arithmétique, la géométrie, la mécanique. L'arithméticien résout tous les calculs par l'addition, la soustraction et les rapports des nombres. Le géomètre mesure l'étendue par le point, la ligne, la surface. Le mécanicien démontre que la force est le résultat de la masse multipliée par l'espace divisé par le temps. L'architecture résulte de la distribution, de la proportion, de la solidité. La peinture emploie le dessin, l'expression, le coloris. L'harmonie unit le son aigu, le grave, le médian. L'éloquence a le secret d'émouvoir par l'invention, l'élocution, la distribution.

[1] Les quatre premiers nombres allemands portent les noms des quatre éléments. Le premier nombre, *ein*, désigne l'*air*, cet élément qui, toujours en marche, s'insinue dans toutes

CINQ est le pentagone ou cercle parfait, composé de triangles. Il est le symbole des cinq lettres primitives, et l'emblème de l'éternité.

SIX est le signe géométrique qui, multiplié par lui-même, offre le nombre cubique.

SEPT est le principe de tous les nombres très-composés ; il est le symbole du repos.

HUIT, formé de quatre parties égales, est le symbole de l'invariable égalité des hommes.

NEUF, multiplié par lui-même, donne quatre-vingt-un; il est le symbole de la vie humaine.

DIX n'a besoin que de lui-même pour se multiplier à l'infini. Symbole de la puissance du Très-Haut, il nous démontre ces deux axiomes : *Dieu est un; les extrêmes se touchent.*

les parties de la matière, et dont le flux et le reflux continuel est le véhicule universel de la vie. — Le mot *zwey*, second nombre, vient du tudesque *zweig;* il signifie : germe, fécondation. Il désigne *la terre*, cette mère féconde de toute production. — Le mot *drey*, troisième nombre, répond au *trienos* des Grecs, et à notre *trois;* il désigne l'*eau*. C'est pourquoi les divinités de la mer sont nommées *tritons*, et que le trident est l'emblème de Neptune, et que l'eau en général est appelée *amphitrite*.— Le mot *vier*, quatrième nombre en langue belge, désigne *feu*, et ne signifie en allemand que le nombre *quatre*, par la raison que le feu n'occupe que la quatrième place dans l'ordre historique des éléments. Ensuite, Plutarque nous apprend que le feu est le plus récent des quatre éléments, l'usage n'en ayant été découvert que depuis un petit nombre de siècles.

La science des nombres a été le principe du dogme de la métempsycose. Les Druides la regardaient comme la première des vérités naturelles et la plus féconde en résultats, par la vicissitude des choses, l'*émersion* et l'*immersion*, la fluctuation de la matière représentée par le déplacement des quantités numériques, qui ne sont rien en elles ni par elles, et n'ont de valeur que par leurs perpétuels changements. C'est le grand système des êtres. Le passage successif des âmes dans des corps différents, qui monte et descend, organise et détruit, et dont la matière, employée sous mille figures diverses, ne se perdant jamais, nous montre l'éternité, l'âme universelle, le nombre des nombres, *Dieu*.

L'extrême mobilité des éléments de la matière toujours en jeu, changeant perpétuellement de formes, et se métamorphosant l'un par l'autre, d'après les lois de la nécessité, fit que le système de la transmigration des âmes pouvait seul rendre raison des contrastes qui sont dans la nature des choses, et des inconséquences qui caractérisent la conduite des hommes. — Le dogme de la résurrection des corps était aussi respectable qu'il était approfondi. Fondé sur l'étude de la nature, sur ses opérations, il nous montre que rien ne périt dans le monde, et que l'être qui cesse de vivre ne cesse pas d'exister dans la chaine universelle. Toutes les erreurs dont on accuse les Druides ne sont que ce culte commenté, symbolisé et mal interprété. Ils cultivaient les mathématiques, la géométrie, la physique, l'astronomie,

et toutes les sciences qui les ont fait admirer. Livrés à la méditation, à la contemplation des astres, à l'étude de la nature, leurs mœurs, aussi pures que leur morale, pénétraient d'admiration et de respect. Ils enseignaient qu'un Dieu unique avait conçu l'univers dans son intelligence avant de l'avoir formé par sa volonté. Ils poussaient le respect et l'adoration si loin envers lui, qu'ils n'ont jamais osé décrire sa forme ni sa puissance. Le mécanisme de l'univers, la nature intime de la matière, étaient, pour ces philosophes, le secret du Créateur, d'autant plus impénétrable qu'il était au-dessus de la connaissance et de la capacité humaines. Plus près de la création, la Genèse des Toscans, celle des Phéniciens, des Brames, des Chaldéens, des Égyptiens, des Hébreux, des Persans, n'étaient que des traditions basées sur les travaux primitifs des Druides.

Moïse nous apprend que non loin de la création, l'espèce humaine fut engloutie par un déluge d'eau. Une antique tradition veut qu'il y ait eu autrefois un temps où le soleil a perdu sa lumière. C'est vers cette époque que les écrivains de l'antiquité placent cette submersion du globe, qui, à notre égard, est la même chose que la création, puisque le genre humain s'est renouvelé, et que, semblable au serpent, la terre s'est revêtue d'une peau nouvelle. [1]

[1] Dans la prière au soleil attribuée à Orphée, on trouve ce vers : *Astre jadis éteint, qui maintenant nous luit!* — Dion, livre XLV, dit : Le soleil est sujet à décroître, et même à

Si les causes du déplacement instantané des eaux sur la surface de la terre ont été bien étudiées et déterminées par les géologues et les physiciens, il ne paraît pas qu'il en ait été de même à l'égard du déluge, de ce cataclysme effrayant qui a remué le globe jusque dans ses fondements, et dont les traces sont si évidentes qu'on les observe dans les vallées comme sur les plus hautes montagnes, inaccessibles aujourd'hui à toutes les inondations locales, et dont les terrains d'alluvion ne peuvent s'expliquer que par les mouvements de l'Océan.

On sait que différentes causes peuvent déplacer brusquement des masses d'eau, et donner naissance à des inondations locales; mais on ignore comment elles ont pu et pourraient de nouveau couvrir tout un hémisphère, et détruire la presque totalité des habitants, comme cela eut lieu à l'époque du déluge. Ajoutons à cela que tous les continents ont pu être ébranlés par la secousse qui a dû agiter et soulever les flots. Si l'on réfléchit à l'admirable harmonie qui préside aux lois éternelles, immuables, des corps célestes, ainsi qu'à celle du mouvement de la terre, partie intégrante du système

s'éteindre, sentiment qui s'appuyait sur d'anciennes traditions. — Solin confirme cette opinion; il dit : La terre, au temps du premier déluge, fut neuf mois et plus sans voir le soleil, cet astre étant resté tout ce temps couvert d'une épaisse obscurité. — Anaxagore ajoute : Autrefois, la terre a été confondue avec le ciel. — Callimaque dit : Délos se souvient d'avoir vu naître le soleil, et d'avoir été la première éclairée de ses rayons.

des astres, on voit qu'il est impossible qu'il s'y accomplisse le moindre accident, dans le sens qu'on donne à ce mot. Tout y est prévu, tout y arrive en son temps, dans un ordre parfait. Le déluge, ainsi que les inondations partielles, entrent dans le plan général de la création ; comme le flux et le reflux, ce balancement régulier des mers, qui porte et repousse les eaux, sont produits par l'influence des pressions atmosphériques ou l'action combinée du soleil et de la lune. Ces mêmes forces, augmentées, ont suffi pour submerger les continents ; ce qui a changé la face géographique du globe, et détruit en un clin d'œil arts, industrie, commerce, nations. Alors la nature fut mise dans un désordre général, dans une effervescence extraordinaire, par la mer sortie de ses bornes. Tout cela n'indique pas des résolutions imprévues, prises, *ab irato*, par le Créateur ; mais des moyens sans l'aide desquels son œuvre eût été imparfaite à l'égard de notre planète, et des développements successifs qu'il lui avait préparés de toute éternité dans sa sagesse infinie.

Les premiers philosophes, les premiers physiciens, font jouer un rôle immense à l'eau dans la fécondité de la terre. Malgré toutes les erreurs dont fourmillent leurs théories, on est forcé de convenir qu'ils ne sont pas tout à fait déraisonnables sur ce point. En conséquence, nous n'hésitons pas à admettre que la terre n'a été réellement féconde, qu'elle n'a produit toute espèce de végétaux en abondance, qu'elle n'a été propre à toute culture qu'après avoir subi ces grandes irruptions des eaux, et leur

séjour à sa surface ; de même que le sol égyptien n'était fertile qu'après les inondations du Nil. Le déluge fut donc, à l'égard du globe, ce qu'est le Nil au terrain qu'il arrose : une source de richesses végétales.

Nous croyons que la terre a des époques de renouvellement fixées par une loi simple, unique, immuable ; que ces résurrections se font à l'aide du déplacement des eaux qui la revivifient et la rendent plus apte aux besoins de ses diverses espèces d'habitants, pour lesquels, loin d'être une catastrophe, elles sont un bienfait qu'ils partagent avec elle ; et l'engrais limoneux que les eaux déposent sur toute sa surface répare ses forces énervées, rend sa physionomie plus verdoyante, plus utile à l'espèce humaine, seule appelée à jouir pleinement de tous ses bienfaits végétatifs.

Mais quelle a pu être la cause occasionnelle, déterminante, de ce phénomène qui occupe et a occupé les savants de tous les siècles ? Est-elle de celles qu'on a les moyens de prévenir, et dont on pourrait rigoureusement assigner le retour ou la périodicité, comme on l'a fait depuis à l'égard de certains corps célestes dont on a longtemps ignoré la marche ?[1] Il serait extrêmement dif-

[1] Nous sommes loin de connaître toutes les comètes, puisque tous les jours on en aperçoit de nouvelles. Leur nature physique n'est pas plus certaine pour nous que la durée de leur révolution. La science n'est encore arrivée à leur égard qu'à des présomptions qui sont loin d'une certitude. On en connaît aujourd'hui plus de cent quarante, dont une moitié est directe, l'autre rétrograde.

Dans l'antiquité, l'apparition d'une comète était regardée

ficile de répondre d'une manière absolue à cette question. Nous ne prétendons pas la résoudre autrement qu'en la plaçant au point de vue sous lequel nous l'envisageons, c'est-à-dire comme l'une de ces grandes phases providentielles par lesquelles notre planète devait et doit encore inévitablement passer, et cela d'après les lois qui ont présidé, dès son origine, à sa formation, et qui régissent les causes de son changement, de son entretien et de son développement successifs. Il est raisonnable de croire qu'il y a eu des signes précurseurs qui n'ont pu être ni observés, ni consignés d'une manière bien exacte; ils n'ont été qu'entrevus.

Seulement, nous pouvons dire qu'il a très-bien pu se faire que l'orbite d'une comète ou de tout autre corps céleste ait traversé l'orbite de notre globe, et que de ce froissement des deux corps il soit résulté un mouvement de pression atmosphérique tellement considérable, qu'il ait été déplacé de son cours et même de son axe[1], et que les eaux de sa surface, ayant été forcées de s'échapper de leurs premiers bassins pour suivre la nouvelle inclinaison que cette déviation venait de leur donner, s'y

comme une calamité publique. Plus voisin du déluge, on savait ce que le genre humain avait à en redouter. Le temps a presque effacé ce qu'a de sinistre leur apparition. Pline nous a conservé une tradition curieuse, qui apprend que les malheurs dont Typhon couvrit la terre furent annoncés par une effrayante comète : la fable de Typhon était le symbole des anciens pour désigner le déluge.

[1] Le célèbre mathématicien allemand, J. S. Klügel, mort

soient maintenues après avoir creusé de nouveaux lits et trouvé leur niveau sur l'hémisphère envahi; ce qui nous expliquerait les restes du mammouth trouvé comprimé dans les glaces du pôle boréal, en 1806, ainsi que les impressions d'animaux, les dépouilles d'éléphants, les poissons de mille espèces pétrifiés dans des chistes; les corps marins, les végétaux d'Asie et d'Afrique partout dispersés, et qui sont les médailles fossiles de cette grande submersion. Les eaux, refoulées aux pôles par cette révolution, ont dû y être brusquement enchaînées par l'abaissement considérable de température qu'elles y ont éprouvé[1]. Par l'effet de cette perturbation, elles sont

en 1812, a démontré que le plus petit axe de notre ellipsoïde n'est point l'axe de rotation de la terre, mais l'axe de rotation primitif; ce qui placerait le pôle méridional près du cap de Bonne-Espérance. Ainsi, l'équateur primitif aurait traversé le centre de l'Europe, et se serait prolongé vers la haute Asie.

Les Égyptiens croyaient que l'axe de la terre, d'abord parallèle, ce qui supposait un printemps perpétuel, le paradis de la Genèse ou le jardin des Hespérides, s'était incliné par la pression du passage d'une comète; que les jours et les nuits furent confondus et les saisons changées par le dérangement de la terre dans son mouvement.

[1] Les glaces polaires présentent, en hiver, l'aspect d'une plaine couverte de neige, parsemée de montagnes et de monticules. Ces monticules sont nommés *torosses*. On distingue deux espèces de ces montagnes de glace, celles de *formation primitive*, qui sont des glaçons de plus de quarante mètres d'étendue, et dont l'épaisseur varie de six à dix mètres.

tout à coup tombées dans une atmosphère glaciale ; c'est ainsi que les ceintures de glaces des extrémités de l'axe de notre planète ont été coulées comme le métal dans une fournaise ardente, quand le cataclysme a fait perdre à ces régions leur activité primitive que n'aidait plus l'égalité des rayons solaires. Ces glaces croissent sans cesse ; elles ont donc commencé. Dans le principe, il a fallu une glace première, assez forte, assez épaisse pour que la chaleur du soleil ne suffise plus à sa fonte. L'atmosphère terrestre se trouva sous deux influences également puissantes : la chaleur et le froid. Une zone dilatée réagissant contre une zone condensée, voilà ce que ce

La glace de ces *torosses* est d'un bleu sale, tirant sur le gris ; elle contient beaucoup de parties terreuses ; leur caractère chimique est de ne point contenir de sel. *Les torosses de nouvelle formation* se composent de lames d'une épaisseur inégale et d'une petite étendue, ayant des bords et des angles tranchants ; leur caractère chimique est de contenir un peu de sel marin. Les *torosses* des deux espèces s'élèvent à la hauteur de vingt-cinq à vingt-huit mètres.

La terre mêlée à la glace des *torosses* de formation primitive indique qu'elles ont été produites instantanément dans un mouvement général des eaux aux deux pôles, tandis que le sel contenu dans les *torosses* de seconde formation prouve que ce sont des glaçons formés de l'eau de la mer.

Ce principe établi, on trouve que la mer Glaciale doit être parsemée très-irrégulièrement de glaces primitives arrêtées sur son sol. Le froid ayant atteint l'intensité nécessaire, la congélation commence sur les bords du continent, et s'y étend de plus en plus chaque année.

bouleversement physique, ce dérangement de l'axe de la terre a opéré lorsque l'ordre des saisons s'est trouvé rompu, et a fixé la seconde époque de l'humanité. La glace augmenta couche par couche, forma ainsi des montagnes qui ont rendu ces lieux inaccessibles. La nature les a fermés; ils sont morts.[1]

L'Écriture nous dit : Après le déluge, autre ciel, terre toute changée, vicissitude des saisons, pluies aussi nouvelles que l'arc-en-ciel, qui en est l'effet indispensable; météores incommodes, vents inconstants, tremblements de terre, orages, inondations, caprices perpétuels dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte, nouvelle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre.

[1] La température de tous les pays connus dans les temps anciens offre des changements atmosphériques positifs. — Alexandrie et le Caire, sans pluie autrefois, en ont aujourd'hui de longues et abondantes. — La Grèce et l'Italie, dont le ciel était pur et serein au temps d'Homère et de Romulus, sont à présent nuageuses comme la France. La chaleur y diminue progressivement et d'une manière sensible. — La Sibérie a produit des palmiers et des plantes tropicales; elle a nourri d'innombrables mammouths dont les glaces du pôle couvrent ou compriment encore les ossements. — Des troncs de vigne sont trouvés de nos jours sur des montagnes où la vigne ne vient plus. Des traditions sur sa culture, en différents endroits où elle est impossible aujourd'hui, témoignent d'une diminution générale de la température de la terre. — En 1819, d'après le *Journal astronomique* de Berlin, l'astro-

De là l'allégorie des géants ou la peinture des suites du déluge.

BRIARÉ signifie : *la perte de la sérénité.*

OTHUS, *la diversité des saisons.*

ÉPHIALTÉS, *l'amas des grandes nuées.*

ENCELADE, *le ravage des grandes eaux.*

PORPHYRION, *la fracture des terres.*

MIMAS, *les grandes pluies.*

ROECHUS, *l'ouragan.*

Le sens de cette allégorie fait disparaître la fable, et l'on trouve, dans ces noms, une image des phénomènes qui furent la conséquence du déluge. Ainsi, avant cette grande perturbation des eaux, il n'y avait ni arcs-en-ciel, ni vents, ni grandes pluies, ni météores ; mais il régnait un printemps perpétuel, une rosée uniforme et une sérénité universelle, à l'exception de l'équateur, où le cours

nome Bode a écrit que, depuis 1800, les jours pluvieux ont augmenté d'année en année. Au reste, l'on sait que, depuis 1830, les rigueurs du climat vont toujours croissant ; qu'une des conséquences nécessaires de cette augmentation du froid, remarquée en différents pays, est la diminution positive de plusieurs espèces d'oiseaux et d'insectes. — On a remarqué que les sources d'eau chaude et de gaz inflammable diminuent ou cessent entièrement. En Turquie, les bains de Kukurli, qui, en 1825, avaient 87 degrés de chaleur, n'en avaient, en 1844, que 76. — Enfin, en janvier 1842, les montagnes des environs d'Alger étaient couvertes de neige. Dans Alger, le thermomètre Réaumur a marqué 2 degrés au-dessous de zéro, tandis que la neige et la glace existaient dans les rues.

de l'air, dilaté et resserré par l'alternative et l'égalité du jour et de la nuit, ramenait des deux pôles un amas continuel de vapeurs, comme sous les tropiques. Cet ordre est celui qu'on remarque dans la planète de Jupiter.

Revenons aux causes premières de cet événement. Nous disons donc, que le temps de la durée de la course elliptique ou parabolique que fait cette comète, son ellipse ou sa parabole étant inconnue, pouvant être de dix, quinze ou vingt-cinq mille ans, il reste impossible de savoir si c'est réellement à son passage, qui est invariable et périodique (nous n'en doutons pas), que doit être attribué le déluge; puisqu'il est constant qu'il y a retour des comètes qui peuvent approcher de la terre. Ainsi, une pression atmosphérique aura tôt ou tard lieu entre les deux corps, si la terre se trouve dans le nœud au moment où un de ces astres y passera [1]. Les conditions d'un

[1] Newton n'a présenté l'attraction que comme une hypothèse physique, et non comme un principe appuyé sur des données mathématiquement démontrées. Il n'affirme rien sur l'arrangement réel de l'univers; il a seulement soupçonné que la nature était très-simple et semblable à elle-même; que le mouvement des astres, comme la vie de tous les êtres, n'avaient qu'une seule et même cause. Il avoue son insuffisance sur cette matière, mais il n'a pu s'abstenir de donner des noms à ce qu'il a supposé exister. D'ailleurs, Newton nous dit, dans sa *Théorie des couleurs*, liv. III, question 31, qu'il emploie le mot *attraction* sans y attacher une opinion réelle. « *Et que ce qu'il appelle attraction peut très-* « *bien être causé aussi par impulsion, ou par quelque autre* « *cause qui lui est inconnue.* » Les commentateurs de Newton

tel événement se rencontrent difficilement, puisqu'il ne faut que deux heures et demie pour opérer le passage; mais elles arriveront inévitablement un jour. S'il est impossible, avec nos connaissances astronomiques, d'en déterminer le temps, il n'en est pas moins important de fixer l'attention des savants sur cette hypothèse, afin que si ce phénomène venait à se renouveler, on pût mieux l'étudier et soulever le voile dont il est resté entouré jusqu'ici.

Ainsi, en France, entre la Loire et la Seine, sur toute la côte maritime de la Bretagne, on est tout surpris de trouver les ruines de villes et de travaux gigantesques antédiluviens, que la mer, dans une invasion, a détruits instantanément, et que les annales du monde n'ont pas enregistrés dans les temps anciens. Quand on se transporte aux temps si reculés où ces faits se sont accomplis;

ont adopté comme vraies ses plus légères suppositions, qu'il n'a fait que proposer sans les résoudre. Si les principes de ce savant mathématicien semblent expliquer l'arrangement de l'univers, ils ne nous ont rien appris sur l'origine et la fin des choses. Ainsi, Newton n'a inventé l'existence des deux forces contraires, dont l'une attire et l'autre repousse, dont la puissance est de soutenir les globes au milieu du vide, que pour remédier au vide qu'il avait admis.

Les expériences de la machine pneumatique ont mis hors de doute la non-existence du vide et l'invraisemblance du système de Newton; elles nous ont prouvé que la dilatabilité de l'air est infinie, que la moindre parcelle qui reste dans le récipient se répand dans toute sa capacité. Pourquoi l'attraction ne retient-elle pas au fond du récipient la portion du

quand on voit ces ravages, ces bouleversements dont les dates seraient connues s'ils eussent eu lieu depuis six ou sept mille ans; quand on fait attention à la lenteur avec laquelle la mer, dans toute sa fureur, mine et ronge sourdement les rochers qu'elle bat de ses flots, que l'on voit qu'elle a détruit des milliers de roches granitiques sur toute la baie de Douarnenez, où elle imprime à chaque instant ses dégâts, on est obligé de convenir que les siècles qui se sont écoulés depuis la disparition des premiers habitants de ces contrées sont incalculables, surtout quand il est hors de doute que des villes de toute espèce

gaz qui y reste? Voilà la preuve qu'il n'y a pas d'attraction, et que les vapeurs ne restent pas à la surface de la terre. De là, on peut affirmer que les gaz de l'atmosphère se dilatent jusqu'aux corps célestes.

Enfin, le mouvement est impossible à concevoir dans un espace vide. L'oiseau resterait couché à terre, tandis qu'il s'élève légèrement dans l'espace rempli d'air. Si l'espace était vide, tout, dans l'univers, serait sans mouvement et sans vie; le vide est impossible.

D'après le plein, tous les mouvements des corps célestes sont faciles à concevoir : ce sont des ballons voguant sans cesse dans un océan de gaz, qui les entraîne dans son cours éternel. On conçoit parfaitement, dans le plein, les pressions de l'atmosphère; tandis que tout est obscur d'après le système du vide. Qu'une comète ou tout autre astre se rencontre dans le nœud de la terre, il en résultera une pression qui les forcera à se tenir éloignées à la distance qu'exige l'influence de la pression; c'est-à-dire deux corps célestes, voguant dans l'espace, doivent nécessairement se tenir à la distance l'un de l'autre où s'étend l'atmosphère formée par la pression

ont existé sur tout ce rivage, et que la baie de Douarnenez n'est qu'une invasion de l'Océan sur les terres. Non-seulement nous croyons à l'existence d'une ville placée sur le terrain abimé par les eaux, s'étendant de la pointe de la Chèvre jusqu'à la baie d'Audierne; mais nous sommes persuadés que la grève, qui s'étend de Penmarck au Raz, et du Raz jusqu'à l'île d'Ouessant, était couverte de cités comme toutes les traditions l'indiquent. Ainsi, on ne peut mettre en doute que les grandes fractures du globe qui ont, dans un même moment, anéanti la ville d'Is et les pierres druidiques que l'on voit encore à la pointe de Penmarck, aux marées d'équi-

de la chaleur qu'ils se réfléchissent. Ainsi, la distance entre deux planètes sera toujours de l'épaisseur des deux atmosphères plus ou moins comprimées. Je suis fermement convaincu que jamais deux corps célestes ne peuvent se heurter. A la vérité, le plus fort peut déranger le plus faible; mais cette catastrophe, pour l'espèce qui peuple la planète, ne doit pas être, en réalité, une catastrophe pour cette même planète; car tous les mouvements de la nature sont des effets de la tendance à l'équilibre. Par exemple, l'eau d'une machine à vapeur cède à la force de la chaleur, la reçoit et se dilate avec violence. C'est ainsi que la chaleur produit, par la tendance du calorique à l'équilibre, cette force énorme qui meut des machines puissantes, et donne à la locomotive une vitesse inconnue avant cette découverte. Je présume que la puissance de ce mouvement n'est pas produite par une attraction. Ainsi, les différentes directions des corps, en bas, en haut et vers les pôles, n'ont qu'une seule et même cause, celle de la tendance de la chaleur à l'équilibre.

noxe, à quinze et vingt pieds sous l'eau, plus d'une lieue en mer ; les ruines de Douarnenez, de Crozon, du cap de la Chèvre, de Vannes, ne soient dues à cette époque désastreuse du déluge.

Il est facile de voir que l'invasion de la mer sur les côtes de France est le même événement que celui qui fit de la Méditerranée un immense réservoir de l'Océan ; sur la même ligne longitudinale, ils ne sont qu'un même fait. Sur la plage de Douarnenez, ils nous sont transmis par la légende de Gralon ; à Cadix, par le voyage d'Og-Mi, l'hercule celtique[1]. Ce chef des Celtes, après les avoir réunis en corps de nation, et fondé Alésia, dont il fit le centre de ces peuplades ; en homme d'État, qui craint de voir son empire compromis par la fougue nombreuse de la jeunesse, il l'entraîna par son éloquence persuasive de l'autre côté des Pyrénées, et y fonda la colonie des Celtes-Ibères. Il se mit en route avec une immense quantité d'hommes, de femmes et d'enfants, marchant en masse. Entre Bayonne et Carcassonne, il livra une grande bataille aux géants Albion et Bergion ; vainqueur, il traversa les monts et continua sa marche jusqu'à Gadès (Cadix), où régnait Géryon, qu'il tua dans un combat ; s'empara des nombreux troupeaux qu'il nourrissait, puis il brisa les rochers qui

[1] Og-Mi, Mercure celtique, divinité mixte, c'est-à-dire un hercule et un mercure, personnification du dieu Og, inventeur du feu, emblème de la force, et du dieu Mi, emblème de l'éloquence et de la persuasion.

séparent Calpé d'Abila, et fit passer la mer entre les deux montagnes.

La Celtique comprenait alors la France jusqu'au Rhin, la Belgique et l'Espagne jusqu'à Calpé, qui signifie *pied de la Celtique.* Cette tradition de Calpé séparé d'Abila, et la mer introduite par force entre les deux promontoires, donne la certitude que la Mauritanie a été liée avec l'Espagne avant la disjonction de Calpé. A Gadès, un temple fut élevé au soleil par Og-Mi, pour perpétuer cette séparation. Ce temple, composé de colonnes, était couvert d'une inscription hiéroglyphique qui signifiait : *l'alliance des hommes avec l'Océan,* c'est-à-dire *naissance du culte des eaux.* [1]

En France, sur les côtes de Bretagne, tout rappelle ces événements extraordinaires, ces ravages, ces bouleversements ; ce sont les mêmes faits qu'en Orient, les mêmes fables qu'en Grèce, les mêmes traditions, les mêmes déluges que celui de Noé, d'Ogygès, de Deucalion ; ici, c'est le roi Gralon !

La légende celtique rapporte qu'à la pointe de la Chèvre s'élevait une ville du nom d'Is ; elle était gouvernée par un roi nommé Gralon, lequel avait une fille

[1] Philostrate dit que, du temps de Néron, on voyait encore à Cadix les colonnes érigées par Og-Mi, et couvertes par lui d'inscriptions hiéroglyphiques que les prêtres du lieu ne pouvaient expliquer, mais qu'Apollonius de Tyane vint à bout de déchiffrer, et qui, d'après son interprétation, signifiait l'alliance des hommes avec l'Océan.

unique qu'il aimait jusqu'à l'idolâtrie; elle avait nom Dahu. Le luxe et la débauche régnaient au sein de cette vaste et opulente cité, où la fille du roi, oubliant elle-même la modestie naturelle à son sexe, donnait l'exemple de la plus révoltante dépravation. Gralon, seul, gémissait en silence des égarements de son enfant et de son peuple, en priant Dieu de leur ouvrir les yeux. En vain, les ministres du Seigneur et les vierges consacrées au culte d'Ésus y prêchaient l'amour des vertus et exhortaient le peuple à rentrer dans les bonnes mœurs ; les excès en tous genres n'en continuaient pas moins. Mais l'heure de la justice divine était venue! Le sacré collége des Druides s'assemble. Les neuf druidesses invoquent le dieu des tempêtes et le génie des airs contre cette race maudite et endurcie au crime, et ils quittent la cité d'Is, en entonnant des chants sacrés.

Dans ce même instant, le soleil s'obscurcit, son disque, blafard, va s'éteindre en scintillant dans les flots qui s'agitent ; aussitôt monte à l'horizon une comète dont la queue immense, effrayante, fait briller mille clartés diffuses dans la vaste étendue du ciel. Une quantité innombrable de torches de pin et de mélèze remplacent, par une lumière douteuse, le jour qui vient de s'éteindre.

Cette même nuit, mille convives prenaient place à un festin offert par Dahu, tandis que des esclaves répandaient des parfums d'aromates enflammés, et jonchaient la salle de fleurs, dont les balsamiques et suaves odeurs enivraient cette foule pressée autour des tables couvertes

des membres du sanglier et de l'élan. A ce tribut des forêts se mêlait celui des bergeries. La princesse donne le signal de la fête en vidant d'un trait une coupe remplie d'une liqueur pétillante et dorée. Saisissant un coutelas, Ile fait jaillir le jus pourpré des viandes, dont le fumet flatte l'odorat et aiguise l'appétit de ces nombreux débauchés. Le palais de Gralon retentissait des éclats d'une joie tumultueuse, quand, tout à coup, des voix sinistres, se mêlant aux cris prolongés de l'orgie, font entendre d'étranges accords dans les plaines de l'air. La terre tremble sous les pas mal assurés des convives de Dahu; l'obscurité la plus profonde règne partout et ne permet pas même de voir aux cieux briller le chemin de l'hiver[1] : les hommes et les animaux sont frappés de stupeur, le tonnerre roule en grondant, l'éclair déchire la nue avec un bruit semblable au craquement des rochers ; l'orage s'amoncèle, s'approche, s'accroît ; les rivages sont ébranlés, un désordre effrayant et terrible agite les eaux La consternation est à son comble dans la malheureuse cité. Le peuple en foule pousse de sinistres hurlements en criant et courant çà et là : Dieu puissant! disaient-ils, apaise ta juste colère!.... sauve tes enfants!.... nos mains feront couler sur tes autels un fleuve de sang égal aux flots que tu soulèves contre nous! — Ésus est inexorable! Chacun a compris qu'il touche à son heure suprême!

[1] Le chemin de l'hiver, nom que donnaient les Celtes à la voie lactée.

l'orage, amoncelé sur Is, éclate dans toute sa fureur et verse des torrents d'eau ! C'en est fait, plus d'espoir ; la mer mugissante, s'élevant par degré, méconnaît ses antiques bornes : elle franchit les digues posées par l'Éternel, et déborde de tous côtés en s'avançant poussée par l'ouragan impétueux. Les vagues dressent leurs têtes blanches vers les cieux ; furieuses et bondissantes, elles gagnent la ville en chassant devant elles les hommes épouvantés. Encore un instant, et Is va disparaître.

Gralon, dont la vieillesse n'a point éteint le courage, dans ce danger pressant, n'oublie pas qu'il est père : au milieu de la terreur universelle, il ne voit que son enfant. Pour calmer le génie des mers, il rassemble à la hâte ce qu'il a de plus précieux, se jette sur un cheval aux pieds robustes et légers, y place sa fille, et tous deux cherchent un salut commun dans la rapidité du coursier. — Bientôt l'irruption commence dans la malheureuse cité : ses murs, ses maisons, ses palais, ses hautes tours sont submergés ; une dernière secousse de la terre les renverse. Continuant leur marche de dévastation, les eaux labourent la plaine et la montagne ; elles menacent d'atteindre Gralon. En vain, pour les apaiser, leur jette-t-il une à une ses richesses ; furibondes, elles s'avancent en bondissant ; inexorables, c'est Dahu qu'il leur faut ; Dahu, qu'Ésus, dans sa colère, réclame en expiation ; Dahu, que son père préfère à tout ce qu'il a de plus précieux, qu'il dispute avec toute l'énergie du désespoir, qu'il ne cédera qu'à la dernière extrémité. Alors s'engage

la plus vive, la plus animée, la plus terrible lutte, lutte à outrance entre un père et les vagues irritées. Il précipite, pousse, harcelle son cheval, dont il déchire les flancs. L'œil du noble animal lance l'éclair et sa bouche écume ; il bondit sur la roche granitique, son sabot la frappe avec tant de force qu'il en fait jaillir des milliers d'étincelles et y laisse une empreinte ineffaçable. Il ne court plus, il vole[1] !.... Mais le flot, plus agile, plus souple, plus léger, l'atteint, l'enveloppe de sa ceinture humide et lui arrache violemment son précieux fardeau, qu'il roule, traîne et engloutit vivant dans un tourbillon

[1] Près de Ris, département du Finistère, on voit un rocher nommé Granec, par corruption de Gralon, sur lequel est empreint un pied du cheval de ce roi. — En Palestine, dans l'église qui couronne le mont des Oliviers, on montre une pierre où le Christ, vainqueur de la mort, imprima son pied en s'élevant de la terre au ciel. — A Jérusalem, dans la mosquée d'Omar, on voit les doigts de l'ange Gabriel et les pieds du prophète Mahomet imprimés sur la roche. — Sur un rocher, dans la vallée de Josaphat, on voit les pas de l'âne qui portait Jésus-Christ lors de son entrée à Jérusalem, en accomplissement des prophéties. — Sur un rocher du mont Sinaï, on voit imprimée la figure de Moïse. — On voit également, dans la maison de Simon le Pharisien, la pierre que foulaient les pieds du Dieu fait homme, lorsqu'il pardonna à Madeleine repentante. — En Italie, près du monastère de Vallombrosa, on montre sur une pierre l'empreinte de la figure de saint Jean Gualbert. Ce saint priait, dit la tradition, au bord d'un précipice, lorsque le diable l'y précipita. Il tomba avec une telle force d'impulsion, que son corps s'y imprima tout entier. — En

écumeux !.... Aussitôt, la mer s'apaise, ses montagnes liquides s'adoucissent, se calment et s'arrêtent !... La voix mugissante de l'ouragan cesse de se faire entendre, l'air se tranquillise et le ciel devient serein. La justice divine est satisfaite !... Mais Is, la superbe, la corrompue ; Is, qui, un instant avant, dressait sa tête orgueilleuse dans la nue, en bravant la toute-puissance de Dieu par ses crimes et sa débauche, est pour toujours engloutie. Une nation primitive, sortie des mains du Créateur, a disparu, un vaste continent est couvert des eaux de l'Océan... C'est aujourd'hui la mer Atlantique !

Encore de nos jours, quand une tempête éclate sur le rivage breton, on ferme les portes, et chacun s'écrie : Écoutez ! écoutez !... les ossements des engloutis de la baie de Douarnenez, enveloppés dans des tourbillons d'eau, ils demandent avec instance aux hommes la sépulture, par la souffrance qu'ils éprouvent d'être, depuis des siècles, ballottés en tous sens par les vagues en furie ! Ce sont les habitants d'Is engloutis par la faute de Dahu. [1]

France, on conserve dans l'église de Sainte-Radegonde, en Poitou, une pierre qui porte l'empreinte des pieds du Christ. Près de cette même église se trouve une autre pierre, entamée par le sabot de la jument de saint Jouin, un jour que le saint était tourmenté par le diable. — Enfin, dans l'abbaye de Cluny (département de Saône-et-Loire), j'ai vu la main de saint Hugues imprimée sur la seconde porte d'entrée de la basilique, etc.

[1] La belle Dahu perdit la vie près du lieu qu'on nomme encore aujourd'hui *Poul-Dahu*.

En mer, à peu de distance, vous croyez voir encore errer, sous la forme de deux corbeaux, les âmes de Gralon et de Dahu; ils semblent voltiger de roche en roche, sur le lieu même où ils ont péri. Ils disparaissent à l'œil aussitôt qu'on en approche. Tels sont les récits historiques et les fables qui ont donné de la célébrité à la baie de Douarnenez.

Voilà ce que le travail, la science, le génie humain, ont observé, trouvé dans les entrailles de la terre, avec la certitude de toutes les révolutions que le globe a éprouvées; ce qui démontre, jusqu'à l'évidence, qu'il renferme dans son sein la véritable histoire, comme la plus certaine et la plus vieille chronique du monde. Ici, les preuves matérielles de trois inondations violentes et successives, qui séparent entre elles des milliers de siècles, viennent à l'appui des traditions des peuples de la plus haute antiquité, sur le fait d'un déluge qui a changé la face de la terre; ce sont les seules époques des nations. Ainsi, le sol sur lequel nous marchons n'est qu'un amas de ruines, qui porte dans toutes ses parties les empreintes d'un bouleversement général. [1]

[1] Il y a deux espèces de déluges : les locaux et les généraux. Le déluge de Sisuthrus arriva en Chaldée; l'époque n'en a jamais été déterminée.

(Syncelle et Abydène, suivant Eusèbe.)

Le déluge d'Ogygès arriva sous Phoronée, roi d'Argos, dix-sept cent cinquante-neuf ans avant Jésus-Christ. Il inonda l'Attique par la rupture des digues de la mer Noire.

(Solin.)

Il n'y eut donc qu'un très-petit nombre d'hommes qui purent échapper au désastre du déluge : ceux qui eurent ce bonheur erraient sur les montagnes ; ils y étaient

Le déluge de Phrygie arriva sous le roi Annac.

Le déluge de Deucalion arriva, quinze cent vingt-neuf ans avant Jésus-Christ, par la rupture des digues d'un lac de Thessalie. (DIODORE de Sicile, OVIDE.)

Le déluge de Prométhée arriva en Égypte par la rupture des digues d'un lac d'Abyssinie.

(DIODORE de Sicile, PLUTARQUE.)

Le déluge d'Inachus arriva en Béotie. (PAUSANIAS.)

L'histoire de la Chine est remplie de détails sur différents déluges. Le Chong-King (chapitre... Yas-Tien) fait dire à Yas les paroles suivantes : Les eaux immenses du déluge se sont répandues et ont tout inondé et submergé. Les montagnes ont disparu dans leur sein ; les collines y ont été ensevelies ; leurs flots mugissants semblaient menacer le ciel ; les peuples poussent des soupirs : qui pourra les secourir?... — Hoaï-Nan-Tsée, Lie-Tsée et les autres tos-sé (savants) parlent d'un déluge arrivé sous Niu-Hoa, dont les eaux immenses inondèrent toute la Chine. — Lopi (article Soui-Tchi), après avoir rapporté que les saisons furent changées, que les jours et les nuits furent confondus, ajoute : Il y eut alors de grandes eaux dans tout l'univers.... qui réduisirent les hommes à la condition des poissons. — Le célèbre Kong-in-Ta ajoute que ces eaux avaient submergé les animaux et les maisons... — L'histoire de la Chine parle encore d'une grande inondation arrivée sous Peyrum, dans des temps bien postérieurs aux inondations du temps d'Yao ; mais il est difficile d'en fixer l'époque.

Les Mexicains parlent d'un déluge qui inonda le pays, et força les habitants à se retirer sur les montagnes. — Les habitants de la Floride rapportent qu'il y eut dans leur con-

vagabonds et malheureux, farouches et sauvages, qualités inséparables de leur condition[1]. Ce ne fut que longtemps après qu'ils purent descendre de ces hauts lieux,

trée un déluge produit par le débordement du lac *Théomi*. C'est sans doute quelque lac qui existait dans les monts Apalaches.

Les Groënlandais eux-mêmes parlent d'un déluge : Dans la suite des temps, disent-ils, le monde fut noyé par le déluge. — Une des preuves existantes du déluge, ce sont les débris de coquillages et de poissons qu'on trouve bien avant dans les terres, à une profondeur où l'homme n'habita jamais, et les débris de baleines qui couvrent les montagnes les plus élevées. (*Histoire du Groënland.*)

[1] Les montagnes de Caf (le Caucase) sont regardées comme la demeure primitive de la race indienne échappée au déluge.

Les annales chinoises rapportent qu'avant Fohi les hommes, errants dans les forêts, broutaient comme les plus vils animaux. — Les Han-Lins, commentateurs du Chon-King, rapportent, d'après Tchin-Tsée, que, dans les temps anciens, il y avait peu d'hommes; chacun habitait sur les hauteurs, principalement celles du Songari, regardées comme la demeure primitive de la race jaune (chinoise).

Diodore de Sicile a écrit que l'herbe et les fruits furent la nourriture primitive des premiers hommes. — Plutarque dit qu'on mangeait la mousse et l'écorce des arbres, et que quand les hommes pouvaient trouver du gland ou de la faine, ils en sautaient de joie. — Eutrope dit que les hommes à moitié brutes ne se nourrissaient que de glands.—Pline dit qu'avant Cérès les hommes ne se nourrissaient que de glands, de châtaignes et de noix. — Platon, Thalès, Lucrèce, Ovide, Virgile et Horace offrent les mêmes images. Ainsi, l'histoire profane, la poésie, concourent avec les livres saints pour attester la réalité de cet événement mémorable.

à cause de la lenteur que mirent les eaux à se retirer. Les lacs, les marécages, les rivières, qui couvraient les plaines d'un épais brouillard, les rendaient inhabitables. Ils avaient à lutter, pour soutenir leur misérable existence, contre tous les inconvénients des régions trop élevées. La reproduction de l'espèce devait s'y faire lentement, et être à peu près nulle, par suite des maladies en tous genres que la stagnance des eaux faisait naître, et qui les décimaient. Sans aucun lien de société, ignorants, essentiellement occupés de leur conservation individuelle, exposés sans cesse aux attaques des bêtes féroces et des reptiles, privés de tout moyen pour se soustraire à leur voracité, il est aisé de comprendre qu'ils furent longtemps leur proie, ayant à faire des efforts pour vaincre toutes les causes de destruction que faisaient naître la faiblesse de l'enfance, si longue chez les hommes, ainsi que leur vieillesse si infirme, si caduque.

Triste époque, où la mousse, l'herbe, les racines, les fruits sauvages, furent l'unique nourriture des humains, qui, moins hommes qu'animaux, menaient une vie malheureuse, erraient sur les débris de ce grand naufrage, où les villes, les habitants, l'industrie primitive, avaient été anéantis ! Les générations qui suivirent ne conservèrent que les traditions qui avaient existé avant la submersion générale.

Ainsi, les montagnes furent le lieu primitif où erraient le petit nombre d'hommes et d'animaux échappés au déluge, lorsqu'un événement vint tout à coup changer la

face de la Celtique. La foudre tomba au sommet des monts Pyrénées ; la flamme électrique s'attacha sur un amas de branches résineuses dont le sol était couvert, en fit un brasier qui, en un instant, communiqua le feu aux forêts dont cette contrée était couverte. [1]

En peu de jours, toute cette haute région devint un bûcher. L'incendie dirigea ses ravages, d'un côté sur l'Espagne, de l'autre sur la France, en suivant la chaîne des Cévennes, du Gévaudan, du Vivarais, du Charollais. De là, le feu se porta sur le plateau de Langres, où la fureur des flammes envahit d'une part le Jura et les Vosges [2] ; de l'autre elle consuma les forêts des Alpes jusqu'aux rives de l'Éridan (le Pô) : là s'arrêta l'incendie [3]. De l'autre côté, l'Océan fit obstacle, et tout fut fini.

Les anciens placent dans l'Éridan le tombeau de Phaéton, ce fils indocile du soleil qui était venu des contrées sacrées des Hyperboréens mourir dans ce

[1] L'histoire, d'après la chronologie moïsienne, place l'époque de l'incendie des forêts de la Celtique en l'an 657 après le déluge, c'est-à-dire deux mille trois cent quatorze ans avant Jésus-Christ. (DIODORE *de Sicile*, liv. VI ; LUCRÈCE, *Poëme de la nature*.)

[2] Les monts Jura, dont Jules César a parlé le premier, sont une appellation symbolique relative à l'incendie des forêts celtiques. Le mot *y-ur-a* signifie le premier feu. César en a fait Jura.

[3] Apollonius de Rhodes, à l'occasion de la chute de Phaéton dans l'Éridan, appelle les Hyperboréens adossés aux Alpes, *la nation sacrée des Hyperboréens*.

fleuve [1]. Cette fiction poétique est le symbole de l'incendie des forêts de la Celtique aboutissant à l'Éridan, comme la fable de Phénix est l'emblème de la renaissance des sociétés après cet incendie [2]. Ce fut d'autant plus utile qu'il repoussa les bêtes carnassières et les reptiles, dont les hommes avaient tant de peine à se garantir. Les forces furent réunies sous un chef : on creusa des cavernes, on éleva une pierre brute, et, comme avant le déluge, on rendit grâce à Dieu!

L'état primitif des sociétés n'a point de vestiges plus

[1] Athénée a écrit que les Alpes étaient nommées *Riphées*, battues du vent Borée. — Possidonius appelait toute la Celtique le pays des Hyperboréens, pour exprimer qu'ils étaient à l'abri de Borée. — Apollonius de Rhodes dit que ces contrées hyperboréennes, regardées comme inviolables, étaient consacrées au soleil par un culte particulier. Ceux qui leur faisaient la guerre passaient pour sacriléges, et s'exposaient à toute l'indignation céleste. Insensiblement on a reculé cette dénomination des monts Riphées et Hyperboréens jusqu'en Russie.

[2] Parmi les traditions moitié historiques, moitié fabuleuses, on distingue celle du Phénix. Cette fable est, sans aucun doute, le symbole de la renaissance du monde après le vaste incendie dont nous avons parlé. Il est vrai que, plus tard, cette fable est devenue l'emblème d'une période solaire qui renaît au moment qu'elle expire. Cette idée n'a pu prendre naissance en Égypte, où le soleil conserve toujours à peu près la même force. C'est donc aux Druides que nous devons cette ingénieuse allégorie ; nous en avons pour preuve la fable druidique de Frigga ou la Terre. Cette fable dit que Frigga, obligée de transiger avec son père (le soleil),

authentiques, plus vénérables que les monuments druidiques; la politique, la religion, les arts n'ont point de restes plus antiques, qui aient survécu si complétement aux ravages des siècles et des hommes, que les pierres du culte des Celtes. Elles subsistent, grâce à leur matière et à leur forme; elles sont debout au milieu des ruines dont tant de vicissitudes morales et physiques les ont entourées; elles bravent l'avenir comme elles ont bravé le passé.

Josèphe fait descendre les Celtes de NOÉ. NOÉ figure le renouvellement de l'espèce humaine après le déluge.

qui était aussi son mari, sur ses infidélités annuelles, lui permit de s'absenter du lit conjugal pendant soixante-cinq jours, à la condition expresse qu'il lui serait fidèle pendant trois cents jours. Il est facile de voir, sous cette allégorie, l'alliance du soleil avec la terre, alliance qui se renouvelait soixante-cinq jours après que le soleil l'avait quittée pour ne revenir qu'au printemps et la féconder de nouveau. La fable dit que le Phénix, c'est-à-dire le soleil, vivait pendant trois cents jours, après lesquels, suivi de tous les oiseaux, il prenait son vol vers l'Éthiopie (pays situé près de l'équateur), où il faisait son nid sur des plantes aromatiques, et s'y brûlait ensuite avec son œuf. De ses cendres naissait un ver rouge, qui, après certaines transformations, reprenait ses ailes et s'élançait vers l'occident.

La fable de Janus doit recevoir la même interprétation, et confirme mon opinion. Ce dieu portait dans une main le nombre trois cents et dans l'autre celui de soixante-cinq.

Or, la fable de Frigga, qui a donné naissance à celles de Phénix et de Janus, n'a pu naître que sous un ciel *propice*, et non sous l'équateur.

L'Ecriture dit : CHAM *dévoila la nudité de son père.* Ces paroles ont un sens parabolique, et expriment que CHAM, dont le nom signifie *incendie,* réduisit en cendres les forêts primitives, et découvrit la nudité du globe terrestre, ce père commun des hommes. JAPHET aida son frère SEM à revêtir NOÉ, c'est-à-dire que le genre humain multiplié est figuré par JAPHET, dont le nom signifie *dilatation : Dilatet Dominus Japhet*, que le Seigneur étende la postérité de JAPHET. JAPHET recouvrit le globe terrestre d'habitants, tandis que SEM ensemença la terre et lui rendit sa chevelure ondoyante, en la revêtissant de plantes de toutes espèces, dont CHAM l'avait privée.

Moïse donne à JAPHET plusieurs fils.

GOMER symbolise les *Cimmériens* et les *Ombres,* c'est-à-dire les Celtes, vivant dans les ténèbres d'une épaisse forêt.

MAGOR symbolise les habitants des montagnes.

MADAÏ symbolise les habitants des marais.

JAVAN symbolise les peuples laboureurs.

THUBAL symbolise les pasteurs.

MOSOCH symbolise les possesseurs de l'ambre.

THIRAS symbolise les chasseurs et les nomades.

Telle fut la postérité de JAPHET et les différentes espèces d'hommes qui se répandirent sur toute la terre après le déluge, à la tête desquels on place Gomer, ce père des Celtes. Les Gaulois, avant d'être nommés Celtes, étaient appelés Cimmériens, c'est-à-dire que

l'on distingue les Celtes par le nom de Cimmériens toutes les fois que l'on parle d'eux relativement à une époque antérieure au grand incendie des forêts primitives.

GOMER eut trois fils : ASKENAS, patriarche des Celtes; RIPHAT, patriarche des habitants des Alpes et des Pyrénées; TOGARMA, patriarche des *Astyriens*, *Érithéens* et *Sidoniens*. C'était la grande association des peuples commerçants.

Hésiode appelle JAPHET père de PROMÉTHÉE. Il le nomme TITAN. Les Titans sont cette espèce d'hommes qui firent la guerre aux dieux, c'est-à-dire les Celtes, qui changèrent la face du globe par le moyen du feu, et dont tous les peuples ont reçu l'idée, l'usage et la dénomination de cet élément. Les Titans étaient regardés comme les enfants d'UR ou d'*Europe*. En rejetant tout ce qu'il y a de fabuleux dans l'histoire de Prométhée, Diodore assure qu'il fut l'inventeur de la conservation du feu. Il dit : « On a écrit que Prométhée, fils de Japhet, avait dérobé le feu aux dieux pour en faire présent aux hommes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il inventa la manière de le conserver par des aliments jusqu'alors ignorés. »

Les cavernes furent les premiers asiles où l'on imagina de garder le feu avec la férule : *ferula*. Cette plante a la propriété de conserver et de prolonger lentement son action, ce qui fit dire que VULCAIN, cet emblème du feu, était né avec des pieds défectueux, ayant peine à se soutenir; mais que JUNON, qui présidait aux nuées

et à la pluie, l'aurait pour jamais dérobé à nos regards, si THÉTIS et EURYNOME, filles de l'Océan (la première espèce d'hommes), ne l'eussent précieusement recueilli dans le fond d'une caverne pendant l'espace de neuf années. Cette tradition est fondée sur des faits réels. Ainsi les hommes furent neuf années pour parvenir à connaître l'usage de cet élément. On attribue à CILIX l'art de suppléer au feu éteint par le choc de deux cailloux. Solin a écrit que PHÉNIX, père de CILIX, était plus ancien que JUPITER, et du nombre des *premiers élèves de la terre :* hyperbole qui désigne un des premiers hommes, antérieurs à la destruction des forêts, qui interceptaient la vue du ciel, figuré par JUPITER.

Pline dit : Prométhée tua le premier bœuf. Ainsi l'usage d'attenter à la vie des animaux fut une des premières conséquences de la conservation du feu. Les compagnons de l'inventeur du feu furent connus de la postérité sous le nom de CYCLOPES, *tournant autour du feu.* Cicéron ajoute : Ils furent ensuite nommés TITANS, *qui engendre le feu,* puis CURÈTES.

Denys d'Halicarnasse donne pour père à DEUCALION le titan PROMÉTHÉE. DEU-CAL-ION signifie le *fils de l'inondation du feu.* Il représente cette espèce d'hommes échappés au déluge et qui furent témoins du premier incendie. PYR-RHA signifie *origine ignée.* Le mariage de DEUCALION avec PYRRHA figure l'alliance des hommes avec le feu. Ici DEUCALION représente toute la race humaine, dont PROMÉTHÉE passe pour le créateur,

parce qu'elle fut régénérée par le feu, cette source des arts et de l'industrie, qui en réalité fut un bienfait d'Og-mi, le Prométhée celtique. Et quand les poëtes de l'antiquité font descendre toutes les générations actuelles de ce mariage, ils parlent de cette multitude innombrable d'établissements que les Celtes, ces fils du déluge et du premier feu, firent dans toutes les contrées du globe.

Les Grecs surnommaient Cérès, Élégéris, *porte-flamme*. Le nom de Proserpine, cette fille de Cérès, exprime le progrès successif de l'incendie des forêts. Son mariage avec Pluton et la moitié de l'année qu'elle passe aux enfers et l'autre sur la terre, sont des fictions paraboliques qui signifient que la flamme primitive, fille de Cérès ou *de la nature*, alla visiter les antipodes du globe, figurés par Pluton, et qu'elle mit un temps égal à consumer les forêts de l'un et de l'autre hémisphère.

Phaéton signifie *manifestation du feu*. Quelques auteurs ont écrit que, dans les langues orientales, il signifiait *bouche de fournaise*, et dans le style poétique, *lumière du jour*. La chute de Phaéton figure la descente du jour sur la terre, occasionnée par l'*incendie des Pyrénées*. Voilà pourquoi les anciens disaient : *Après la chute de Phaéton, le soleil descendit sur la terre, et alla visiter les Hyperboréens*. Cette fiction signifie que le soleil, après l'incendie des forêts, visita les Celtes, qui jusqu'alors avaient été privés de la vue de cet astre. A ce sujet, Apollonius a écrit que les Celtes répandirent le

bruit que les gouttes d'ambre roulées par le fleuve Éridan étaient les larmes qu'avait jadis versées le soleil lorsque, réprimandé par JUPITER, et courroucé de la mort de son fils PHAÉTON, il déserta le ciel pour visiter la nation sacrée des Hyperboréens.

Si le soleil vint pleurer chez les Hyperboréens, et si les eaux de l'Éridan roulaient ces précieuses larmes, il s'ensuit que les Hyperboréens étaient les Celtes. Voilà tout le mystère de cette antique tradition de Phaéton précipité du ciel sur la terre pour éclairer le monde. Phaéton est le symbole de l'incendie des forêts de la Celtique.

La tradition de l'embrasement des Pyrénées nous a encore été conservée sous le voile de l'allégorie dans la fable d'ÉSAQUE, qui se précipita dans les eaux par le regret qu'il eut d'avoir été l'auteur de la mort de la nymphe HESPÉRIE. ÉSAQUE est le symbole de l'extinction du feu en Espagne.

La destruction des forêts était nécessaire pour anéantir la race trop nombreuse des serpents : de là, vient la fable du serpent PITHON, enfanté par le déluge, et détruit par APOLLON ou le feu personnifié ; des Chaldéens, qui honoraient d'un culte particulier OPS, fille de VESTA, ayant à ses pieds deux serpents, emblème des ennemis de l'espèce humaine, détruits par OPS, qui est le feu primitif ; du grand serpent, OPHIONÉE, qui, selon les Phéniciens, fit la guerre aux dieux ; des Scythes, qui descendaient d'une nymphe moitié femme et moitié reptile;

des Athéniens, qui faisaient naître leur premier roi, ERICTHONIUS, avec des jambes de lézard.

Annius nous dit : Tout dans les Gaules nous indique le théâtre d'un vaste embrasement. La contrée de Perpignan est un vestige de l'incendie des forêts de la Celtique. Le bassin de Paris a la même origine. Cériziers rapporte que, sous le règne du roi Chilpéric, on trouva dans les fondations de l'ancien Paris, une lame de cuivre où étaient représentés un feu, un rat et un serpent. Ce hiéroglyphe historique des Druides signifie : *Sans le feu nous ramperions encore parmi les broussailles comme les serpents, ou nous nous réfugierions dans les trous comme les rats.* La lame de cuivre signifiait, que l'usage des métaux était le résultat de l'incendie, et que leur découverte en fut la suite et la conséquence.

Voilà toutes ces fables celtiques réduites à leur sens réel, et découlant de l'incendie des forêts Cimmériennes, principe de la plus ancienne révolution sociale du globe, dont elles sont le symbole. Elles ont été transmises de contrée à contrée, de peuple à peuple, de continent à continent, et d'une génération à l'autre par PROMÉTHÉE, qui n'est autre que l'OG-MI celtique.

Tous les témoignages que nous ont laissés les auteurs sur l'étendue de la Celtique, prouvent qu'elle n'avait d'autres bornes que l'Europe. Nous nous croyons donc fondé quand nous disons : le mot EUROPE signifie *déluge de flamme*, et présente dans sa dénomination les traces d'un incendie. Ainsi, c'est de la Celtique que sont

sortis les premiers peuples civilisateurs et conquérants. Mais le fleuve d'oubli, dans sa marche incessante emporte tout; et le pied d'un voyageur efface l'empreinte qu'a laissée sur le sable celui qui l'a précédé.

La conquête primitive du globe, l'origine des premières sociétés, la prise de possession de la terre furent faites par le feu. Elles furent l'ouvrage des *Celtes incendiés*, et ensuite *incendiaires*. Cette formidable migration, que ne pouvait plus contenir la ruche humaine, franchit les Pyrénées, et fonda sa première colonie des Celtes-Ibères [1]. ABIS ne fut pas leur premier chef, mais il fut leur premier législateur. Il naquit dans l'enfance du monde, dans un temps où le miel venait de succéder à une nourriture plus sauvage, où les pères avaient commerce avec leurs filles; lui-même naquit d'une semblable union. Il donna des lois aux Celtes-Ibères, les rassembla en corps de nation, et de brutes qu'ils étaient, il en fit des hommes. Il inventa la charrue et l'art du labourage. Hommes simples, ils n'avaient d'autres trésors que leurs troupeaux, d'autres soins que de les garder. Ce régime patriarcal subsista longtemps, mais le besoin et la nécessité soumirent l'homme au travail; on défricha la terre ingrate, on traça les communications, on inventa les limites. De ce moment, la violence l'emporta sur le droit, et la force

[1] Saint Jérôme atteste que dès les premiers âges du monde les Celtes ont occupé l'Espagne. — Cluvier dit : Les Ibères ou Celtes-Ibères des Pyrénées, ainsi que toutes les peuplades de l'Espagne, étaient des colonies des Celtes.

tint lieu de propriété. Bientôt un essaim de Celtes et de Celtes-Ibères osa braver les dangers de la mer à *Gà-des* (Cadix), et firent alliance avec l'Océan, en laissant, pour perpétuer la mémoire de cette périlleuse expédition, ces fameuses colonnes dont parle Philostrate [1]. Ils traversèrent le détroit de Gibraltar sur des *gal-ions*, *gal-iotes*, *gal-ères* informes auxquels nos ancêtres ont laissé leurs noms, et se jetèrent sur cette vaste et brûlante contrée africaine, à laquelle ils donnèrent le nom de *Libya, id est incensa,* qui, selon le savant Bodin, signifie incendie. Ils s'établirent sur la côte du détroit; ce fut là que leur chef ANTHÉE, *ce fils de la terre, fonda* TANGIS, aujourd'hui TANGER. En les suivant, on voit qu'ils fondent la nation des *Éthiopiens*, les colonies des *Palyuriens*, des *Tisuriens*, des *Suburiens*, des *Gannuriens*, des *Tébestiens*, des *Ombriens;* ils s'établissent le long de la rivière *Ser-Bétos;* de là on les voit passer en Phénicie et se placer à *Ser*. Tous ces peuples, soit dans l'étymologie de leurs noms, ou dans les circonstances de leur établissement primitif, nous offrent l'empreinte irrécusable de leur origine celtique.

Lucien, en parlant de l'HERCULE celtique dit : « HERCULE était appelé par les Gaulois OG-MI, ils le représentaient chauve, ridé et basané, semblable au vieux

[1] Aristote, Ellien, Eustache, nous apprennent que les autels ou colonnes d'Hercule ont été élevés par un héros Celte, et furent d'abord nommés *Aræ Saturni*, ensuite *Aræ Briarei*, puis *Aræ Herculis*.

nautonnier CARON, ou à JAPHET, qu'on regarde comme le plus ancien des hommes. A le voir, c'est un autre homme qu'HERCULE, quoiqu'il ait, comme lui, un carquois, une peau de lion et une massue sur les épaules. Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il tient enchaînée par l'oreille une multitude de peuples qui sont attachés à sa langue par des fils d'or, comme autant de liens, et le suivent volontairement sans se débattre. » Ce sont les Celtes qui civilisent les nations par l'éloquence.

Tous les peuples de la terre ont connu l'emploi du mot OG. Les Phéniciens en ont fait OKHOS, leur premier législateur; les Chaldéens en ont fait OG, *pain cuit sous la cendre;* les Hébreux, HOUG, qui a la même signification; les Amalécites, MOLOCH ou *og, le victimaire;* les Persans, BOG-ÈS, qui désigne un descendant de OG-ÉSUS.

Le culte du dieu OG a été connu dans toutes les contrées du globe. Les Celtes l'honoraient sous le nom d'OG-MI; les Tyriens l'adoraient sous celui d'OKHUS. Les Égyptiens le révéraient sous le nom d'O-SIRIS-OGYGIEN; les Indiens sous celui de BACCHUS-OGIGÈS. Tous ces personnages ne sont que des copies de l'OG-MI celtique; celui qui présida à l'incendie des Pyrénées, à la découverte du feu, à l'établissement des premiers foyers, des premières sociétés.

Le sol égyptien était nommé QOUSS; les Égyptiens s'appelaient entre eux QOUSSIANS. QOUSSIAN signifie *enfant de la terre;* nom qu'ils tenaient des Celtes des

Pyrénées. Les habitants des Landes s'appellent encore *Cousiots.*

En Égypte, ISIS symbolisait *la nature,* comme chez les Celtes; O-SIRIS, *la fécondité.* Il était représenté tenant un T attaché à un anneau et un sceptre de l'autre main. comme le souverain par excellence. ISIS et O SIRIS étaient le roi et la reine, le frère et la sœur, le mari et la femme; ouvrage de Dieu, l'un contribuait à la fertilité de l'autre. Le nom d'*O-siris* indique *le Nil débordé.* SIRIS est le nom primitif du *Nil.* On lui donna une tête de bœuf, pour faire comprendre aux Égyptiens qu'il était le père des moissons. Voilà toute l'explication de la mort et de la résurrection d'OSIRIS.

Cicéron nous atteste que THOTH, le second HERCULE, passe pour avoir tracé les caractères phrygiens: *Alter Hercules traditur Nilo natus, Egyptius, quem aiunt Phrygias litteras conscripsisse.* Ainsi, il résulte que les Égyptiens ont reçu des Phrygiens l'art d'écrire. Comme la plupart des colonies celtiques, ils ne manquèrent pas de s'attribuer les conquêtes scientifiques de leur fondateur: de là tant de Vulcains, de Prométhées, de Jupiters, d'Hercules, de Mercures. Les caractères populaires des Égyptiens leur étaient venus de Phrygie par les Briges d'Europe, fondateurs des Phrygiens; et leurs connaissances astronomiques des Chaldéens et des Syriens, peuples Celtes établis en Orient plusieurs siècles avant que l'Égypte fût un pays habitable. De même qu'ils avaient emprunté la méthode de commencer l'année au

mois de septembre, de ces mêmes Chaldéens qui, eux aussi, la tenaient des Phrygiens.

Ce peuple, présomptueux, voulut longtemps se faire passer pour le premier et le plus ancien de la terre; mais il fut obligé de céder justement cette gloire aux Scythes et aux Phrygiens, ces deux rameaux du grand tronc celtique. Ils avouaient eux-mêmes qu'ils étaient originaires de l'Hespérie. Hérodote dit : Autrefois les Égyptiens ont vu naître le soleil où il se couche. Ce qui nous le prouve, c'est l'identité du bœuf APIS, symbole du labourage et de la fécondité de la terre chez les Égyptiens. Chez les Celtes-Ibères, nous voyons un roi du nom d'ABIS, inventeur de la charrue, fils de Gargorès, inventeur des ruches à miel. Les Égyptiens rendaient un culte religieux à d'autres personnages celtes; ils s'attribuaient leurs chroniques, la découverte du feu, celle des métaux, l'invention des premiers arts. Diodore de Sicile convient que la gloire de toutes ces inventions appartient en propre aux nations voisines des Pyrénées. Quand l'aveu des Égyptiens nous manquerait sur leur origine, n'est-il pas évident qu'il y a identité entre leur bœuf APIS et ABIS, roi des Celtes-Ibères? Ensuite, la conformité de l'idiome égyptien avec la langue celtique est un fait qui a frappé tous les savants, et justifie pleinement l'opinion que les Égyptiens civilisés sont un établissement de *Celtes* postérieur à la grande migration incendiaire de la Lybie.

Les Égyptiens étaient une horde d'hommes sans lois,

sans arts, errant de caverne en caverne et ne se nourrissant que de reptiles. Voilà ce peuple primitif, marchant de pair pour l'antiquité avec toutes les autres nations sauvages. Mais si l'on nous demande quel peuple étaient les Égyptiens policés, auteurs de ces belles lois, de ces merveilleux monuments, objets de notre admiration, nous dirons : les Égyptiens ne sont qu'une colonie de Celtes-Ibères, civilisant le peu de naturels de ce pays inondé par le Siris (le Nil) ; prescrivant à force d'art un lit à ce fleuve qui usurpait le sol par des débordements annuels ; qu'ils en firent avec le temps le centre du commerce, de la politique, des arts, des sciences et de l'industrie humaine.

La clef de l'histoire primitive de l'Italie est celle de toutes les autres contrées de la terre. Macrobe dit : En langue toscane, IT, signifie *Saturne*. De là vient le nom d'Italie, ITHI-ALUMNA, *l'élève de Saturne ;* ce qui la fit nommer *Saturnienne*. Comme l'on voit, sa dénomination est d'une moyenne antiquité, et les noms qui figurent dans ses chroniques sont le symbole d'un événement.

La terre italique sortant des eaux qui l'avaient submergée lors du déluge, c'est SATURNE, c'est-à-dire, SATUS-URNA, *le fils de l'urne ou de l'eau.*

PICUS, *la pointe des montagnes.* Ce mot celtique indique l'époque où la terre sortant des eaux, les sommets des montagnes commencèrent à paraître. C'est ce moment curieux, dont Orphée, Thalès, Platon, Varron, Virgile, Strabon, Ovide, nous ont transmis la mémoire.

FAUNUS désigne le temps où l'espèce humaine vivait dans les forêts et se nourrissait de *faînes*.

LATINUS indique l'époque où les hommes habitaient les cavernes, et ne connaissaient pas l'usage des maisons. *Latebat in speluncis et sylvis.*

LABINIE dépeint la destruction des forêts où vécurent les premiers humains.

ASCAGNE, c'est le règne d'ASKENAS, ou la conquête primitive de l'Italie par les Celtes, qui furent nommés ASCANITES, ou descendants d'ASKENAS.

Les Celtes, après avoir fondé la colonie des *Ombriens*, conduits par LIGUR, ce titan, fils de la terre et du feu, se firent jour en mettant le feu aux forêts de l'ADRIATIQUE, *privée de chênes*, et du nom de leur chef, fondèrent le peuple *Ligurien*.

Tous les auteurs conviennent, que les premiers possesseurs de la terre italique sont les *Ombres*. Solin nous apprend qu'ils étaient une colonie de Celtes : *Progeniem veterum Gallorum Ombros.* Et de plus, dit le même auteur, un peuple diluvien. *Quod tempore aquosæ cladis superfuerunt.* Le savant empereur Julien reconnaît pour *Celtes* tous les peuples d'Italie et de Ligurie. Denys d'Halicarnasse assure que les *Ombres*, les *Toscans*, les *Aussones* et les *Latins*, étaient compris sous le nom général de *Tyrrhéniens*, colonies celtiques.

Quand Virgile écrit que Dardanus était parti de la région *tyrrhénienne* pour fonder dans la *Troade* ILION, *Tyrrhena aside profectum*, il faut entendre *un*

établissement celtique de l'Étrurie ; car les seuls *Ombres* faisaient partie des *Tyrrhéniens* et des *Liguriens.* Aussi les Romains reconnaissaient que, outre l'identité d'origine qu'ils avaient avec les ÉDUENS, il y avait encore consanguinité entre eux et les TROYENS, dont la source primitive était la Celtique, comme l'assurent Tite-Live, Étienne de Byzance et Pline. Les Romains sont donc Celtes d'origine; et les vastes conquêtes qu'ils firent, l'empire du monde où ils parvinrent, sont autant de merveilles opérées par une colonie celtique, à laquelle Rome dut sa naissance. [1]

La dénomination de SCYTHES signifie *usant de monture, utentes scanditione, sive equo utentes.* Ils ont pour fondateur TARGITAUS, *le flamboyant,* ce qui désigne l'arrivée d'un peuple incendiaire, et qui nous fonde à croire que l'origine des nations *scythiques* est due à un corps d'hommes à cheval qui, les premiers, ont soumis les peuples *ultra-germains* établis le long du Borysthène et de la Vistule, et qu'ils ont donné le nom de *Scythie* à

[1] Strabon dit positivement que les Vénitiens sont originaires de *Vannes en Bretagne.* — Denys d'Halicarnasse parle de trois villes de Rome, en Italie, plus anciennes les unes que les autres. Il dit : La plus récente fut fondée par Romulus sur les débris de celles fondées par les Celtes. — Tite-Live dit : Sous le règne de Tarquin l'Ancien, les Gaulois firent une irruption en Italie, où ils fondèrent Milan, Vicence, Côme, Pergame. Le même auteur ajoute qu'ils portaient sur eux de riches ornements d'or, dans un temps où à peine les Romains connaissaient ce métal.

ces pays, pour désigner le domaine et la conquête *des guerriers à cheval.*

Ce que nous venons de dire des *Scythes* occidentaux doit s'appliquer aux *Scythes* asiatiques ainsi qu'aux *Sarmates.* Les *Scythes* allaient au combat au son du chant *phrygien;* ils juraient par VESTA : ainsi, il résulte de leurs traditions, usages, culte, et de leur propre aveu, qu'ils sont un établissement de *Celtes-Uriens.* Plutarque nous confirme dans ce fait, quand il dit : *Les Scythes ne sont qu'une branche du grand tronc celtique.*

Transportons-nous en ASIE. *Asia* est le mot celtique *Asir,* qui signifie *brûler.* Les plus anciens peuples civilisés de cette partie du monde sont les *Phrygiens.* Hérodien les appelle *Brigantes.* Hérodote dit : Le mot *Phryges* n'est autre que le mot *Briges* prononcé dans l'idiome asiatique. C'est donc à titre de colonie des *Briges d'Europe,* que les *Phrygiens* furent reconnus pour les fils aînés de la terre. *Primi-genii Phryges*[1]. Hérodote ajoute: Parmi les *Assyriens* étaient les *Chaldéens.* Les *Assy-*

[1] Cicéron, dans son Traité de l'orateur, dit: Les Phrygiens furent autrefois appelés *Briges.* Pline n'a point ignoré cette vérité importante de l'histoire primitive; il dit, livre cinquième : Plusieurs auteurs ont écrit que les *Mysiens, Phrygiens et Bithyniens* asiatiques sont autant de colonies d'Europe qui sont venues s'établir en Orient. — Appien dit : La *Dardanie,* contrée *phrygienne,* a reçu ce nom d'une tribu d'origine celtique. — Tite-Live dit : *Ilion* est une dénomination *brige,* c'est-à-dire d'origine celtique, et *Pergame* est synonyme de *Bergame.*

riens, comme colonie phrygienne, portaient les mêmes armes que les *Phrygiens*. Tant qu'ils ont demeuré en Europe, les *Phrygiens* ont gardé le nom de *Briges ;* mais ayant passé en Asie, ils ont changé de nom, et ont été nommés *Phrygiens*. Pline n'a point ignoré cette vérité importante de l'histoire ; il dit : Plusieurs auteurs ont écrit les *Mysiens*, *Phrygiens* et *Bithyniens* asiatiques sont autant de colonies d'Europe, qui sont venues s'établir en Orient. Appien dit : La *Dardanie*, contrée phrygienne, a reçu ce nom d'une tribu d'origine celtique. Solin a écrit : Les contrées de l'Asie, appelées *Galatie*, furent, dès les premiers âges du monde, occupées par les Gaulois. *Galatiam primis seculis priscæ Gallorum gentes occupavere* [1]. Ainsi on s'obstine à faire venir d'Asie toutes les nations d'Europe, quand toutes les traditions, tous les noms de ces peuples nous avertissent qu'ils sont d'origine celtique.

Les PHÉNICIENS avaient pour père, a écrit Solin, *Phenix foxi-enixus*, enfanté du feu. Il en fait un *Titan*, dont l'ancienneté touchait à la naissance du monde, puisqu'il était plus ancien que *Jupiter*. Par cette race

[1] Pausanias et Ptolémée nomment les peuples de Phrygie *Celto-Galates*. Zosime et Plutarque appellent les peuples de la Thrace et du Pont *Celto-Scythes*. En récapitulant les dénominations, on trouve dans l'Asie, l'Afrique et l'Europe, *des Celtes, des Celt-Ibères, des Celto-Scythes, des Celto-Ligyes, des Celto-Galates, des Galates, des Gallo-Scythes, des Gallo-Ligures, des Gallo-Grecs ;* et nulle part on ne trouve *des Scythes-Celtes, des Thraces-Celtes, des Grecs-Gallo*, etc.

d'hommes, plus ancienne que JUPITER, il faut entendre l'espèce *saturnienne* échappée au déluge, qui, sous le nom de *Cimmériens*, vivait dans les forêts de la Celtique privée de l'aspect du ciel.

Les PHÉNICIENS furent les premiers qui exploitèrent les mines d'or et d'argent, découvertes par le fait de l'incendie des monts Pyrénées. Avant cet incendie, il n'y avait ni chemins pratiqués, ni industrie, ni arts, ni commerce, ni échange de denrées entre les hommes. Une des plus belles fables phéniciennes est celle du Jardin des Hespéries. — Trois nymphes, dont une tient une corne d'abondance, sont placées autour d'un arbre qui produit des pommes d'or; elles seules disposent de ce fruit merveilleux : un dragon monstrueux les garde; une chèvre sauvage broute au pied. Voilà le jardin des Hespéries. Cette peinture est le symbole du riche commerce que les Phéniciens faisaient dans les Pyrénées, d'où ils tiraient leurs abondants métaux et cette laine délicate qu'ils tissaient à Tyr et teignaient couleur pourpre.

L'emblème des monnaies phéniciennes était l'*enlèvement d'Europe*. Elles figuraient le passage primitif des Celtes en Asie; car le symbole d'un trajet de mer chez les anciens était un bœuf, comme BOS PHORE, *passage du bœuf*. EUROPE traversant la mer sur un taureau symbolise le premier passage de la jeunesse européenne en Asie. Les monnaies des Athéniens, avant le règne de Thésée, avaient l'empreinte d'un bœuf. Elles leur étaient communes avec les Phéniciens.

Il est donc prouvé, à la rigueur, que les Phéniciens sont une colonie celtique et les témoins nés de l'incendie des Pyrénées ; ce qui nous est confirmé par leur nom de Phéniciens, qui signifie *engendrés du feu* ou *fils de l'incendie.*

Le pays occupé par les CHALDÉENS s'appelait *Ur ab urendo*, c'est-à-dire *Uriens* et *incendies.* Leur nom venait de KHALDA, qui, en *chaldéen*, veut dire *brûler.* Rufin dit : Autrefois les Chaldéens portèrent dans toutes les contrées le feu, qui était la divinité de cette nation. Ils firent avec cette arme la guerre aux dieux des autres pays. Il arriva que le feu eut en tous lieux l'avantage sur ces divinités ; car, de quelque matière qu'elles fussent, elles ne pouvaient résister à son attaque [1]. Ce passage renferme un vestige de l'expédition des Celtes et de la guerre qu'ils portèrent, la flamme à la main, chez toutes les nations pour les civiliser.

Voltaire nous dit qu'un des points du culte des Chaldéens était de se tourner vers le nord en priant, sans doute comme vers leur primitive patrie. Dion et Justin ont remarqué dans l'idiome chaldéen une infinité d'expressions communes à la langue celtique.

[1] Charles-Étienne, dans le Dictionnaire historique et poétique latin (1578), rapporte au mot *canope* l'origine incendiaire des Chaldéens. Les Chaldéens étaient un de ces peuples galates, établis, comme le dit Solin, dès les premiers âges du monde dans les plus belles contrées de l'Asie ; une colonie celtique, sortie la flamme à la main de notre pays.

Moïse nous dit : *L'œuvre de la création a été de six jours.* Cette donnée est la même que celles des Toscans, des Phéniciens, des Chaldéens et des Persans. Les docteurs hébreux conviennent eux-mêmes que les cinq livres de ce législateur sont allégoriques et renferment souvent un tout autre sens que celui que présente la lettre. Josèphe reconnaît les HÉBREUX pour une *colonie de Chaldéens.* Il dit : Les noms *Arabes*, *Abaris*, *Ibères*, *Hébreux*, sont synonymes. Saint Jérôme ajoute : Le nom d'*Arabes* signifie *peuples venus du couchant.*

Plus on fouille dans les annales hébraïques, plus on est convaincu que les Hébreux sont un rameau du peuple Celte. Ils reconnaissent être sortis du même père que les Arabes. *Abraham* descendait d'*Héber*, dont le nom signifie *pourceau sauvage.* La véritable origine de l'usage où ils sont de s'abstenir de manger du porc, vient du respect qu'ils ont pour leur patriarche *Héber.* L'interprétation du mot démontre clairement qu'à la suite des temps et à cause du climat brûlant de la Judée, qui entretenait et favorisait la lèpre, les législateurs hébreux ont fait aux Juifs un article de religion de s'abstenir de manger du porc par vénération pour le nom du saint personnage qui les a nommés.

Comme tous les peuples qui avaient une origine celtique, les Hébreux employaient le feu dans les purifications. Ils se rappelaient avoir été conduits par une colonne de feu. C'est d'un buisson ardent que Dieu parle à Moïse. Ils consultaient l'avenir par le feu. Comme les

Druides, ils brûlaient des victimes humaines dans la statue de *Moloch*. Les Celtes, les Celtes-Ibères, les Syriens, les Phéniciens, les Hébreux, mettaient leurs prisonniers en croix. La croix se voit fréquemment sur les monuments égyptiens et indiens, les vases consacrés, les vêtements des prêtres et les divinités égyptiennes. On la voyait aussi sur le vêtement consacré aux cérémonies religieuses des Druides. Au quatrième siècle, lorsque les chrétiens démolirent le temple de *Sérapis*, à Alexandrie, ils y trouvèrent plusieurs croix gravées sur la pierre. Ce fut cette circonstance, dit l'historien Sozomène, qui détermina plusieurs païens à embrasser le christianisme. Cette identité de signe et d'usage indique l'identité d'origine.

La plupart des mots hébreux ont leurs racines dans le mot ÉSUS. Les noms propres ou de lieux en sont des preuves aussi multipliées que parlantes. PALESTINE, signifie *ancien incendie;* JOPPÉ, *pied de l'incendie;* MAGÉDA, *embrasement;* BAHUIM, *deux fois brûlé;* PHILISTIN, *couvert de cendre;* GOMORE, vient de *Gomer*. Voilà des rapports qui confirment l'analogie de l'idiome hébreux avec la langue celtique. Cette conformité est si remarquable qu'on ne peut l'expliquer qu'en disant : les Hébreux étaient une branche du tronc celtique.

C'est chez les *Ibères* asiatiques qu'était établi le culte de PROMÉTHÉE, de ce TITAN inventeur du feu. Ce peuple se glorifiait d'avoir son tombeau, et plaçait son berceau sur les *monts Pyrénées*. Apollonius de Rhodes

fait venir des *Pyrénées* la nation du *Phase*. Son témoignage est conforme à ceux de Dionysius, d'Apollodore, de Socrate le Scholiaste, de Prisien. Cluvier ajoute : Les Ibères asiatiques étaient une colonie de Celtes.

Les *Colques*, voisins des *Ibères*, conservaient la mémoire du voyage de PHRY-XUS dans leur contrée. La fable de l'enlèvement de la *Toison-d'or* n'est que l'histoire symbolique de l'expédition que firent les Grecs chez les Colques, pour leur enlever l'or qu'ils tiraient de leurs mines, et dont PHRY-XUS, c'est-à-dire un peuple Celte, leur avait jadis donné la connaissance.

Justin nous dit : Les PERSANS étaient SCYTHES d'origine. Ils descendaient des Celtes par les Scythes; car Strabon dit positivement : Tous les peuples occidentaux sont des *Celtes* surnommés *Scythes : Celto-Scythæ omnes ad occasum populi.*

Le dogme des Persans indique la marche annuelle, les effets et l'aspect du soleil sous les climats septentrionaux. Ils entretenaient dans les *Pyrées* un feu sacré en l'honneur du dieu du jour, sous le nom de MITHRA. On trouve sur les monuments de *Mithra* le corbeau. Cet oiseau était sacré dans la Celtique. En Thessalie, on en nourrissait en l'honneur du soleil. Le symbole national des Persans était aussi le symbole national des Celtes. Ammien Marcellin dit : Dans les grandes crises, pour enseigne militaire, les Perses portaient *une oriflamme à trois couleurs*, appelée FLAMMEUM.

Dans ces temps reculés, où le langage des chefs des

nations s'adressait plus aux yeux qu'aux oreilles des peuples, la combinaison des trois nuances primitives résumait les grandes idées de force, de gloire et d'indépendance : ce n'était qu'un moyen de parler aux cœurs des hommes, et nul n'était sourd à leur voix électrique. Dans les jours de guerre, arborées dans l'ordre suivant, elles signifiaient :

ROUGE. —— BLANC. —— BLEU.

Ardeur. — Indulgence. — Justice.

Quand, au contraire, la paix régnait avec les peuples voisins, on les disposait dans l'ordre suivant :

BLEU. —— BLANC. —— ROUGE.

Méditation.— Simplicité. — Charité.

En effet, le drapeau tricolore qui flotte sur nos édifices publics, et conduit les Français à la victoire, a été inventé par les Druides, qui donnaient à ses brillantes couleurs un sens symbolique. Elles sont l'emblème d'une mythologie politique dont on ne peut changer les données. Des qualités, des faits bien reconnus, les avaient établies chez les peuples les plus anciens par les Celtes : dans la Toscane, en Égypte, en Chaldée. On les retrouve en Arabie, dans l'Inde et en Chine. La France les a consacrées de nouveau en 1830.

Le roi de Perse fit porter, pour la dernière fois, le drapeau à trois couleurs, à la tête de ses troupes, dans la guerre contre l'empereur Julien. Tout ce qui nous reste de monuments littéraires de l'ancienne et de la

nouvelle langue des Persans, a la plus grande conformité avec l'idiome celtique; ce qui confirme l'identité d'origine.

Nonnus, dans son poëme sur BACCHUS, nous dépeint les alarmes des Indiens, qui, depuis sept ans, étaient en guerre contre BACCHUS. On y voit les *Cyclopes* et les *Corybantes* se distinguer en s'armant de torches enflammées. Tout ce poëme roule sur la force bienfaisante du feu, représenté par le soleil sous le nom de BACCHUS. Lucain parle aussi des ravages effrayants causés dans l'Inde par les peuples incendiaires[1]; il dit : « Lorsqu'on eut annoncé aux Indiens que BACCHUS ravageait leur contrée, brûlant à la fois les habitations, les forêts et les familles qui les peuplaient; et qu'en très-peu de temps il avait couvert de flammes tout le pays de l'Inde... alors ces peuples se préparèrent à le repousser. » — Par cette expédition, il faut entendre la continuation de l'incendie des forêts de l'Asie, commencée aux Pyrénées. Bacchus est l'emblème du feu ; Orphée le nomme *Fulgurant;* il était l'équivalent de *Sirius,* de cette étoile de la constellation enflammée, nommée *canicule,* symbole de la chaleur. D'Orient en Occident, les Indiens rendaient

[1] Les livres sacrés des Indiens nous apprennent que leur pays avait été peuplé, dans les temps primitifs, par des colonies venues du côté de l'Occident. (Henri lord, *Relig. of banians.*) — Encore aujourd'hui les Brames ne désavouent point cette origine occidentale. (Catrou, *Histoire du Mogol,* page 54.)

leurs hommages au feu, par une danse *pyrrique*. Dans les temples, le soleil était représenté sur un char attelé de quatre chevaux, comme le *Phaéton* des Druides. Plus on remonte dans l'antiquité des peuples, plus on trouve de rapport entre eux.

L'Inde entière était couverte de peuples dont la dénomination indiquait une origine celtique, tels que les ARSA-GALITES, *les Gaulois incendiaires;* les GUM-BRITES, *les descendants de Gomer;* les UMBRAS, les *Ombres*. On y trouvait des peuples *dim-uriens*, les *Urés*, les *Sar-uriens*, les *Suriens*, les *Galli-talutes*, les *Mod-uriens*, les *Orth-uriens*, les *Lim-uriens*, les *Soc-uriens*, les *Car-uriens*, les *Galli-giques*. Pour comble de conformité avec les Celtes, il y avait un havre nommé *Hipuros*, un promontoire appelé *Caldone*, et une rivière *Cantabra*. Si l'on nous demande à quelle époque on imposa ces noms, nous dirons : Ce fut à celle où les premiers peuples Celtes firent la conquête de l'Orient la flamme à la main, et qu'ils imposèrent leurs noms et leur idiome aux Indiens. [1]

Nous laissons nos lecteurs tirer la conséquence des noms de nombres chez les Siamois, qui habitent l'extrémité orientale de l'Inde :

Neng.	Song.	Sam.	Sil.	Hah.	Honc.
1.	2.	3.	4.	5.	6.

[1] La parenté de la langue celtique avec le sanscrit a été prouvée d'une manière irrécusable dans un savant mémoire de M. Pictet, couronné par l'Académie des inscriptions.

Ket. — Pect. — Cank. — Sib. — Sibet. — Sib-song.
7. 8. 9. 10. 11. 12.
Tgii-sib. — Sax-sib.
20. 30.

Il est aisé de voir que la plupart de ces nominations numériques sont d'origine celtique. NENG est l'EIN des Allemands, avec la réduplication de la lettre N, placée au commencement du mot. SONG est l'abrégé de SECOND. KET est notre *sept* que nous prononçons *cet*. SIB est notre *bis* renversé. Ils appellent le nombre DIX, *sib*, parce que, arrivé là, on est obligé de *biner* en reprenant les neuf premiers nombres élémentaires. *Sib* signifie *second emploi des nombres fondamentaux*.

Presque tous les peuples ont eu des colléges de prêtres et de vestales, à qui était confié l'entretien perpétuel d'un feu sacré. La danse des *Curètes* remonte à l'origine du feu primitif. Elle avait pour objet d'empêcher les gardiens de s'endormir, et le feu de s'éteindre. Il y avait de ces danses chez les Toscans et les Latins, en Samothrace et en Phrygie. Elles étaient exécutées par les prêtres du feu, les *Curètes*, les *Salins*, les *Corybantes*, les *Galles*, les *Cabyres*, les *Idées*, les *Dactyles*, les *Telkhines*. Ces danses s'appelaient PYRRIQUES, *la danse du feu*. [1]

La garde du feu sacré était confiée à des vierges liées au culte religieux par le vœu de chasteté ; sans cette sage précaution, prévue par les législateurs, il eût souvent

[1] Athénée fait mention d'une danse nommée l'*incendie du monde*.

couru le risque de s'éteindre : ce qui arriva quelquefois. Ces gardiennes imprudentes s'occupaient plus de plaire à leurs amants que de l'entretien de *Vesta*, d'où leur est venu le nom de *Vierges folles qui laissent éteindre leurs lampes*.

La cérémonie des HYDROPHORIES, *la fête des torches*, qui se célébrait à Hiéropolis, de Syrie, avait été instituée en mémoire de l'incendie primitif. Dans l'Attique, on célébrait deux fois par an la fête des PANATHÉNÉES ou de *Prométhée*. Ces cérémonies se solennisaient par des courses, où l'on tenait un flambeau à la main : celui qui arrivait au but sans l'éteindre était couronné. Aux fêtes de *Cérès*, on portait des torches en tumulte. Dans toute la Grèce, on faisait des sacrifices *hyperboréens*, où l'on portait des faisceaux de paille, et brûlait de la myrrhe, en mémoire de l'incendie des Pyrénées.

Pausanias nous dit : Les Hyperboréens ont fondé l'*oracle de Delphes*, où Apollon avait un foyer ardent en perpétuelle activité [1]. A Athènes, la lampe de *Minerve*

[1] Posidonius, cité par Athénée, livre VI, chapitre 4, nous apprend que le pays des *Hyperboréens* était situé dans le *Dauphiné*. — Mnaséas prouve que le mot *Delphes* est un mot celtique qui désigne les Celtes du *Dauphiné*. — Macrobe dit : Le mot *Delphes* est un terme honorifique qui signifie le *seul*, l'*unique*. C'est pourquoi *Apollon* ou le *soleil* fut surnommé *Delphique*.

Les Delphiens étaient donc une colonie de Celtes du Dauphiné; ce fut eux qui fondèrent le temple de *Delphes* et l'oracle de *Dodone*. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'on

Poliade était entretenue sans relâche. Les Druides, les Phrygiens, les Syriens, les Chaldéens, les Persans, les Indiens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, ont eu des feux sacrés. Les Guèbres, les Parsis, successeurs du dogme des Perses, ont conservé le même usage.

Nos recherches nous ont convaincu que l'origine du blason était aussi ancienne que la première société des Celtes. On trouve dans Plutarque que les armoiries ou symboles des races étaient établies chez les Celtes et les Cimbres, ces descendants des peuples Cimmériens, ces fils aînés des hommes échappés au déluge. Les marques distinctives des familles se mettaient primitivement sur la peau, ensuite sur l'épée, le casque, la cuirasse, le bouclier, les chars et la poupe des vaisseaux. Celui qui s'imprimait sur la peau était antérieur à l'usage des habits, et d'une si haute antiquité, qu'ABIS, roi des Celtes-Ibères, portait sur son corps ces stigmates distinctifs des races. Hérodote a écrit que ces stigmates étaient les marques de la noblesse. Les Thraces se les imprimaient sur le front, comme sur la partie la plus

trouve de temps immémorial des *Dodoniens* dans les Gaules. Dupleix nous dit que sous Chilpéric une partie de la Bretagne s'appelait encore *Dodonée*. Les anciens entendaient par Dodone toute espèce de fruit sauvage, chêne, hêtre, cornouiller, châtaignier, etc. Voilà pourquoi la Bretagne était appelée Dodonée. Par suite de cette antique tradition, on présentait du gland aux nouveaux mariés, pour leur rappeler qu'autrefois les hommes s'étaient nourris de glands dans la forêt de Dodone.

honorable du corps humain. A mesure que les peuples se vêtirent, ces marques passèrent de là sur l'habillement et l'armure. Diodore de Sicile ajoute : L'usage des armoiries était universel parmi les familles nobles de la Celtique. Les guerriers portaient sur leurs boucliers et leurs casques diverses figures d'airain en relief représentant des cornes de cerf, des figures d'oiseaux ou de quadrupèdes.

Diodore a écrit que les symboles désignatifs des races avaient lieu en Égypte, et qu'ils étaient parlants. MÉDÉON avait un *loup;* ANUBIS, un *chien;* NILÉE, les *sept embouchures du Nil;* l'une était d'or, les autres d'argent. Le symbole de JUPITER-LYBIEN était un *bélier;* APOLLON avait un *corbeau;* BACCHUS, un *bouc;* la LUNE, une *chatte;* JUNON, une *vache;* VÉNUS, un *poisson;* MERCURE, un *ibis;* ESCULAPE, un *serpent;* MINERVE, une *chouette;* MARS, une *pique;* NEPTUNE, un *cheval.* Chaque arbre et chaque plante servait de symbole à une divinité. BACCHUS avait pour emblème le *lierre* et le *pampre;* CYBÈLE, le *pin;* APOLLON, le *laurier;* MINERVE, l'*olivier;* JUPITER, le *chêne;* HERCULE, le *peuplier;* VÉNUS, le *myrte.* Les signes de la royauté en Égypte étaient d'avoir le chef orné d'une tête de *lion,* de *taureau* ou de *dragon,* coutume qu'ils avaient empruntée des Celtes, chez qui cette prérogative était celle de la noblesse.

L'an 450 avant la fondation de Rome, OSCUS, roi des *Toscans,* avait pour symbole un *serpent.* Les GERGI-

THIENS, peuple de *Phrygie*, avaient une monnaie avec l'effigie d'une *sibylle;* les *Persans* avec la figure d'un *sagittaire.*

Hérodote parle de figures tracées sur les boucliers *cariens :* c'étaient des *lions*, des *loups*, des *cerfs*, des *chiens*, des *aigles*, des *vautours*, des *dragons.* Ces figures passèrent ensuite du bouclier sur l'anneau. En Grèce, le symbole de JUPITER était une *chèvre amalthée* ou un *aigle portant la foudre;* PERSÉE avait une *gorgone;* HERCULE, un *dragon;* AVENTINUS, une *hydre;* TURNUS, l'*urne du fleuve Inachus et l'aventure d'Io;* ACHILLE avait sur son bouclier la *mer et les néréides;* CANAPÉE avait pour attribut un *homme nu tenant une lampe allumée.* Le symbole d'ULYSSE était *plusieurs dauphins;* celui de THÉSÉE, une *Pallas :* cet emblème dvient celui de la ville d'Athènes. ALCIBIADE avait un *Amour avec des flèches;* HIPPOMÉDON, un *typhon jetant des flammes et de la fumée par la bouche.* Le bouclier d'AMPHIARAUS représentait le *serpent Pithon;* celui qu'AGAMEMNON tenait de ses pères avait une *gorgone;* mais sur la poupe de ses vaisseaux il portait pour emblème une *figure aux pieds de taureau*, représentant le *fleuve Alphée.* Le symbole de la famille de CASTOR et POLLUX était un *cygne*, le leur un *cheval.*

Indépendamment des emblèmes particuliers, chaque peuple et chaque ville avaient un symbole : la *cigale* était celui des *Athéniens;* la lettre M était le blason des *Messéniens;* les *Lacédémoniens* avaient la lettre L; les

Macédoniens portaient à la tête de l'armée un *bouclier sacré*, sur lequel était l'effigie de la *Minerve troyenne*. L'écusson général des Grecs représentait *Neptune*.

Le blason des familles romaines était gravé sur des bagues, qui leur servaient de cachets. Le sceau d'AUGUSTE était l'*étoile de Vénus;* celui de MESSÈNE, une *grenouille;* POMPÉE, un *lion armé d'un glaive;* OCTAVE, un *sphinx;* SYLLA, un *Jugurtha enchaîné;* COMMODE, une *amazone*. Le heaume des SCIPIONS représentait des *foudres*. Le bouclier de BRUTUS figurait un *soleil*. Chaque légion avait son symbole particulier.

On voit, par la ressemblance des principes, des dogmes, des usages, des idiomes, que toutes les nations ont une origine unique. Chez les Celtes, les Druides vivaient dans les forêts. Les mages, chez les Chaldéens et les Persans, habitaient le sommet des montagnes. En Égypte, les prêtres avaient pour demeures de vastes et profonds souterrains. Les Éthiopiens et les Indiens avaient des lieux consacrés à leurs Gymnosophistes et à leurs Brames. Tous menaient, dans la retraite, une vie frugale et laborieuse; tous avaient de longs jeûnes et de rigides austérités; tous avaient des marques distinctives et des symboles; tous prêchaient la douceur, la bienfaisance, la foi et la charité, et furent surtout célèbres par la pureté de leur morale et la sagesse de leurs lois; tous étudiaient l'astronomie et la médecine; tous chantaient dans leurs hymnes la grandeur, la puissance et l'inépuisable bonté du Créateur, les merveilles de la nature,

l'existence d'un Dieu unique et l'immortalité de l'âme.

Nous voyons en tous lieux, chez tous les peuples, deux époques primitives se succéder sous divers noms symboliques, *le déluge et le premier feu.* Comme aussi, sur quelque région que l'on jette les yeux, on trouve les traces de la première migration des Celtes; ensuite la langue monosyllabique des Druides, dont les racines sont celles de l'étrusque, du sabin, du phénicien, de l'égyptien, du phrygien, du chaldéen, du scythique, de l'hébreu, du persan et de l'indien, prouve clairement, démonstrativement, que le sol français portait des habitants, des hommes, quand l'Italie, la Phrygie, l'Égypte, la Phénicie, la Grèce et la Judée, tous pays qui prétendent à la priorité d'existence, étaient encore ensevelis sous les eaux de la Méditerranée.

Les Toscans, dont l'antiquité se perd dans le chaos de la nuit des temps, avouaient avoir reçu des Celtes les premiers principes de toute science et de toute sagesse. Arioste le reconnaissait quand il dit, dans son traité sur la magie : *La philosophie et les hautes sciences ont pris naissance chez les Druides, prêtres gaulois.* Diogène Laerce ajoute : *Le dogme des Druides, et celui des Gymnophistes de l'Inde, étaient absolument le même.*

Les caractères ont une seule et même origine. De la Celtique ils passèrent en Éthiopie et en Égypte, puis en Italie, en Illyrie, en Thrace, en Phrygie, en Syrie, en Phénicie, en Chaldée, en Perse, et jusqu'aux extrémités du monde, où les fils d'Adam, les Celtes, imprimèrent

leurs pieds sur le sommet du cône granitique de l'île Taprobane !

Les langues ont donc aussi une même origine, car une langue ne s'établit qu'avec peine et à la longue dans un pays peuplé d'hommes assez forts pour résister aux attaques des nomades qui parcouraient le monde ; et quand cette langue fut fixée, qu'elle eut ses règles, et put rendre clairement tout genre d'idée, quel progrès dut faire dans le monde ce premier instrument de l'esprit humain. A-t-on bien réfléchi sur l'effet des grandes inventions sur la terre ?

Une autre qualité, innée chez les Celtes et dont les Français ont hérité, c'est l'éloquence, cette fille des nobles passions et de la liberté ! Dans la réunion des états de la nation, où l'on traitait de la paix et de la guerre, des affaires publiques et religieuses, l'éloquence maîtrisait les esprits ; empire d'autant plus flatteur, qu'il était exercé sur des hommes libres ; noble aiguillon pour l'honneur et l'émulation, où tout guerrier était aussi dispos à parler qu'à combattre ! Il n'est donc pas surprenant qu'une pareille nation ait produit, chez les Thraces, des Orphée, des Thamyras, des Éphorus, des Musée ; à Thèbes, des Pindare ; en Syrie, des Homère ; en Italie, des Virgile ; en Sicile, des Théocrite. [1]

Il est facile de voir par cette identité de caractères,

[1] Caton l'Ancien a écrit : Les Celtes n'avaient de maîtres ni dans les armes ni dans l'éloquence. *Duas res Gallia industriosissime persecuta, rem militarem et argutè loqui.* Juvénal,

d'idiomes, d'usages, de cultes, répandus sur cette large bande qui sillonne la terre du promontoire *Gobée* au cap *Comorin*, une cause, une origine unique ; et quand on cherche la solution d'un pareil problème par la distance des deux points, on ne peut expliquer ce prodige que par l'expédition que firent les *Celtes*, à l'aide du feu, jusqu'au pays des *Gangarides*, en semant sur leur route des connaissances positives et le germe de toute science.

Ces rapports appuient victorieusement ce qui a été fait par nos ancêtres, et la connaissance des premiers arts portés par eux chez toutes les grandes nations orientales ; car, à partir des Alpes, ils se jettent sur l'Italie et l'Illyrie, incendiant les forêts dont ces contrées étaient couvertes, colonisant tout le pays situé entre la mer Adriatique et cette longue chaîne de montagnes qui s'avance jusqu'au cœur de la Grèce, soumettant l'Epire, la Macédoine et la Thrace jusqu'à Byzance. En Asie, nous trouvons les Phrygiens, les Assyriens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Hébreux, appelés dans la Bible les peuples du pays de UR, ou d'*Europe*. Les Scythes et les Sarmates asiatiques, les Bactriens et les Ibères orientaux, l'une et l'autre Arabie, les Perses, les Sogdiens, les Seres ou peuple du soir, les Indiens et les Éthiopiens d'Asie, fort différents de ceux d'Afrique, sont toutes des nations qui, dans l'étymologie de leurs noms ou dans les

qui louait rarement, mais à propos, appelait la Gaule le *pays de l'éloquence* ·Saint Jérôme dit : L'éloquence gauloise était pleine et abondante. *Ubertatem gallici sermonis.*

circonstances de leur établissement primitif, offrent les marques d'une origine celtique, de même qu'ils nous offrent les mêmes emblèmes des premiers âges personnifiés par des mots symboliques, qu'on a pris jusqu'à présent pour des noms propres.

Après le déluge, les descendants de Noé se dispersèrent sur la terre, et par cette distribution en divers lieux, on en voit les différentes parties occupées par ces descendants. Ce qui démontre à l'homme impartial, qu'à cette époque si reculée, où les symboles tiennent lieu d'histoire, les Celtes, tourmentés par un excès de population, versaient partout leurs colonies. Ce sont là ces *Cimmériens*, ces *Ombres* primitifs, qui se glorifiaient à juste titre d'être *Aborigènes* et *Autocthones*, espèce d'hommes qui couvraient la Celtique avant l'incendie des Pyrénées. Ensuite, par la volonté de Dieu, il s'éleva parmi ces hommes *diluviens* un peuple civilisateur et conquérant qui, de son premier berceau, s'étendit jusqu'à la région d'argent, à la Chersonnèse d'or, au pays des Sines, et y introduisit ses usages, ses lois, son culte ; et ce peuple par excellence qui, dans ses migrations, a mêlé son idiome et son sang à celui de toutes ces nations, est le peuple CELTE !.... *ce fondateur de toute société !*

LIVRE DEUXIÈME.

LA CELTIQUE.

MŒURS ET ARTS.

Les générations se succèdent, s'élèvent, s'abaissent, s'épuisent et disparaissent. Le sol que nous foulons a été soumis à mille bouleversements; chaque endroit du globe a eu ses moments de prospérité et de décadence dans cette suite de vicissitudes et de révolutions continuelles, auxquelles toutes les choses humaines sont sujettes. D'un côté, on voit s'élever des nations pauvres sur les débris de celles qui, par leur puissance, semblaient devoir toujours conserver l'empire de l'intelligence et des arts dont elles étaient en possession, et

celles-ci retomber à leur tour dans l'avilissement, qu'au temps de leur grandeur elles étaient éloignées de prévoir. Telle est la marche de tout ce qui existe.

Il en est de l'histoire des Celtes comme de celle de la nature ; une partie ne peut être étudiée qu'en fouillant la terre. Si la géologie et la physique fournissent des preuves irrécusables des révolutions du globe ; l'astronomie, des renseignements pour l'avenir ; l'historien, comme le géologue, ne doit pas hésiter, pour analyser les mœurs qui nous séparent de la première société humaine, à chercher dans les entrailles du sol les secrets qu'il cache. Le temps, qui efface tout, ne permet pas à l'homme de savoir d'où il est parti, ni de s'assurer de l'époque précise des grands cataclysmes ; mais il les constate. Enfin, il est triste de dire qu'on a perdu le fil de l'histoire des sciences et des arts inventés par les Druides ; mais les débris de ce corps mutilé excitent l'admiration et prouvent mieux que tous les raisonnements l'origine primitive des Celtes.

La Celtique, cette vaste et belle contrée dont nous connaissons si peu les premiers temps, ne s'est peuplée que par une progression insensible. Plus heureuse que les pays qui l'environnent, elle n'est pas froide comme la Germanie, aride comme l'Espagne, agitée par les tremblements de terre comme l'Italie. Assise sur un terrain solide, ses habitants seuls sont des volcans pour les autres États qu'ils agitent ou renversent. Sous un ciel tempéré, ce sol voit naître sans cesse des hommes doués

de l'activité, de l'ardeur, de la prudence et surtout de la sagesse si nécessaire pour conduire les grandes entreprises à leur fin.

Le commencement de la nation celtique, dont le nom signifie *des hommes vaillants*, *une nation de braves*[1], est comme celui des fleuves que leur trop d'éloignement dérobe à nos recherches : sa source nous est cachée, obscure et incertaine; son origine est voilée par des symboles historiques : séparée de nous par l'intervalle des siècles, elle reste confondue dans la foule des événements ténébreux, et ne laisse à notre juste curiosité aucun moyen de découvrir comment elle a paru sur la scène du monde : c'est de son sein qu'est sorti le peuple français; aussi la connaissance du sol et des hommes est-elle d'une nécessité absolue pour celui qui est curieux de remonter jusqu'à son principe. Pour y arriver, il faut consulter les traditions, les légendes, les systèmes anciens; imiter le naturaliste; interroger les marbres,

[1] Ces peuples s'appelaient entre eux CELTES, qui signifie *hommes vaillants*, *nation de braves*. Ces Celtes ont bien soutenu un nom aussi illustre.

Les Celtes ont été nommés Gaulois par les Romains.

Caton a dit : Les Celtes excellaient dans l'art militaire.

Saint Jérôme ajoute : La Gaule a toujours eu un grand nombre d'hommes très-vaillants et très-éloquents.

Le célèbre évêque d'Avranche, Robert Cœnalis, a défini en peu de mots les Celtes : « Les Celtes, dit-il, ont une âme de feu, un cœur noble; ils sont curieux, gais, vifs, et ils aiment les festins. »

les antiques, les médailles et les restes des monuments druidiques, seuls titres des nations éteintes. La grossièreté des Romains, qui négligèrent de s'instruire de ce qui concernait les Celtes, qui détruisirent toute espèce de monuments faisant ombrage à leur fausse grandeur, à leur insatiable vanité, eux qui avaient rêvé d'être le point de départ de toutes les recherches de la postérité; l'anéantissement de tout commerce étranger détruit par Jules César; l'arrivée des Francs qui refluèrent de l'Asie sur l'Europe, comme primitivement les Celtes avaient dégorgé le superflu de leur population en Orient; les guerres civiles; la cruauté des siècles d'ignorance, nous ont fait perdre la place que nous devons occuper dans l'histoire du monde; car la race celtique, ainsi qu'un arbre immense, a étendu ses rameaux sur toute la terre.

On a bien quelque idée des mœurs des Celtes sous la domination des Druides; mais la physionomie de la nation, les traits particuliers, les détails, s'évanouissent dans la nuit des temps. Les siècles d'innocence n'ont point eu d'historiens; il n'y a rien de frappant, d'extraordinaire, dans la pratique des devoirs domestiques; le règne des bonnes mœurs est doux et uniforme. Seulement, leur rassemblement social suppose un long sommeil dans le premier état de la nature, avant le développement et la maturité de la civilisation. Le temps les a vus passer par tous les degrés qui conduisent de la rusticité aux arts, de la simplicité au luxe. Nomades

pendant une longue suite de siècles, sans demeures fixes, tous les pays leur étaient égaux. Ils passaient leur vie sur des chariots couverts en osier, ne s'arrêtant dans un canton que le temps pendant lequel leurs troupeaux y trouvaient de quoi subsister ; aussi n'est-on pas surpris de leurs fréquentes migrations.

Enfants primitifs d'une terre féconde, la nature avait tout fait pour les Celtes : leur vigueur répondait à leur santé ; couverts de peaux tant qu'ils furent errants, leur habillement varia, comme leurs progrès dans la civilisation. Cet antique et simple costume rappelle au philosophe le premier état de l'homme, menant la vie simple et frugale qui convenait à des chasseurs, qui se nourrissaient de fruits, de lait et de la chair des bêtes fauves. Leurs troupeaux leur fournissaient non-seulement les choses les plus nécessaires à la vie, mais encore des vêtements, des armes, des boucliers. Temps de l'âge d'or, où ils ne connaissaient ni discordes, ni divisions ; où l'ignorance leur rendait la vie uniforme, innocente et pure ; n'ayant d'autres retraites que les forêts, couchant sur des peaux ou de la paille, tandis que d'autres continuaient d'habiter les cavernes. Le curieux qui, de nos jours, quitte sa confortable demeure pour les visiter, est loin de penser que ces antres furent autrefois le séjour où naissaient, vivaient et mouraient ses pères; tandis que le philosophe y voit les traces d'une main humaine et le berceau des Français.

Lorsqu'ils commençaient à se fixer dans un canton,

chacun s'y établissait à sa volonté, dans une forêt, sur une colline, ou le long d'une rivière, selon qu'il aimait la chasse ou le soin des troupeaux, l'agriculture ou la pêche, comme des travaux les plus agréables à l'Être créateur et conservateur, ce père de la vie et de l'ordre. Lorsque le canton était trop peuplé, une partie émigrait plus loin. Le territoire appartenait à la race, qui le partageait avec les bêtes fauves; territoire qui renfermait tant de trésors dans son sein, et que le fer de la charrue n'avait pas encore ouvert. Partagés en familles et en peuplades, combien ne leur a-t-il pas fallu de temps pour parvenir, malgré leur manque de ressources, leur ignorance, leurs dissensions intestines pour se disputer les pâturages et les plus belles forêts, à une population si considérable, que, chaque année, ils jetaient de par le monde ce prodigieux essaim de colonies qui fondaient des villes et des royaumes.

Quand on considère l'immense surface qu'occupaient les différents peuples connus sous la dénomination générique de *Celtes;* quand on fait attention aux entreprises hardies de cette nation, ses successives et longues migrations, exécutées avec audace pendant tant de siècles, se montrant partout et toujours sous les mêmes formes, avec les mêmes mœurs, il faut convenir que les Celtes étaient un peuple primitif, particulier, extraordinaire, et qui pendant longtemps a vécu sans aucun mélange avec les autres hommes. Du respect qu'ils avaient pour les vieillards est né le gouvernement civil. La royauté

vient du pouvoir des chefs celtes que les Druides choisissaient pour commander les expéditions lointaines où eux-mêmes ne pouvaient se trouver.

D'un autre côté, la haute antiquité de la Celtique est prouvée par la chaîne de ses noms purement appellatifs, pris dans la situation de ses contrées, de ses rivières, de ses habitants, dont chaque mot est un symbole qui renferme l'énonciation d'une époque distincte ou d'un événement historique. Ils aimaient à employer dans l'imposition des noms une double signification ; lorsque deux qualifications se convenaient, leur esprit éprouvait un vrai plaisir à découvrir dans cette même expression une double idée également juste. C'est là toute la clef de la langue et de l'histoire primitives, dont la vérité est toujours cachée sous le voile de l'allégorie, par des mots dont le sens ne se trouve que dans les monosyllabes qui les composent ; noble langue de nos pères, qui anime et explique tout ; qualité distinctive qui désignait où étaient placés une montagne, un fleuve, une habitation, un rocher, une famille, un peuple, sans ajouter d'autres termes.

Les noms des premiers hommes réunis en société passaient aussi à leurs descendants, en sorte que les mêmes désignations se trouvent constamment dans les mêmes familles, tournant au gré de certaines périodes qui, successivement, les montrent glorieuses au monde, ou bien les éloignent pendant plusieurs générations, puis les font reparaître sur la scène de l'histoire avec ce germe

d'honneur, cet essor généreux pour les grandes choses, qui caractérisaient les nobles races de l'antiquité [1]. Les noms renfermaient en peu de syllabes un sens étendu.

[1] Les armoiries sont les signes interprétatifs des races nobles dès la plus haute antiquité. Le blason primitif des familles s'imprimait sur la peau; il est antérieur à l'usage des habits. Le roi Abis, inventeur de la charrue et du labourage chez les Ibères, portait sur son corps ces stigmates distinctifs de sa noble race. A mesure que les peuples se vêtirent, ces marques distinctives des familles passèrent de la peau sur l'habillement et sur l'armure; alors, il était ordinaire de voir sur l'armure des gens de guerre des lions, des loups, des cerfs, des chiens, des aigles, des vautours; tous ces symboles étaient parlants et avaient rapport au nom de race ou au nom particulier. Dans chaque race, il y avait autant de symboles particuliers qu'il y avait de noms différents propres à cette race.

(JUSTIN, VOGÈCE et DIODORE de Sicile.)

Les guerriers celtes portaient des figures en relief sur leurs boucliers et sur leurs casques. Quand les armoiries des Celtes n'étaient point parlantes, elles avaient rapport à un exploit : événement dont la race adoptait l'emblème pour en faire un symbole exclusif. La prise du Capitole par Brennus devint le blason caractéristique et l'écusson de sa race.

Les Celtes, fiers de leur antiquité primitive, avaient scrupuleusement observé cette pratique des armoiries, comme signes distinctifs des familles. Toutes les autres nations, et particulièrement les Grecs et les Romains, avaient un blason héréditaire et distinctif des races, des contrées et des personnes.

Ammien-Marcellin certifie que ces stigmates avaient passé de la Celtique dans la Grande-Bretagne. Ils furent abolis par le synode de l'année 787, comme un reste de paganisme.

Cela venait de ce que ces dénominations présentaient le sens propre à leur racine ; mais ils étaient accompagnés de préambules qui exprimaient le lieu de naissance, la demeure, l'affiliation des races ou la dignité de la personne. De ce principe de succession, il s'ensuit qu'à une légère altération près, la plupart des qualifications qui subsistent aujourd'hui ont existé dans les premiers âges du monde civilisé. Ainsi se trouvent conservés, après des milliers d'années, par leur décomposition, ces noms de nos familles, de nos villes, de nos rivières, de nos forêts, de nos montagnes, dont l'originalité est pleine de poésie. [1]

La Celtique occupait cette partie de la France qui s'étend du Rhin à l'océan Atlantique ; elle se déroulait entre la Seine, qui arrose un riche pays dans ses mille détours, et la Loire, échappée des Cévennes, gonflée par les torrents du mont Gerbier-le-Joux. — Grossie du tribut de toutes les eaux du centre de la Celtique, Loire, tu coules, paisible ou bondissante sur un sable doré, jusqu'à ce que tu te perdes dans l'immensité des mers. Terre heureuse entre toutes les terres ! le suprême Auteur de toutes choses s'est plu à t'enrichir aux dépens du reste des autres nations. Sur ton sol fortuné ne se font sentir ni les chaleurs brûlantes du midi, ni les froids glacials du nord. Tu jouis d'une température d'air qui tient le

[1] Voir à la fin de ce volume les noms primitifs des rivières de la Celtique.

milieu entre les unes et les autres. Heureux sol, la nature industrieuse a fait de toi un monde à part. L'haleine des vents a quelque chose de caressant, de suave, d'odorant; sous ce beau ciel, on sent plus vivement la volupté de respirer le parfum des fleurs, et les émanations des prairies. Rien n'est agréable comme les plaines ondoyantes de moissons et la fraîcheur de la verdure. Sur cette terre l'amour des grandes choses vous embrase, la haine vous brise et vous tue, l'orgueil met l'homme au-dessus de lui-même.

Cette contrée appuyait sa tête neigeuse sur la cime des Alpes, qui la garantissaient de toute invasion, en s'allongeant avec mollesse entre deux fleuves qui la baignaient de ses bienfaisantes eaux jusqu'aux rivages de l'Océan; tandis que son intérieur était sillonné par un réseau de rivières roulant l'or, d'étangs, de ruisseaux, dont les fructueuses ramifications, semblables aux veines d'un corps animé, portaient partout dans ses campagnes l'abondance, la fraîcheur et la vie.

Sur ce sol étaient répandues les cent tribus celtiques, aux noms différents, mais toutes dignes et glorieuses, parlant la même langue, professant le même culte, ce lien puissant des nations; toutes d'une même race, à la taille haute, aux chairs blanches, au corps vigoureux, au port martial qui décelait la force mâle et nerveuse de ces hommes que la nature avait nourris à l'ombre des forêts, dans le fond des cavernes, avec une substance que la civilisation n'avait point altérée. La vie n'était pas un sommeil pour eux, mais une ivresse continuelle; nés

sous une zone tempérée, ils avaient une âme pleine d'énergie et de passions tumultueuses; actifs, ingénieux, impatients, ils étaient mobiles comme l'air qui roule sur la France. Ils avaient la tête ombragée d'une chevelure blonde et flottante, l'œil bleu, le regard fier, les couleurs vives, la voix tonnante. D'un caractère impétueux et bouillant, la liberté leur était chère. Ce sentiment, fortifié par une éducation martiale, les rendait terribles; leur aspect faisait naître la crainte qu'inspirent le courage et la force réunis. Ingénieux dans leurs pensées, loyaux, magnanimes, ces dispositions naturelles les rendaient capables de tous les succès. Prompt dans ses résolutions, jamais peuple ne fut plus impétueux dans l'attaque, jamais nation ne porta plus loin l'intrépidité. Emportés, téméraires, ils méprisaient la mort; francs, hospitaliers, ils ne souffraient ni le mensonge, ni la supercherie; dans les combats, ils dédaignaient les ruses de guerre; ils disaient : « *Ces moyens de vaincre sont indignes d'un peuple indépendant et libre.* » L'avenir ne les inquiétait pas plus qu'ils ne regrettaient le passé : le présent seul les occupait; aussi furent-ils les guerriers les plus belliqueux de l'antiquité.

Dans la vie privée, les Celtes se reposaient sur les soins de leurs neveux. Le père jouissait de tous les titres que la nature donne. Chef, juge et pontife, il était l'arbitre des différends qui naissaient dans sa famille; il goûtait les charmes de la vie jusqu'à son dernier moment. Sous le toit domestique, le père disait à ses fils réunis :

Enfants, l'homme, qui naît au milieu des larmes pour mourir dans des douleurs, a un triste commencement et une déplorable fin, s'il ne voit d'autre perspective que le sein de la terre pour sépulcre ; mais avant que de naître, vous existiez tous comme une pensée pure et sainte du Créateur ; vous êtes sortis de la lumière éternelle, vous retournez à elle. Contemplez la nature : c'est la plus belle image de la divinité ; invoquez-la, glorifiez-la par vos paroles et vos œuvres. Le Père de toutes choses voit ici-bas les âmes qui puisent à la source de la sagesse ; il s'unit plus intimement à elles pour les revêtir de sa splendeur et de sa force. Ne voyez d'autres objets que le lever et le coucher du soleil et de la lune, l'aurore et le crépuscule, la réflexion de ces deux astres vivifiant la terre ; et, dans chacun des objets, l'image rayonnante du Créateur ; et au dedans de vous-mêmes, n'ayez que d'ineffables sentiments. Guerre et paix, repos et combat, voilà la vie ; et la mort, pour revenir à l'existence. Les forces s'entre-choquent et se pénètrent ; réunion, fusion, création ; partout la présence de l'esprit qui crée, conserve et ordonne. C'est ainsi que, par une suite de révolutions, l'univers se produit et s'anéantit tour à tour.

Prêt à rendre son âme au Créateur, le père de famille se faisait porter sur le seuil de sa chaumière : sa lignée l'entourait ; plein de joie, il élevait ses regards vers le ciel, et disait : Mes enfants, le bonheur du jeune âge est à charge ; on désire, on cherche, on trouve, on perd, on

échange souvent le mieux pour le pire ; souvenez-vous que le vrai bonheur n'est que dans l'union des familles. Pense à moi, disait-il à son fils aîné, pense à moi, mon enfant ; ajoute mon nom au tien, et sois béni !

La nation française a conservé le caractère de nos ancêtres les Celtes, mais non leur force ni leur structure primordiales, quoiqu'elle soit, comme jadis, la plus enthousiaste pour son indépendance et sa liberté. Deux causes ont contribué à effacer ce type primitif ; d'une part, le desséchement des lacs et des marais, le défrichement des forêts, ont rendu le sol plus sec ; de l'autre, le mélange des Romains, dont le sang impur et étranger en a altéré la masse, en effaçant une partie des traits antiques.

Ce fut vers le temps où les Hébreux étaient captifs à Babylone, que les deux neveux d'Ambigat, roi de Bourges, entreprirent leurs migrations. Bellovèse conduit ses guerriers du côté des Alpes, et les franchit ; ils fondent Milan, Brescia, Vérone, Côme, Bergame, Vicence, Mantoue. Sigovèse, guidé par le vol des oiseaux, arrive en Pannonie et s'y établit. De cette race valeureuse, sortent les guerriers qui domptent la Macédoine et la Thessalie, qui traversent le Sperchius à la nage, et vont trouver les Grecs assemblés aux Thermopyles ; vainqueurs, ils passent le mont OEta, marchent vers le Parnasse et dominent la ville de Delphes. Soudain, le ciel s'obscurcit, la foudre gronde, éclate ; nos ancêtres sont dispersés, le temple d'Apollon est sauvé ; mais la gloire leur indique l'Asie ;

ils pénètrent dans la Thrace, ravagent Bysance ; l'Orient leur ouvre son vestibule : ils s'emparent de la Bythinie et lui imposent le nom de *Galatie*.

Malgré le courage de Manlius, les Romains, assiégés dans le Capitole, ne peuvent résister à Brennus ; puis, on vit combattre les Celtes dans les plaines de Cannes, sur le mont Olympe et près des remparts d'Ancyre. Ptolémée, roi d'Égypte, appelle à son secours les Celtes ; ils tentent la conquête de ce pays. Par trahison, on les attire dans une île déserte ; lâchement abandonnés, ils se donnent la mort avec leurs épées. Avec Agésilas, ils triomphent des guerriers d'Argos et d'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas ; Annibal doit les lauriers des journées de Trasimène et de Litana, aux Celtes.

Alexandre, au milieu de la mollesse et du faste de Babylone, demande aux Celtes, qui servaient dans ses armées, ce qu'ils redoutaient le plus sur la terre. « *Rien*, reprit l'un d'entre eux, *que la chute du ciel !* » A cette réponse, qui ne reconnaît le peuple dont l'histoire raconte tant de merveilles, et dont la devise était : *Vaincre ou mourir !*

Luernius, roi d'Auvergne, traitait chaque année, pendant plusieurs jours, tous ceux qui se présentaient. Une table de plus de deux kilomètres était garnie de viandes et de boissons. Au départ, les convives recevaient de fastueux présents. Ce roi, dit Posidonius, ne paraissait jamais en public que monté sur un char, d'où plusieurs sacs ouverts laissaient rouler l'or et l'argent

que les Bardes ramassaient en chantant ses louanges.

Ariamne, ce Celte asiatique, fit annoncer dans toute la Galatie, qu'il traiterait pendant une année sa nation. Galates et étrangers vinrent en foule à ses fêtes, pour lesquelles on avait placé le long des routes du palais de ce roi, pour abriter cette multitude joyeuse, des tentes somptueuses, pouvant chacune abriter quatre cents personnes. C'était au milieu de leurs bachiques plaisirs que les Celtes aimaient à raconter leurs gigantesques guerres et leurs incroyables aventures.

C'est surtout au foyer domestique, parmi les travaux et les arts que se distinguent le caractère et l'esprit nationaux des Celtes. Tout, dans le premier âge du monde, est grand, colossal, sublime, et cette grandeur n'est que l'expression des sensations des hommes. Pour rendre compte des détails touchants de la masse du peuple, il ne nous reste de leurs vertus familières que la probité, la générosité et la bienveillance. La simplicité des Celtes, leurs manières de vivre tempéraient les distinctions et établissaient l'égalité inconnue partout ailleurs.

Dans les mariages, la future apportait en dot des armes et des troupeaux dont la toison fournissait des vêtements commodes, filés, tissés et travaillés dans le ménage. Les fiançailles s'accomplissaient en faisant boire les jeunes gens dans une même coupe en signe d'union, et le père de la jeune fille disait à l'époux : *Je te donne ma fille pour être ton bonheur et ta femme! allez, je vous unis.* Le banquet de l'hymen se faisait sur une table

longue, couverte de fleurs; les mets reposaient sur des feuilles, le sol était jonché d'herbes odorantes. La femme, sous le chaume rustique, ne connaissait pas cette série de maux de nerfs sous lesquels se déguisent aujourd'hui l'oisiveté de l'âme, l'abus du luxe, suites d'une existence lâche et stupéfiante. La femme Celte, au teint blanc comme la fleur de l'églantier, aux yeux azurés, à la chevelure blonde, suivait son époux à la guerre et combattait à ses côtés ; au conseil, elle avait droit d'opiner ; au pied du bûcher funéraire, lorsque les flammes dévoraient son époux, pour ne pas le quitter, elle se précipitait dans leurs tourbillons. Qui ne se rappelle l'infortune de la tendre Éponine ; le dévouement de la fidèle Comma ; le courage héroïque de la belle Chemora faisant rouler aux pieds de son mari la tête d'un centurion qui voulait l'outrager !

Les Celtes appelaient en témoignage l'eau, la terre et le feu. Se préparaient-ils à faire un voyage, ils invoquaient l'eau, la terre et l'air. Leurs sentiments étaient en images et en actions ; leurs récits brillaient par des figures vives, rapides, passionnées, poétiques, jointes à l'expression des yeux et des mains.

Pline nous dit qu'il y avait dans la Celtique des voitures à quatre roues, ornées de cuivre et d'ivoire, nommées *carraques*. Montfaucon ajoute : la *rhéda* était traînée par des mulets ; la *benna* était une voiture d'osier pour les marchands ; les *corvinus* et l'*esséda*, garnies de faux, étaient les chars de guerre. De distance en

distance, on trouvait sur les routes des chariots pour le service public ; des *mutations*, où l'on changeait de chevaux ; des *mansions*, où l'on trouvait logement, vivres et fourrages.

Pline a écrit : les Celtes savaient l'art de teindre les étoffes en diverses couleurs. Ce grand philosophe leur fait gloire d'avoir inventé le savon, ce qui nous démontre l'art et l'usage des tissus. Ils propagèrent la culture du lin, qu'ils filaient et ourdissaient ; avec la laine, ils fabriquaient ces robes rayées, si recherchées à Rome par leur finesse, leur souplesse et la beauté des couleurs. Leurs tuniques étaient brochées et lamées d'or et d'argent. On doit aux Celtes l'invention des couches de duvets et les tapis à fleurs. Ils excellaient surtout, dit ce naturaliste, dans l'art de souffler le verre, qu'ils rendaient aussi transparent que la lumière.

On doit aux Celtes l'invention de rendre le fer malléable, nous dit Varron. La tarière (le vilebrequin) a été inventée par les Celtes. L'art d'étamer le cuivre fut trouvé à Bibracte. Les Éduens vernissaient avec l'argent les harnais de leurs chevaux et l'attelage des chars. On doit aux Celtes, dit Orose, l'invention des émaux, dont ils enrichissaient les brides de leurs coursiers ; ils savaient incruster dans l'or des armures des saphirs taillés en étoiles. On vantait, dit Varron, leurs cottes de mailles, les cuirasses de Bibracte, les arcs de Soissons, les épées et les boucliers d'Amiens, les armures dorées et ciselées de Reims.

On ne peut découvrir si les Celtes ont inventé la charrue; mais on leur doit la *herse*, du nom de la divinité *Earthe*, ou le *champ*. Pline, Varron et Athénée nous assurent qu'ils ont inventé les moulins à vent et le crible, par qui le grain est épuré. On leur doit la découverte des engrais fossiles, la craie, la marne et la chaux. Ils savaient féconder leurs arbres en répandant dessus une poussière brûlante qui hâtait la maturité des fruits et leur donnait plus de saveur. Par cent moyens ingénieux ils augmentaient le nombre de leurs troupeaux.

La prospérité, les arts, touchaient presqu'à la perfection. La mécanique élevait des masses de granit d'un poids étonnant; la chimie teignait les étoffes; l'agriculture assurait l'existence de chacun, et quand nous voyons le pain sur nos tables, nous devons rendre des actions de grâces et nous incliner devant le génie de nos pères.

Diodore de Sicile nous dit : Les funérailles des Celtes avaient un caractère solennel. On renfermait avec le défunt ce qu'il avait de plus cher, pour qu'il le retrouve près de lui au jour de la résurrection. Jules César ajoute : D'autres étaient brûlés avec les esclaves qu'ils avaient désignés avant leur mort pour les suivre dans l'autre monde. Un fils jetait des lettres dans le bûcher, où il exprimait à son père le regret que lui causait sa perte. Un prêt était obligatoire jusque dans l'autre monde. Les cendres des Druides étaient renfermées dans des vases de verre, tombeaux lumineux, aujourd'hui brillants cénotaphes de la pensée et de la gloire de l'âme, sur

lesquels étaient tracées des inscriptions morales et philosophiques. En voici quelques-unes que rapportent Chorier et Legoux de Guerlant :

Lève le voile et médite sur ce composé de substances qui s'unissent et se séparent.

La vie est courte; le temps n'est long qu'après la mort.

Ici se dévoilent tous les secrets de la vie humaine.

Si tu ne trouves plus les cendres contenues dans cette urne, songe à la belle âme contre laquelle il ne fut jamais rien dit.

Le premier des peuples de la Celtique étaient les Éduens, dont Bibracte (Autun), cette mère des sciences, cette âme des nations primitives, était le siége. État fécond en hommes éloquents, en talents supérieurs; cité fameuse par son sacré collége de Druides [1], sa civilisation, ses écoles; qui commandait aux AULERQUES-BRANNOVII, les *hommes des montagnes boisées;* aux LINGONES, les *belliqueux;* aux SENONS, les *plus grands des grands;* aux CARNUTES, les *braves à forte épée,* et à bien d'autres qui occupaient cette contrée, envers laquelle le ciel avait été largement libéral, en la dotant d'une agréable variété de plaines, de collines, de vallons, de bois, de prairies, de terres cultivées, qui en rendent

[1] En Égypte, on comptait quatre colléges célèbres : celui de Thèbes, où Pythagore a étudié; Memphis, où ont été instruits Orphée, Thalès et Démocrite; Héliopolis, où ont séjourné Platon et Eudoxe; Saïs, où se rendit Solon.

le séjour délicieux, où la nature, parée de ses trésors, semble appeler les habitants du globe pour les réunir sous une température également douce, en leur procurant toutes les jouissances d'un printemps éternellement actif.

Non loin de Bibracte, Og-Mi avait posé les fondements d'une glorieuse et sainte cité, et lui avait donné le nom d'ALÉSIA, la *ville des deux rivières.* [1]

Le siége d'Alésia est l'événement le plus mémorable de toutes les guerres des Romains dans les Gaules. C'est dans cette Thèbes des Celtes que Vercingétorix se retira avec quatre-vingt mille hommes pour attendre les nombreux renforts que tous les États fédérés de la Celtique devaient lui envoyer. Le concours de la nation, son ardeur, son unanimité pour la plus sainte des causes, offrirent alors le plus beau spectacle qu'on puisse citer chez un peuple libre. L'enthousiasme était général; partout on fabriquait des armes, on préparait des vivres. Dans cette guerre essentiellement nationale, où on avait affaire au génie de César, on incendiait les maisons, on dévastait les prairies et les moissons. Les combattants se transmettaient, par des signes de convention, le départ de leurs colonnes et l'approche des légions ennemies, et s'apprenaient, du lever du soleil à son coucher, d'Orléans, ce qu'il importait de savoir à Alésia. Les nuits, ils allumaient des feux sur les montagnes, et par des signaux

[1] Le pied de cette montagne conique est baigné par deux petites rivières, l'Ose et l'Oserain.

ils faisaient passer les ordres et les nouvelles. L'amour de la patrie, sa délivrance, le salut de tous, avaient mis sous les armes cette nation belliqueuse, et fait mugir les sept voix de la guerre.

Champs d'Alésia ! plaines à jamais célèbres par la lutte la plus mémorable qu'ait soutenue un peuple vaillant dominé par l'amour de la patrie, on vous voit avec un juste sentiment d'orgueil national ! c'est au milieu de vos guérets, ensanglantés par mille glorieux trépas, que nos pères nous ont donné le plus noble exemple du dévouement à la sainte cause de la liberté, et qu'ils ont écrit la plus énergique protestation contre le joug humiliant que l'étranger voulait leur imposer ! Ce sentiment, qui semble aujourd'hui étouffé sous le souffle de l'amour immonde des richesses, et d'un égoïsme brutal qui fait la honte de notre époque, était si profondément enraciné dans le cœur d'acier de nos aïeux, qu'ils préférèrent la mort sous les murs de la sainte cité, à l'esclavage.

Écoutez le chant de guerre des soldats de Vercingétorix ; ils sont sur les remparts d'Alésia ; leur œil d'aigle mesure la plaine où la mort les attend, et de leurs bouches s'élève dans les airs l'harmonie de l'hymne patriotique.

« Guerriers ! l'Orient blanchit ! la reine aux trois visages se lève radieuse et jette ses pâles rayons à travers les troncs noueux des arbres séculaires de la forêt sacrée ; on dirait un incendie ! la colombe en sort pour annoncer les oracles ! Voici l'heure où l'ombre des vaillants va glisser sur un nuage aérien, pour venir se

reposer sur la pierre dure de la montagne qui recouvre ses ossements ; les Druidesses ont purifié le tombeau des braves dont on veut attirer les âmes ! l'eau du Guy et le sang des victimes ont arrosé les débris des héros !

« Silence ! les voilà ! Caché sous le dolmen terrible, le Druide solitaire écoute en tremblant les mots mystérieux qu'échangent entre eux les fantômes. C'est l'avenir ! l'avenir nous sera révélé ! le Druide parlera ! Si j'en crois les battements de mon cœur, ce temps futur, c'est la victoire ! la victoire, qui fait sourire Victorina, l'auguste mère des soldats, la seconde lumière du ciel !

« Oh ! oui, je brandirai l'épée de mes pères, et j'irai m'asseoir sur les fascines au premier appel du carnage ! le premier je pousserai le cri de guerre, et, par des coups terribles, je prouverai que je n'ai pas dégénéré de mes ancêtres. Je n'appellerai point mon père par son nom, et tous diront : C'est son fils.

« Après la victoire, dans le festin des réjouissances du peuple, j'aurai la place honorable des guerriers, parce que j'étais au premier rang des combattants ! Mon nom retentira au milieu du fracas des coupes et fera vibrer les cordes sacrées de la lyre harmonieuse des Bardes. Oui, je serai l'orgueil de ma patrie ! ma mère marchera fière de son fils, et la jeune vierge, en me voyant passer, me montrera à sa compagne en lui disant en secret : Le voilà ! »

Après ce chant du jeune guerrier, un Barde harangua l'armée par une hymne nationale.

« Guerriers ! voici le jour où vous allez combattre et disperser nos ennemis ! Ils tomberont sous vos épées comme le blé sous la faux du moissonneur, comme les ombres malfaisantes sous la verge sacrée des Druides.

« Marchez au son des lyres, présent du ciel ; elles guident à la victoire et célèbrent les forts, soit qu'ils meurent pour la patrie ou qu'ils rapportent en triomphe le bouclier de l'ennemi.

« Les messagers du ciel, fuyant l'espace que couvrent leurs épaisses légions, planent majestueusement sur nos têtes, et Bélenos a doré vos armes avant de porter sa lumière sur les tentes de nos ennemis, des ennemis de la patrie !

« Entendez-vous, dans le lointain, la douce voix de vos épouses, le faible cri de vos enfants ? Les chants de vos vieux pères et les hymnes sacrées que les Bardes adressent aux dieux bienfaisants : ce sont les modulations de la victoire ; ils vous célébreront au retour.

« Voyez ces nuages épars, qui coupent de leur blanc de neige l'azur brillant des cieux ; ils portent l'âme des héros qui vous protègent contre les soldats de César. Allez combattre, vaincre et détruire vos ennemis !... Déjà ils sont incertains. Voyez, la frayeur enchaîne leurs pas !.. Courez !.. frappez, et vous aurez vaincu.

« Hommage aux puissances célestes... Tout fuit, tout se débande, et le peuple des forts a terrassé ses ennemis. Rentrons dans nos foyers domestiques défendus par votre courage et l'influence des dieux ! »

Après plusieurs mois d'un siége aussi savant qu'opiniâtre et d'une résistance aussi valeureuse de la part des assiégés, qu'ardente de la part des assiégeants, près les remparts d'Alésia, une bataille générale s'engagea. Plus de cent mille Celtes y périrent en combattant pour l'indépendance nationale! Pourquoi Vercingétorix n'y trouva-t-il pas la mort comme ses vaillants soldats? il eût épargné la honte de sa défaite à l'insolence du vainqueur.

Il suffit, pour élever notre âme, de contempler du sommet d'Alésia la plaine où les derniers défenseurs de la liberté celtique furent forcés de courber la tête, la pente de cette montagne où Jules César fit creuser ses lignes : les hauteurs environnantes sur lesquelles les Celtes confédérés vinrent camper, ce mont que Vergasilaunus tourna à la pointe du jour, pour surprendre l'ennemi, cette gorge où il eut l'imprudence de s'engager, celle où César, ayant vu l'imprudence, fit un détour et vint tomber brusquement sur ses derrières, ce qui décida la victoire; nous font donner un souvenir douloureux à la mémoire de nos généreux ancêtres, sans pouvoir refuser au général romain un sentiment d'admiration pour son audace et son génie militaire.

Les historiens montrent à l'admiration de la postérité, ou rappellent des combats fabuleux, mensongers, livrés pour des concubines ou de vils tyrans, et on a laissé dans l'oubli l'événement d'Alésia, le plus grand, le plus glorieux qu'on puisse citer dans les fastes des nations qui

ont combattu pour leur indépendance ! Un monument devrait rappeler une si noble cause à la France. A peine en est-il question dans nos annales ; à peine si l'on reconnaît le circuit de la cité fondée par l'*Hercule celtique*. Mais Alésia a subi toutes les révolutions, toutes les humiliations, jusqu'à perdre son nom après avoir été ravagée par César. [1]

Comme Thèbes, de la Béotie, deux rivières baignaient son enceinte. — Thèbes avait été fondée par Amphion : Alésia par Og-mi.

Thèbes était renommée par la fertilité de son sol : Alésia était la première mamelle de la Celtique.

Thèbes a été anéantie en combattant pour son indépendance ! C'est pour cette noble cause qu'Alésia a été détruite !

Les Thébains ont été passés au fil de l'épée par ordre d'Alexandre : César, à son triomphe à Rome, a fait du héros gaulois un jouet ! le sang du guerrier teignit le char du triomphateur, et Vercingétorix, immolé à son orgueil, lui laissa le champ libre. Rome, le monde avait un maître !

Thèbes a eu ses Pindare, ses Linus, ses Plutarque, et

[1] Rome, dans cette crise (cinquante-deux années avant Jésus-Christ), fut dans une telle anxiété, que lorsque le Sénat apprit cette victoire, il ordonna vingt jours de prières publiques. — Les circonstances de cet événement mémorable seront toujours des documents curieux d'histoire, de géographie et de stratégie militaire.

les illustres Bardes d'Alésia sont anéantis. Leurs noms, ensevelis dans ses ruines, sont, comme elle, voués à l'oubli ! Les ossements de nos ancêtres, dont ce sol a été jonché, seront-ils toujours le seul édifice élevé à la gloire de la primitive patrie !

De temps à autre, au milieu de cette nation morcelée par la conquête, jaillissaient encore quelques lueurs du feu sacré de l'amour de la patrie, mais elles s'évanouissaient aussitôt, ainsi que ces météores légers qui brillent et s'éteignent dans le vague des airs. Le despotisme des Romains, la tyrannie des proconsuls, purent bien rallumer dans les cœurs, avec le désir de la vengeance, celui de reconquérir les droits enlevés; mais un dernier effort devait être suivi d'une ruine complète. En vain le généreux Sacrovir lève l'étendard de la révolte contre l'odieuse oppression qui l'écrase, et marche à la tête des plus braves ; battu sous les murs de Bibracte, il se réfugie avec dix de ses amis dans son château de Cordesse. Là, ils dressent ensemble un vaste bûcher sur lequel ils montent en se donnant la main. Sacrovir l'enflamme, et, se tenant tous étroitement embrassés, ils attendent courageusement la mort, qui bientôt les enlace de mille langues de feu, qui s'élancent en tourbillonnant, tandis qu'ils font retentir l'air de l'hymne de l'indépendance nationale.

Ainsi finit Sacrovir, ce vaillant patriote, cette vieille et sainte gloire de l'antique Bibracte, et le dernier défenseur de l'indépendance des Celtes; avec lui tombèrent

la grandeur et la force de la première des cités gauloises, que Pomponius Méla appelle *la plus illustre des villes de la Celtique*. Tel un météore qui fend un ciel orageux, jette, avant de s'évanouir, un immense éclat : il n'est plus, que l'œil ébloui fixe encore sa trace lumineuse.

Ce fut à la suite de cet événement que Rome, aussi astucieuse que cruelle, jeta les fondements d'une redoutable association d'agents provocateurs. C'est à l'aide de cette politique tortueuse qu'elle fit prévaloir, qu'elle entretint une irritation constante dans l'esprit des Gaulois, les poussa dans des querelles intestines qui leur firent prendre les armes les uns contre les autres, et les força à se déchirer de leurs propres mains, léguant ainsi aux tyrans futurs cette maxime odieuse : *Divide ut imperes*. Appelant à son aide la corruption, syphilis des consciences pourries, elle jeta de l'or à quelques Druides indignes, dont les intrigues sacriléges étouffèrent dans les cœurs des Celtes cet ardent amour de la liberté, qui, jusque-là, les avait préservés contre l'avilissement moral qui d'ordinaire suit la captivité, en poussant chef contre chef, fédération contre fédération. Ce fut leur ruine. Épuisée par de fréquentes saignées, la nationalité celtique, étiolée, mourante, expirait dans les fers du vainqueur, qui lui imposait son langage et ses lois [1], la servitude et la perte de son indépendance.

[1] Les opinions philosophiques n'ont jamais troublé, dans la Celtique, le repos du peuple, ni agité les États, pendant que le pays a été gouverné par ses propres lois et sa police.

Plus tard, l'engouement des vaincus pour les vainqueurs fut tel, que les habitants de Bibracte, voulant faire leur cour à l'empereur Auguste, donnèrent à leur savante cité le nom de ce prince, et la nommèrent *Augustodunum;* sous Constantin, elle changea encore de nom. Ce prince et Constantin Chlore, son père, l'avaient spécialement favorisée après le long siége qu'elle soutint contre Tétricus et les Bagaudes. En reconnaissance de cette protection marquée, ils voulurent qu'elle s'appelât *Flavia-Eduorum;* mais le nom d'*Augustodunum,* dont AUTUN est l'abréviation, a survécu aux changements des siècles pour éterniser la honte des flatteurs et l'avilissement des serfs!...

Cette puissante cité était une des plus belles et des plus importantes des Gaules. On y enseignait à quarante mille étudiants la philosophie, les belles-lettres, la grammaire, la jurisprudence, la médecine et l'astrologie. On y donnait des leçons de géographie sur des tables de marbre, où étaient gravées les villes d'Italie avec leurs distances respectives. Ce précieux monument, antérieur à l'empereur Constantin, était appelé dans les écoles d'Autun, *Menianæ.* Le savant Eumène nous apprend qu'il y avait des portiques sous lesquels étaient des cartes géographiques représentant toutes les terres et les mers connues; qu'on y avait tracé le cours des rivières, mar-

Mais quand les Romains lui ôtèrent tout cela, pour lui donner des lois nouvelles et une police vexatoire, alors on vit éclater d'une manière horrible la haine et la jalousie.

qué les villes, leurs noms, leurs distances, et indiqué jusqu'aux sinuosités des côtes maritimes.

Autun possédait un amphithéâtre, entouré de statues colossales, pouvant contenir cent mille spectateurs, où combattaient les gladiateurs. Rivale d'Athènes, de Memphis, de Thèbes, de Rome, elle avait un capitole, des temples de Janus, de Pluton, de Proserpine, de Jupiter, d'Apollon, de Minerve, de Bérécynthe, de Vénus, d'Anubis; et, au milieu de tous ces somptueux édifices, la Naumachie, avec son vaste bassin, incroyable construction, gigantesque monument, où étaient des barques et des galères destinées aux joutes nautiques; puis un champ de Mars, un aqueduc, des fontaines, des bains publics pour les besoins de la grande cité gauloise. Enfin, des murailles dont la fondation remontait aux temps héroïques. O Bibracte! l'homme ne sait plus que se remuer et s'agiter sur ton sépulcre; depuis longtemps tu n'es plus!

A l'est de Bibracte était la *Séquanie,* plaine immense longeant la chaîne du Jura, couverte de prairies aux gazons veloutés, remplie de vastes forêts, où le vent, en soufflant dans les branchages du sapin résineux, produit sans cesse des notes mélancoliques et doucement plaintives; où l'élan, ce mammifère aux habitudes douces et paisibles, à l'odorat fin, à la tête armée d'un bois en éventail, au cou gros et court, aux jambes inégales, au trot vif et rapide, aimait à gravir ces collines, et à s'enfoncer dans de sombres taillis. Au nord, coulent le Rhin,

ce roi des fleuves de la Celtique, et la Moselle, entre lesquels passent les Vosges, habitées par l'auroch, ce bœuf sauvage, le plus gros des quadrupèdes après l'éléphant, animal au poil fauve, doux et laineux dans les parties inférieures ; long, dur et grossier dans les régions supérieures ; au menton ombragé d'une barbe pendante, aux cornes grosses et rondes, au front bombé. [1]

Cette riche contrée fournit des marbres blancs, noirs, et veinés de rouge. On y voit jaillir de nombreuses sources d'eaux thermales, si utiles à la santé ; on y observe des grottes dont les pétrifications l'emportent sur tout ce que l'on connaît de semblable. La Saône, au cours tranquille, l'arrose de son liquide élément. L'ima-

[1] L'auroch, le plus grand, le plus terrible des quadrupèdes, occupait les vastes forêts de la Celtique ; il y dominait en roi tous les autres animaux.

(Jules César, Strabon, Isidore.)

Les cornes de l'auroch étaient si grandes, qu'elles pouvaient contenir jusqu'à quatre pintes. (Athénée.)

Il y avait beaucoup de rennes et d'élans dans les forêts des Gaules. (Jules César.)

Il y avait d'immenses troupeaux de porcs dans les forêts des Éduens ; cette nation avait choisi la ressemblance du porc pour en faire son sceau dans le Sénat, et son signe symbolique dans les armées. (Jules César.)

Le castor était commun et nombreux sur les bords de la Meuse, du Doubs, de la Seine, de l'Aisne, de la Saône et du Rhône ; ce fleuve a vu les derniers.

La Charente, la Loire, la Seine et la Somme étaient immensément peuplés de cygnes.

gination la plus brillante ne saurait créer des tableaux aussi frais, aussi agréablement variés que ses rives. D'un côté, des prairies; de l'autre, un paysage rapproché, offrant alternativement des collines couvertes de bois, des vallées en culture, des rochers entassés avec la hardiesse de la nature; de toutes parts des accidents disparates qui s'agencent entre eux par des liaisons pleines de mollesse dont les yeux ne peuvent se rassasier. A travers ces fertiles campagnes se déroulent le Doubs au cours tortueux, et la Loue, cette dévorante qui s'évade d'une grotte en forme de coquille, et couvre tout l'espace qui est entre les flancs du roc des ondes les plus limpides, que deux coupures façonnées en cascades d'argent changent brusquement en écume. L'œil charmé voit un océan de lait qui s'échappe en bouillonnant, se courbe en arcades transparentes, bondit de roche en roche, et fuit avec vitesse au milieu de la vallée. Il faut entendre les mugissements plaintifs de ces deux enfants du Jura : ils se disputent les plaines qu'ils sillonnent en charriant dans leurs eaux un sable mêlé d'or qui indique aux hommes des mines inconnues. Enfin le Doubs redouble de vigueur, et boit en passant la Loue, et s'immerge dans la Saône, qui le dompte, l'apaise, et tous trois réunis coulent à pleins bords, comme l'Archi-Druide de ces verdoyantes prairies, jusqu'au moment où ils réunissent leurs ondes aux flots du Rhône, qui les roule jusqu'au rivage des mers.

Plutarque nous dit : Primitivement, la Saône portait le

nom de BRIGOUL, *cours d'eau qui dort.* Plus tard, on la nomma ARUS. Nous avons sous les yeux une pièce de monnaie celtique : elle représente une tête de guerrier couvert d'une cuirasse, le *gœsa* (dard) sur l'épaule, avec cette légende : SECUSIANS ; de l'autre côté, *Og-mi,* et pour légende : ARUS. Le mot *ara* signifie, en celtique, *lent.* Comme tous les noms des peuples, des hommes et des rivières, les Romains l'ont latinisé. C'est sous le nom d'*Ar-ar* que les auteurs de l'antiquité en ont fait mention. Le nom de *Sauconna* et toutes ses corruptions ne nous sont connus que par Ammien Marcellin et les écrivains des siècles suivants. C'est des diverses manières d'articuler ce mot que l'on a fait celui de *saô,* que nous prononçons *saône.* La lenteur de son cours avait frappé Jules César, et lui faisait dire qu'il était tellement invisible, qu'on ne pouvait qu'avec une extrême attention reconnaître de quel côté était sa pente naturelle. Le bon Sénèque, qui faisait si bien l'éloge de la pauvreté au milieu du luxe et de l'opulence romaines, et qui, du reste, nous a laissé de si excellentes maximes de morale, en parle en quelque endroit, et dit : Elle semble indécise de la route qu'elle doit prendre.

C'est cette lenteur dans son cours qui lui a fait donner le nom adopté par Virgile dans ce vers : *Ant Ararim Parthus bibet,* qui n'est que la répétition de la syllabe AR, *lent, tardif,* pour exprimer qu'elle est lente et tardive comme la marche pesante d'une charrue. Les Latins figuraient l'action de labourer par le verbe *arare.* Clau-

dien accole à son nom l'épithète de *lentus*, et dit : *lentus ar-ar*. Aimoin ne peut s'empêcher d'exprimer son étonnement à la vue de la lenteur avec laquelle elle traîne ses ondes. Notre compatriote Eumène, moins poli, l'appelle *paresseuse, lourde, incertaine*. Fortunat semble craindre de l'offenser : il la qualifie de *douce*. Malgré cette douceur, cette paresse, cette lenteur, cette tranquille reine des rivières de la France n'en est pas moins sujette à des écarts d'une colère désastreuse, et ses débordements ruinent souvent l'espérance de plus d'un cultivateur.

Cette rivière est célèbre par le passage des Helvétiens. Orgétorix, le premier, comme le plus puissant de ce peuple, leur ayant persuadé de chercher un climat plus doux et plus fertile, et d'étendre leur domination jusque sur les bords du grand océan Atlantique, ils résolurent de quitter leurs montagnes neigeuses pour passer chez les Pictones et les Santones. Déterminés à vaincre ou à mourir, ils brûlèrent leurs douze villes et quatre cents villages. Au nombre de trois cent soixante-huit mille personnes, parmi lesquelles il y avait quatre vingt mille combattants, ils traversèrent la Séquanie, le territoire des Ségusiens, et arrivèrent sur les bords de la Saône, l'an 699 de la fondation de Rome. Au moyen de radeaux qu'ils construisirent, l'île de la Palme leur facilita le passage de la rivière. Il y avait vingt jours qu'ils étaient arrêtés sur ce point, lorsque César et ses légions, arrivant en toute hâte, s'opposèrent à ce mouvement. Une bataille s'engagea, et une partie de ceux qui n'avaient point encore

traversé la rivière furent taillés en pièces dans les plaines de Feillens et d'Asnières, tandis que, de l'autre côté de la rive, un groupe de vieillards, de femmes et d'enfants prirent la fuite dans les bois qui existaient entre Tournus et Mâcon, et y jetèrent les racines de cette variété humaine qu'on y remarque.

Il y a dans les montagnes, entre Cluny et Tournus, deux types humains bien tranchés dans leur constitution physique. La différence dans les traits du visage, le costume, les mœurs, y sont tellement prononcés que l'on est surpris que pas un naturaliste n'en ait fait la remarque. L'espèce primitive est brune, sèche, et a une coloration de peau particulière à cette nuance : c'est la *race celtique;* tandis que l'autre se distingue par une chair blanche, molle et rosée : c'est le *type étranger.* On ne trouve guère que dans la vallée de la Grosne le *type primordial,* où la population a conservé les mœurs rudes et agrestes de nos ancêtres. La *race máconnaise est étrangère au sol* qu'elle occupe. C'est ainsi qu'au milieu des nations parmi lesquelles on vit il est toujours facile de reconnaître un *Juif.*

Ne quittons pas cette fructueuse rivière de Saône sans rappeler une de ces fêtes druidiques si pleines de poétique majesté, par lesquelles le sentiment religieux s'infiltrait dans le cœur des hommes, qu'elles unissaient en les rassemblant.

Chaque année, les Éduens se réunissaient le 15 mai à TIMERTUM, le *magasin,* sur les bords de la Saône. Là,

ils y invoquaient la lune, qu'ils considéraient comme la sœur et l'épouse du soleil, afin d'obtenir, par son intercession, une nouvelle et heureuse révolution sidérale. Cette cérémonie commençait la veille au soir par une prière que les Druides prononçaient à l'astre des nuits :

« O reine au diadème d'ivoire, épouse irréprochable du roi des cieux! c'est de la constante clarté dont il t'inonde dans ses chastes embrassements que tu laisses tomber sur nous, sur nos champs, et sur nos troupeaux, cette douce lumière de ta lampe argentée qui guide les serviteurs d'Ésus dans leurs cours nocturnes. Modèle de pudeur, prototype des mers, puissent nos compagnes et celles de nos enfants être à jamais modestes comme toi dans leur heureuse fécondité!

« Médiatrice entre nous et le Tout-Puissant, salut à toi, vierge-mère! C'est ton divin flambeau qui a guidé les premiers pas des Celtes dans la route sublime du ciel. Grâce à toi, ils ont pu connaître son vaste empire et le diviser en autant de parties que tu rencontres de fois ton radieux époux dans son cours annuel. Pendant le jour nous te saluons, la nuit nous te bénissons.

« Blanche lune, souveraine de la céleste cité à l'imposant cortége d'étoiles, répands sur nous tes riches influences. Mère féconde, source intarrissable de vie, tu balances majestueusement au-dessus de nos têtes ton disque, sur lequel se dessinent les régions aériennes qui tiennent le milieu entre le sombre asile des hommes et le séjour brillant du ciel!

« Grande déesse ! que nos vœux, ardents et purs comme l'immortelle flamme de Bélénos, montent jusqu'à toi. Reine éternelle, source de richesses, mère tendre et féconde, déploie dans les cieux la toute-puissance de ta volonté; ouvre ta main protectrice, et l'abondance, comme une pluie de fleurs, se répandra sur toute la terre ! »

Après cette invocation, les croyants réunis attendaient dans le plus profond recueillement le lever de l'aurore. Dès qu'elle annonçait sa présence à l'horizon oriental, les Bardes la saluaient par un hymne au soleil levant :

« O Bélénos ! avec quelle magnificence ta splendeur lointaine fait pâlir les étoiles qu'à ton départ tu as laissées dans l'infini des cieux comme une rosée laiteuse ! elles ont blêmi aux premières lueurs de l'aurore; se sont-elles éteintes ? Non ; tu les couvres, ainsi que nous, de ta clarté, et les nourris de ta chaleur. Le temps te porte sur ses ailes et te promène triomphant de l'éternité à travers l'immensité des mondes, qui ne sont qu'un cercle de soleils, foyers lumineux semés dans l'étendue du firmament, et qui, dans une progression sans fin, forment ensemble le palais de Dieu.

« Astre resplendissant, père de la chaleur, qui consume et produit, tu n'es pas le tout-puissant dont la main t'a lancé dans l'Empyrée ; flambeau constant et bienfaiteur de notre planète vivifiée par tes divins rayons, portion la plus parfaite qui donne l'harmonie éternelle à la perfection de ses œuvres, tu n'es qu'un atome géant échappé

à l'énergie qui contient en soi toutes les énergies pour être, parcourir et recommencer ton immense carrière dans une succession de temps calculée par sa suprême sagesse et son inépuisable bonté. Tu as commencé, et une clarté supérieure à ton éblouissante lumière éclairera ta fin!

« Providence de la terre, législateur de ses plaines fertiles, de ses champs prêtés à l'homme pour en arracher avec sa nourriture le prolongement de sa vie, tu règles nos saisons et nos journées avant de rendre féconds les travaux de nos mains. Par toi, le sein inépuisable de notre mère commune est toujours rempli des bienfaits qu'elle réserve à ses enfants. Sous ton regard caressant, la fleur brille et se balance sur sa tige flexible, le fruit pend à l'arbre. Ésus, qui te conduit, fait tomber tes rayons sur le chaume du pauvre, comme sur le dôme des palais d'Alésia. Car tu n'as sous tes lois que des hommes tous égaux, tous frères!

« Phénix brillant! toute la nature te salue à son réveil, les êtres réjouis par ta présence s'exaltent et laissent échapper dans un concert de louanges, d'incessantes actions de grâces. Le soir, elle bénit encore les derniers reflets qui fuient devant l'ombre de la nuit en appelant sur elle le sommeil paisible et rafraîchissant.

« Régulateur du temps, tu le fixes, et nos calculs le fractionnent à leur gré. Père des ans, des saisons, des mois, des jours, des heures; symbole infatigable de l'éternité dans l'espace et le temps qui confondent notre

faible raison, verse sur nous et nos enfants ces cataractes de lumières qui ont inondé nos pères ; répands, distribue, propage sans cesse tes bienfaits de génération en génération, afin que, rappelés par toi à l'adoration de leur auteur, ils l'honorent jusqu'à la consommation des siècles. »

A peine ces chants étaient-ils terminés qu'apparaissait, sur le rivage ségusien, un long bateau à la poupe et à la proue élevées. Au milieu, était un mât d'où pendait une voile faite de peaux. Douze rameurs, figurant les signes du zodiaque, le font glisser rapidement sur les eaux qui se rident sous son sillage. Sept pilotes, vêtus de soie d'une blancheur éblouissante, dirigent sa marche ; ils sont l'emblème de l'ourse céleste. A la poupe, se tient un beau jeune homme à la chevelure flottante ; il est couvert d'une saie de couleur pourpre et symbolise le soleil ; à la proue est une ravissante jeune fille, dont les longs anneaux d'une chevelure soyeuse ondoient sur ses épaules et voltigent autour de son gracieux visage comme une auréole de bonheur et d'innocence. Sur son front, uni comme la perle orientale, brille un croissant d'argent ; sa tunique, éclatante d'azur, est parsemée d'étoiles ; sur ses genoux sont des fleurs et des fruits de la saison. Elle est l'emblème de la nature féconde.

Les Druides, deux à deux, se rendaient auprès de cet équipage emblématique. Arrivé sur les bords de la Saône, un Druide invitait le jeune couple à descendre de la barque pour prendre possession d'une habitation qui

leur avait été préparée dans un bocage sacré. Ils mettaient pied à terre au son des instruments des Bardes; de jeunes vierges, à la taille aussi noble que le lis balancé sur sa tige, à l'haleine aussi douce que la violette de nos vallées, les conduisaient, en grande pompe, dans cette enceinte tracée par de jeunes chênes. Puis on immolait deux brebis, un taureau blanc et une génisse noire; les membres des victimes étaient servis au festin apprêté en l'honneur du jeune homme et de la jeune fille. Le banquet terminé, les assistants s'enivraient de ces délicieuses émotions qui régénèrent l'âme, et la jeunesse se livrait aux jeux et à la danse jusqu'à la nuit.

Le lendemain de cette fête symbolique, les Éduens et les Ségusiens échangeaient entre eux divers produits; chacun y apportait le fruit de son industrie. Cette espèce de foire se tenait sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui *Tournus*.

Le but de cette solennité druidique est facile à saisir : il est évident que les Druides, en l'établissant, et en en faisant une des cérémonies de leur culte, voulaient faire comprendre au peuple que si la terre ne prodigue ses bienfaits à ses habitants que par l'harmonie combinée des influences du soleil sur Isis ou la nature, de même les hommes, pour qui sont ces bienfaits, doivent apporter dans leurs transactions le même accord et le même désir d'aider leurs semblables en échangeant entre eux les choses alimentaires, de culture, d'art et d'inventions

utiles[1]. Cet astre était considéré comme la source de toute richesse, et comme envoyant chaque jour à la terre ce qu'il a de plus précieux, la lumière, par qui tout vit et respire.

Cette fête, utile, était d'un haut enseignement moral : elle tendait visiblement à rallier l'homme à la divinité, en le forçant à vivre constamment selon les modèles d'ordre que Dieu a mis sous nos yeux. Toutes les institutions sociales des Druides avaient, dans le principe, de la grandeur et de l'humanité ; la Celtique était une terre de liberté. Comment se nommaient la plupart de ses peuples ? *Les libres !*

Telle fut l'intention finale de toutes les religions qui s'établirent parmi les hommes après que les nations eurent perdu la simplicité religieuse de la première révélation, altérée par l'empire toujours croissant du physique sur le moral, au milieu des luttes que les hommes avaient à soutenir contre toute la nature, qu'ils considéraient, depuis le déluge, comme en pleine révolte contre eux. Cet état d'attaque opiniâtre de l'espèce humaine et

[1] Timagène nous dit qu'il s'opéra, il y a trois mille cinq cents années, un mouvement d'Asie sur toutes les côtes de la Méditerranée jusqu'à Gadès (Cadix). Le besoin commercial fit chercher à ses populations des terres nouvelles pour y trafiquer de résine, de poudre d'or, de fer et d'argent, dont les Pyrénées étaient si riches. Alors, les Vénètes faisaient un commerce de perles, d'étain et de plomb, qu'ils transportaient en traversant toute la Celtique et les Alpes jusqu'en Italie.

la résistance permanente de cette même nature étaient des faits réels ; mais ils tenaient plus à l'abrutissement de la créature raisonnable qu'à l'indocilité de la matière qui lui était soumise. Marchant au hasard, sans principes fixes, sans études, sans connaissance des lois qui en découlent, les hommes usaient leurs efforts à dompter plutôt qu'à utiliser les résistances. Dans ces entreprises, la force musculaire, insuffisante, ne transmettait à l'intelligence, épuisée par les ténèbres de toutes les mauvaises passions, de tous les mauvais penchants, que le désir de satisfaire les instincts brutaux, et par une conséquence naturelle, la faiblesse d'esprit et la superstition des hommes firent des dieux de tout, excepté de Dieu lui-même. Les plus sages d'entre les peuples n'allèrent pas plus loin, dans leurs croyances religieuses, que le cercle visible tracé par le soleil, la lune, les astres et les autres objets mis par Dieu en évidence. De quelque chose au delà, nul ne s'inquiétait. L'astronomie seule avait trouvé le Créateur dans ce qui n'est qu'une petite portion de ses œuvres. Malgré cette manière étroite de comprendre et d'expliquer la divinité, dont il n'existait plus par le monde qu'une vague intuition commandée par l'impuissance des créatures, la grandeur et la magnificence du Créateur méconnu, la conscience, cette seconde révélation individuelle, permanente, ne perdaient pas tous leurs droits, et elles forçaient ceux qui prétendaient à la direction des hommes, à prendre le point d'appui de leur doctrine dans la croyance établie entre leurs sectaires.

Pour les Druides, ils avaient des idées plus saines du Créateur, et depuis leur principe ils en avaient reconnu l'unité. Mais il n'appartenait qu'au christianisme, qui est la continuation de la loi primitive donnée aux hommes par Dieu, de les fixer désormais d'une manière absolue, comme leur guide et le seul moyen d'accomplir leur double destinée.

Je ne puis passer outre sans raconter la mort d'un Barde des Aulerques-Brannovii.

Non loin de la Saône, dans un bois consacré à Bélénos, c'était bien avant les expéditions de Bellovèse et de Sigovèse, un savant Barde des Aulerques-Brannovii instruisait ses élèves. Un jour, est-il dit, lorsque la nuit au front couronné d'étoiles descendit sur les ondes qui baignent l'antique vallée de la Grosne, le Barde Cervorix, assis sur un rocher solitaire que l'onde environnait en mugissant, pinçait une lyre d'ivoire enrichie d'or, présent des Druidesses de l'île de Séna. Tout était calme : la terre, la forêt, la voûte éclatante du ciel. Les flots seuls bondissaient en tous sens autour de Cervorix. Ses disciples, la tête nue, écoutaient la savante parole du Barde, qui leur détaillait les merveilles du firmament, en leur faisant admirer la marche régulière et incessante des astres qui voguent dans l'infini.

Tout à coup l'horizon s'obscurcit, des nuages épais étendent leur voile sur la vallée. Un vent impétueux tourmente les arbres ; les oiseaux nocturnes voltigent sur la tête de Cervorix ; les dogues hurlent sur la mon-

tagne ; les gémissements, les cris se mêlent aux bouillonnements de la cascade et à la voix du Barde ; les groupes d'étoiles qu'ils observaient ont disparu dans les ténèbres. Un orage sinistre amoncelait ses nuages, quand Cervorix s'écria avec dédain :

« Tel est l'état de l'homme sur la terre. Il n'est que massives vapeurs et grossières exhalaisons. L'enveloppe matérielle qui comprime les élans de l'âme, le poids qui nous retient sur ce globe, commandent à l'homme de le quitter pour une demeure plus heureuse. En effet, qu'est-ce que la vie? Ce n'est pas le moment passé ou celui qui va passer, c'est celui qui passe ; le bon emploi du temps et l'usage du présent. Enfants de la Celtique, vivez en frères, songez à l'éternité, et dites à vos fils : Nous avons connu Cervorix ! »

Après ces mots, il brisa sa lyre, et du haut du rocher se précipita dans les flots écumeux. En mémoire de ce fait, et pour en perpétuer le souvenir, les Druides nommèrent cette chute d'eau le *saut de Cervorix*. On le désigne encore sous le nom de *saut de la Cervèze*, par corruption du nom de Cervorix.

Le lendemain de ce jour néfaste, un immense bûcher, couvert de fleurs et d'aromates, fut élevé devant l'antique dolmen de cette vallée des Douleurs [1]. Il était minuit, heure où l'image des sept étoiles de la grande Ourse se

[1] Les enterrements des Gaulois étaient toujours somptueux ; on y jetait dans le feu tout ce qui avait fait plaisir au défunt, même les animaux. Quand un Druide ou un chef

reflétait sur la surface de l'eau qui couvrait les trous de la superficie de l'autel druidique. Deux ministres d'Ésus levaient les mains vers le ciel ; derrière eux étaient des enfants portant des vases sacrés remplis de lait, et sur le dolmen des agneaux prêts à être sacrifiés. Les Druides, les saintes filles, les chefs, le peuple, en firent pompeusement le tour ; l'un y jeta une coupe d'ambre, l'autre une lyre harmonieuse ; la jeune vierge y déposa une mèche de ses blonds cheveux ; la druidesse, son voile ; le Barde, sa saïe, blanche comme le lis de nos vertes campagnes ; mais ses jeunes amis, ceux qu'il dirigeait et auxquels il avait décrit les merveilles de l'univers, la marche et la nature des astres, s'élancèrent comme la foudre dans le bûcher, où ils furent dévorés par les flammes.

« Pleurez sa mort un jour, dirent les Druides au peuple, on l'accorde à votre amour... C'est assez pour

d'État mouraient, on allait jusqu'à brûler les esclaves et même les amis qui les avaient affectionnés.

Les Gaulois étaient renommés par leur piété pour les morts. En novembre, les familles s'assemblaient pour passer des nuits sur la tombe de leurs parents, et en chasser les malins esprits qui troublent le repos des morts. Les tombes étaient entourées d'ifs, d'aubépines et de peupliers ; on y jetait des fleurs, on y faisait des libations de lait ; réuni en famille, on y versait des pleurs.

Les Gaulois représentaient les morts une urne à la main, symbole de la brièveté de la vie ; ils enfermaient dans la tombe, avec le cadavre, une figure de femme tenant deux enfants dans ses bras ; c'était la Nuit portant le Sommeil et la Mort.

l'humanité. Mais chantez à jamais ce trait de dévouement et d'admiration des élèves de Cervorix, qui les guidait dans le sentier de la vertu en leur faisant partager ses hautes connaissances. » [1]

Les cendres du Barde Cervorix furent recueillies avec soin dans une urne de verre colorié, et dessus l'on traça ces mots :

MORTEL !

APPRENDS D'OU TU VIENS ET CE QUE TU DOIS ÊTRE :

REGARDE CETTE POUSSIÈRE,

ELLE FUT CE QUE TU ES, TU SERAS CE QU'ELLE EST !

Telle fut l'origine du nom de la chute d'eau de la vallée de la Grosne. Depuis longtemps le vent des siècles l'a effacé de la mémoire des hommes ; de même le temps,

[1] La pierre Folle ; *Fol* signifie en celtique *pierre d'inspiration*. Ce dolmen ou cette pierre Folle a été détruite, il y a peu d'années, par l'ignorance de son propriétaire. J'ai observé qu'à la surface de ce dolmen il y avait sept trous percés en forme de petits bassins, destinés, sans nul doute, à recevoir de l'eau. L'épreuve que j'en ai faite m'a démontré que c'était un monument primitif d'astronomie, dressé pour indiquer l'heure de minuit, heure ordinaire des grandes cérémonies religieuses des Druides. Par une belle nuit, j'ai mis de l'eau dans les sept trous, et j'ai vu réfléchir, précisément à l'heure de minuit, la lumière des sept étoiles de la grande Ourse dans l'eau des sept bassins. Cependant, ayant renouvelé plusieurs fois l'expérience, j'ai vu une déviation de sept minutes dans

rapide dans sa marche, anéantit, transforme, pour détruire et créer sans cesse. Les actions vertueuses seules survivent; comme Dieu, elles sont immortelles.

Dans un des sillons de la Grosne, la cascade de *Cervorix* tombe d'un rocher d'où elle se jette avec fracas dans la vallée. Ses ondes se partagent; plus loin, elles se courbent, s'épandent en une nappe limpide, et s'échappent en un ruban de cristal au milieu des peupliers qui balancent dans les airs leurs têtes majestueuses, et des saules à l'ondoyante chevelure mêlés aux roseaux de la rive. Près de cette eau, on aime à rêver à la brièveté de la vie, à la rapidité du temps qui fuit; là, on aime à demander à l'Éternel d'où viennent les flots, où ils vont, eux qui s'évadent sans jamais s'arrêter. Par delà ces monts, quels sites vont-ils embellir? quelles contrées vont-ils fertiliser avant de trouver l'immensité des mers, où ils s'engouffrent et se perdent avec le souvenir des ravages ou du bien qu'ils ont fait?

la réflexion de l'eau des sept trous, avec l'heure exacte de minuit sur nos meilleurs chronomètres.

On ne saurait trop regretter l'anéantissement d'un monument dont personne ne s'est occupé, et qui avait une si haute importance pour la connaissance du culte druidique, et prouvait les études astronomiques des Celtes; on doit le regarder comme la première et la plus noble observation des Druides. — A leur imitation, les Égyptiens avaient fait, à Sienne, le puits du solstice; ainsi, lorsque le soleil décrivait le tropique, on voyait son image entière se réfléchir à midi sur l'eau qui couvrait le fond du puits astronomique de Sienne.

A l'extrémité ouest de l'empire des Celtes, là où finit la terre des anciens, *Finis terræ,* se trouvaient les Armoricains. Ils occupaient toute la côte maritime qui se trouve entre la Loire et la Seine, région bordée de roches granitiques, fortement échancrée par les vagues de l'Océan, qui la battent sans cesse et y forment une infinité de rades, de baies, de ports qui excitent et poussent ses habitants à la navigation. Ce sol était possédé par les *Namnètes,* les *Curiosolites,* les *Vénètes,* les *Ossimiens,* les *Abricantes,* les *Unelliens,* hommes de fer, à la voix rude, au regard perçant et assuré, au visage bronzé par la fatigue, qui résistaient à la violence des tempêtes, aux coups de la pleine mer, aux vents impétueux, sous un ciel noir et impitoyable, à l'air chaud et corrosif des rives armoricaines ; qui bravaient les ardeurs des plages brûlantes et les froids des mers glacées, sans qu'une plainte, un mot fît connaître que les rigueurs des saisons affectassent leur tempérament et leur caractère héroïques. S'ils mouraient, c'était avec cette tranquillité que la philosophie ne peut donner, et que l'habitude des dangers peut seule communiquer à l'homme. Eh bien, ces Celtes, élevés sous un ciel si rigoureux, éprouvaient, en s'éloignant de leur sauvage habitation, un vif désespoir. Ce qui nous prouve que l'atmosphère à laquelle nos poumons sont habitués dès l'enfance, le théâtre de nos premières émotions, le lieu qui satisfit à nos premiers besoins ont toujours un charme indéfinissable pour nous ; s'ils font naître chez l'homme l'amour de la patrie, seule

force nationale, ils n'en constatent pas moins que la nostalgie est une maladie incurable.

L'invasion des Romains dans l'Armorique et les courses des peuples du Nord anéantirent le grand commerce maritime des Ossimiens, des Vénètes et des Curiosolites. Les guerres intestines de cette contrée firent oublier jusqu'à l'art de construire des vaisseaux.[1]

Dans l'intérieur des terres, le climat étant moins rude et le sol plus humide, l'Armoricain y avait le teint frais comme le Breton de nos jours. La variété du terrain le portait naturellement à la mélancolie. Produit étrange de la diversité de l'espèce humaine sur un si petit espace de terre ! Qu'on s'étonne, après cela, de celle qui existe entre les peuples éloignés, séparés par des mers, brûlés par le soleil ou comprimés par les glaces du nord. Qui ne croirait pas à l'influence de l'air sur les hommes, et rejetterait comme un rêve ce que Hippocrate, Platon, Aristote, ce que tous les anciens, ce que tous les savants en ont écrit, fermerait les yeux pour nier le soleil.

L'Océan bat ces rivages avec tant de fureur, la puis-

[1] Jules César a dit que les Gaulois étaient très-exercés dans l'art de la navigation ; il se plaît à faire l'éloge de la solidité et de la forme de leurs vaisseaux ; il les préfère même à ceux des Romains ; il dit encore que les Gaulois avaient des flottes. — Strabon déclare que les voiles des vaisseaux gaulois étaient faites avec des peaux cousues ensemble.

Il est glorieux pour nos aïeux et honteux pour leurs antagonistes d'entendre avouer à Jules César qu'il se servit avec succès des vaisseaux gaulois. Je crois que l'art de la naviga-

sance qui pousse les vagues est si grande, que sans la chaîne de rochers et d'îles qui les bordent, tout le pays serait submergé par les flots. Ces mouvements extraordinaires de la mer étonnent, épouvantent; mais bientôt l'œil s'y habitue, et naturellement nos idées nous transportent aux temps si éloignés où ce point du monde, dentelé par l'irritation continuelle des eaux, touchait peut-être aux terres *atlantiques* [1], dont ces mers portent le nom, et où ces côtes se réunissaient sans doute à la contrée aux blanches roches, à l'île verdoyante, à la cornouaille insulaire !

Le passage du Raz, les rives de Douarnenez, l'anéantissement de la ville d'Is, les ruines de Crozon, les débris, les traditions populaires, nous montrent les siècles écoulés, et nous présagent ceux qui doivent leur succéder; et l'homme se demande involontairement, qui a détruit ces cités, et où en sont les habitants ?

Ces grèves, bordées de roches noires coupées à pic, sont presque toujours couvertes d'épais nuages de vapeurs que les vents roulent en tourbillons. L'œil

tion porté à ce point chez nos ancêtres, suppose nécessairement une profonde science et une civilisation acquises depuis bien des siècles.

[1] Homère, Platon, Euripide, Denis d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, tous les auteurs anciens attestent l'existence et la magnificence des monuments et des villes des Atlantes, de leurs ports et de leur commerce maritime. On attribue à ces peuples l'invention de l'astronomie et de l'astrolabe, ainsi que la perfection de la marine. Après la

charmé n'aperçoit dans ce sombre brouillard que le goëland effleurant l'onde de son aile effilée en jetant des cris lugubres au milieu d'énormes masses d'écume qui s'élèvent et se brisent contre les falaises granitiques, tandis que les flots s'amoncèlent sans fin et menacent de

submersion de leur île, ceux qui s'échappèrent répandirent les sciences, les arts, la navigation et le commerce.

Ainsi, on ne peut révoquer en doute le cataclysme général de l'Atlantide. Voilà des autorités qui doivent fixer au plus haut point l'attention des philosophes de nos jours, qui nous font venir toutes les lumières de l'Orient.

Un monument curieux nous a été laissé par Platon. Ce philosophe raconte qu'un prêtre de Saïs, parlant à Solon, lui dit : — « Nos fastes rapportent comment votre république a résisté aux efforts d'une grande puissance qui, sortie de la mer Atlantique, avait envahi l'Europe et l'Asie, car pour lors cette mer était guéable : sur les bords était une île, vis-à-vis de l'embouchure que vous nommez les Colonnes d'Hercule. Cette île était plus étendue que la Lybie et l'Asie ensemble. De là, les voyageurs pouvaient passer à d'autres îles, d'où il leur était facile de se rendre sur le continent. Dans cette île, il y avait des rois dont la puissance était formidable. Elle s'étendait sur cette île, ainsi que sur les îles adjacentes et sur une partie du continent. Ils régnaient, outre cela, sur toutes les contrées de l'Europe limitrophes de la Lybie. Les souverains de l'Atlantide tentèrent de subjuguer votre pays et le nôtre. Alors, ô Solon! votre république se montra, par son courage et sa vertu, supérieure au reste du monde. Elle triompha des Atlantes... Mais, dans les derniers temps, il survint un tremblement de terre, une inondation; alors tous vos guerriers furent engloutis dans les terres en l'espace de vingt-quatre heures, et l'Atlantide disparut. »

tout engloutir. Mais, soumises aux lois de la nature, elles glissent et meurent sur la plage. Sur ces rochers sauvages, quand le soleil se plonge à l'occident, lorsque la mer s'élève et gronde, toute la côte est couverte de flammes phosphorescentes qui voltigent sur la vague en furie, dont les sifflements horribles, épouvantables, sont répercutés par cent mille échos de rivage en rivage, de vallon en vallon. Les eaux, poussées par la violence des rafales, forment un spectacle imposant : elles semblent s'unir avec le ciel, et s'y déroulent avec une telle puissance, que les montagnes de vapeur qui s'en élèvent rendent ces roches comme mobiles quand elles s'engouffrent avec un bruit infernal dans les abîmes de Plogoff, dont les cavités profondes n'ont pour hôtes que les mouettes et les cormorans de la rive.

Ces rivages se dessinent à l'œil avec une incroyable variété. Ce sont des caps, des enfoncements, des îles de toutes formes et de toutes grandeurs, l'embouchure vaporeuse des rivières, des montagnes dans un lointain bleuâtre, des collines couronnées d'arbres de la plus riche espérance, des rivages solitaires, arides et dépouillés! Voilà des émotions pour les esprits sublimes, les philosophes, les âmes fortes, les poëtes exaltés ou mélancoliques, qui veulent méditer en silence! C'est un des plus grands théâtres de la force et de la puissance divine!

Cet angle de terre était célèbre par son voisinage de l'oracle de l'île de Séna, par le séjour qu'y faisaient les

Druides, par les idées de destructions, celles des morts et des ombres de la baie de Douarnenez. Ces prêtres avaient compris qu'il fallait aux hommes réunis en société des récompenses et des châtiments ; un juge pour prononcer sur les actions humaines, et des ministres pour exécuter ses jugements. Voilà les deux principes : le bien ou la lumière, la vie ; le mal ou les ténèbres, la mort. Cette sage pensée est fondée sur une grande connaissance du cœur et de ses passions. Chez l'homme, il n'y a que bonté et méchanceté, crainte et espérance. De cette idée est née l'Élysée, ce champ de la vérité, ce séjour du repos et de la joie, qui console l'être persécuté et vertueux ; l'Enfer, ces antres infernaux, ce Niflheim et ses supplices pour réprimer l'audace du vice. C'est là que les Celtes plaçaient les lieux d'expiation, ces gouffres du Ténare, que, par erreur ou mauvaise foi, on mit en Italie, et que les Grecs ont toujours placé chez les Cimmériens, c'est-à-dire chez les Celtes. C'est de la Celtique dont parlent leurs écrits ; ce n'est ni en Islande, ni dans Thulé, ni en Irlande, ni en Angleterre, découverte et peuplée par les Celtes, qu'il faut placer le lieu de toutes ces merveilles. La baie des Trépassés, la rade du Paradis, l'enfer de Plogoff, les cris des âmes qu'on croit y entendre, les prophétesses de Séna, la puissance des Druides de Carnac, les enchantements des Samnites des îles de la Loire, le souvenir d'un déluge engloutissant les cités, anéantissant la civilisation, tout un peuple submergé dans les ondes, tels étaient les récits que, chaque année, les colonies

celtiques, les nomades, portaient sur tous les points du globe.

Les Druides croyaient que les ténèbres ou la nuit avaient précédé toutes choses; que les portes des antres infernaux étaient aux extrémités de la terre, *Finis terræ,* et conduisaient dans *le lieu d'expiation.* C'est dans la cavité de Plo-goff[1] que la *Nuit,* traînée dans un char par des chevaux noirs, étend ses vastes ailes sur le sol cimmérien[2], et a pour toute occupation d'ouvrir et de fermer une porte de fer, où entre et sort le *Sommeil,* ce frère de la *Mort;* sa sœur, l'*Espéranee,* le berce sans cesse, ce qui procure aux hommes des rêves agréables et des promesses flatteuses[3], des songes vrais et des visions fantastiques. Devant la Nuit, la *Cupidité,* aux ailes de chauve-souris, la tête couronnée d'aubépine et de safran, les yeux hagards, la bouche béante, les ongles crochus, un croc à la main, marche éclairée par une torche que porte le *Crépuscule,* aux ailes de papillon. *Dis,* le dieu des métaux, tient les clefs du palais de la Nuit. Perché sur un cyprès, un hibou est à l'entrée de ce lieu de douleur; il ne fait entendre que des gémissements et des cris sinistres. Auprès est *le loup Volta,* à la gueule armée d'une triple rangée de dents aiguës, et d'où s'échappe une écume verdâtre qui forme un lac, dessèche les

[1] Plo-goff signifie en celtique le palais de l'expiation.

[2] Brochard.

[3] Hésiode, théogonie 720, place les rêves chez les Cimmériens. — Ovide place les songes chez les Cimmériens.

plantes et les rend vénéneuses. Les nasaux du monstre infernal lancent une fumée épaisse et humide qui se condense dans cette atmosphère chargée de miasmes putrides, retombe en nappes d'un liquide virulent, et donne naissance aux fleuves la *Dépravation* et la *Perversité*, au milieu desquels nagent tous les vices. C'est dans leurs eaux glacées que les âmes des lâches, des avares, des traîtres à la patrie, ceux qui ont tout sacrifié à l'amour d'eux-mêmes, sont plongées pour un temps défini. Si un mortel osait approcher du gouffre où règne HÉLA, *la mort*, les hurlements de Volta, trois fois répétés, l'avertiraient que nul être humain n'en peut franchir la porte, s'il n'a payé le tribut à la nature, et si l'on n'a entendu *les cris de la Fosse*.

A l'entrée du palais de l'Expiation se trouve la *Paresse*, l'*Oisiveté*, et la *Discorde*, les cheveux en désordre et la face livide; l'*Envie*, l'*Ignorance* et la *Crédulité*, aux oreilles d'âne, marchent précédées du *Soupçon*, de la *Peur*, de la *Crainte*, de la *Terreur* et de l'*Effroi* : ils poussent des cris si épouvantables que leur retentissement ébranle les fondements de l'antre infernal, et produisent les tremblements de terre et les tempêtes qui engloutissent les êtres vicieux. Le palais d'Héla est ouvert sur les quatre parties de l'univers ; rien n'échappe à l'œil osseux et profond de cette sombre divinité, assise sur un trône de fer massif, au milieu d'écueils granitiques, dépouillés de toute végétation ; à ses pieds sont le *Frisson* et le *Froid indolent ;* le *Repos*, la tête cou-

ronnée de nénufars, est endormi près d'une urne, sa main laisse échapper des pavots ; l'*Imagination* la caresse ; auprès se trouve un papillon qui prend l'essor, c'est l'âme détachée de sa dépouille mortelle qui retourne aux célestes régions. Cette souveraine maîtresse des destinées a la tête ornée d'un diadème d'argent mat. Ses pieds croisés foulent un roc noirâtre, et produisent un bruit semblable à celui d'ossements que heurte, dans une course nocturne, le bâton ferré du voyageur. A ses côtés, la *Fraude,* le *Chagrin* et la *Douleur,* serrent les dents et versent des larmes amères ; assises sur une gerbe de paille, la *Peste* et la *Famine,* aux visages maigres et décharnés ; ces deux mères des trépas tragiques, convoitent l'or que Dis, le génie des antres infernaux, fait garder par le chien *Othos,* aux dents noires et tranchantes, chargé de ronger les os, de broyer les chairs et de pomper le sang des cupides. Ce tricéphale a une tête de lion, symbole du présent qui s'avance avec rapidité et s'échappe de même ; une tête de loup, emblème du passé qui dévore tout ; une tête de chien les domine, elle représente l'espérance et l'avenir.

Le vestibule de la salle des Souffrances est maintenu avec un serpent roulé en tortueuse spirale ; c'est dans ce lieu où est le siége d'Héla, autour duquel les vagues écument et bruissent avec fracas, la mer, y roulant ses flots, les agite, les lance, les brise, les rappelle avec autorité et violence. Le corps de cette reine du séjour de l'expiation est recouvert d'une peau desséchée et trans-

parente, moitié blanche, moitié bleue; elle indique la naissance et la destruction; son œil est creux, son teint verdâtre, ses lèvres livides, sa bouche lépreuse, ses cheveux en désordre. Dans sa main, elle tient une corne d'où s'échappent les *maladies,* les *difformités,* les *passions* les *infirmités* et les *mauvais penchants,* qui souillent les âmes oublieuses de leurs destinées primitives, et qui ont profané leur corps tiré de la matière, cet objet passif à l'aide duquel se manifestent les phénomènes de la vie sur la terre.

Autour de la salle des Souffrances est la *voie des Remords,* couverte de pointes et de scories de fer : elle est gardée par la *Vieillesse,* à la marche chancelante, au dos courbé, au visage ridé, ayant sur son épaule une corneille, à la main un bâton, sur lequel elle s'appuie; elle est escortée par l'*Ennui,* la *Timidité* et la *Lâcheté;* elles guident les âmes qui arrivent au milieu d'un ténébreux brouillard. A mesure qu'elles approchent de la *caverne des douleurs et des angoisses,* un froid glacial les saisit, les pénètre, les étreint de plus en plus, jusqu'à ce qu'elles en aient touché le seuil.

A la porte d'introduction, tressée de vipères, on voit la *Méchanceté,* l'*Impudence,* l'*Injure,* le *Dépit* et la *Calomnie,* qui brisent les balances de la *Justice.* A côté sont les *Fléaux,* supportant le livre du destin, où sont inscrits les vivants et les morts.

Près de la *Fontaine des regrets,* formée et entretenue par les larmes des méchants, sont trois vierges, filles de

la *Nuit;* ces sœurs, aussi anciennes que la création, divisent le temps, filent, comptent, coupent les jours des mortels et leur distribuent bonheur ou malheur. SKULDA est vêtue de noir et couronnée de sept étoiles; son fuseau est rempli, elle a filé le passé; à côté d'elle se trouve une urne renversée. URDA, vêtue de blanc, a un cercle d'or sur la tête; elle file le présent. VERANDI, vêtue d'une robe de couleur changeante, a un cercle d'argent sur la tête; elle tient les ciseaux et coupe indistinctement les fils de ses deux sœurs; auprès des trois Parques se trouvent l'*Inquiétude* et le *Mensonge;* plus loin, on voit la *Nécessité,* qui tourne un fuseau en diamant à mille facettes : il touche la terre et le ciel, et développe successivement les révolutions des empires et de la nature.

Au-dessus de ces abîmes s'élève, s'arrondissant en demi-cercle, le *pont de l'Espérance* (l'arc-en-ciel), sur lequel l'*Impartialité,* l'*Égalité,* l'*Équité* et la *Justice,* pèsent les crimes, les fautes et les vertus, et prononcent la sentence du *long-sommeil* des âmes qui montent au séjour du repos et de la joie, ou sont précipitées dans les gouffres de l'expiation, et soumises à Héla; la *Vengeance-Céleste,* couronnée de feuilles de chêne entrelacées de serpents, fixe le dernier instant des hommes, préside à leur mort, indique les châtiments, et les case selon leur forfait. Une neige éternelle les couvre de ses frimas; des monceaux de reptiles, d'insectes voraces les tourmentent sans relâche. Ceux qui ont méprisé la loi

divine se roulent sur des pointes d'acier ; les adultères étreignent des statues de glaces ; les traîtres à la patrie sont hachés et pilés dans des mortiers ; les malheureux qui n'ont pas respecté leurs parents ont les entrailles déchirées par des vautours à bec de fer ; ceux qui ont maltraité les vieillards, les femmes, les enfants, sont renfermés dans des urnes d'eau glacée ; les médisants, les calomniateurs, les corrupteurs, sont sciés et battus sur des enclumes ; les avares, les cupides, les égoïstes qui n'ont point eu pitié des pauvres, marchent sur des ronces et des épines ; les débauchés, les dissolus, sont fouettés et foulés aux pieds, leurs corps, formés de matières subtiles, sont mordus par des rats, et leurs cadavres, morcelés par des tourments qui les brisent, se réunissent comme le vif-argent ; les paresseux et les parasites sont condamnés à errer indéfiniment dans la *ténébreuse forêt des sacrifices expiatoires*, où ils se frayent des routes au milieu des arbres de bronze, dont les feuilles aiguës et les branches hérissées de pointes les déchirent, tandis que de dégoûtantes chauves-souris sucent leurs plaies béantes. Puis au fond, tout au fond de l'infernale demeure, où l'œil plonge sur d'épouvantables précipices, on entend les soupirs, les cris plaintifs, les hurlements, les lamentations d'un amas d'âmes qui souffrent et gémissent sous le poids des montagnes de glaces accumulées sur elles, et leur font une agonie pénible et douloureuse dans ce lieu de purification ; après quoi elles renaissent dans ce monde, comme une

des suites et des conséquences de la création et de la métamorphose de tous les êtres.

A peine les hommes étaient-ils sortis de la main du Créateur qu'Héla, jalouse, quitta les entrailles de la terre et vint demander la matière animée, qui était son bien et une partie d'elle-même. Le Créateur lui dit : La matière t'a été prise, elle te sera rendue; elle te sera reprise, modifiée, transfigurée, et sans cesse rapportée sous mille formes parfaites et imparfaites. Alors Héla voulut avoir pour compagne une fille des hommes; elle enleva la *Volupté,* l'unit au dieu des ténèbres, lui fit voir les métaux, l'or, l'argent et les pierres précieuses que la terre contient; l'établit souveraine maîtresse de ses trésors, gardés par le chien Othos ; lui donna la vie éternelle, et lui dit : Fille des hommes, je t'unis au génie de la richesse ; va, sois heureuse selon ton gré. Elle la revêtit de l'immortalité, l'installa à ses côtés, lui découvrit les mystères du passé, du présent et de l'avenir; mais elle lui ôta la puissance de les révéler ; lui remit dans les mains la clef des sources corruptrices, qui montent sans interruption à la surface du sol pour tromper les hommes, avec la faculté de faire naître sous leurs pas les fleurs odorantes, les suaves et doux parfums, qui font prendre en affection les choses terrestres. C'est donc la Volupté, cette fille des humains, cette compagne de la Mort, qui inspire les folles passions, les désirs désordonnés des sens et les moyens de les satisfaire. C'est la Volupté qui fait oublier aux âmes dépravées

le temps futur de leurs destinées, en les plongeant dans tous les vices, la débauche, le libertinage, la licence, l'impudicité, qui rend semblable à la brute. A la voix de la Volupté naissent les pavots, les poisons enivrants, morbides, qui paralysent et tuent les élans vertueux. La Volupté, c'est l'ivresse de la pensée, qui dévore la vie, brûle le cœur et donne la mort.

Au-dessus de l'antre de Plogoff, la vue s'échappe jusqu'aux dernières limites du monde ancien, *finis terræ :* là finit la terre. C'est ici que le promontoire de *Gobée* élève son front de granit. Du séjour de la Mort [1], on aperçoit l'île d'Ouessant [2], à l'aspect grandiose et sauvage, aux grèves plus mélancoliques que pittoresques. Spectacle sublime dans ces immenses tableaux ! Ce lieu était comparé au jardin des immortels ; toutes sortes de biens y abondaient. Les jeunes Celtes y étaient sans cesse enivrés par des filles charmantes. Qu'on se représente ce point du monde dans tous ses détails : la mer battue et toujours agitée, l'ensemble fantastique des îles mouvantes, des rochers, des grottes ; puis des vallons, des bois, des champs, des torrents, des ruisseaux ; les ruses

[1] Pluton, suivant Philon de Bylos, Euhemère, Zénon de Citium, Hippon, Léontés de Pella, Persée le philosophe, Patrocle de Thurium, Brochard et le Clerc ; Pluton, dis-je, régna chez les Cimmériens, dans la région où le soleil termine son cours.

[2] Hésiode nous dit : La demeure des héros est située à l'extrémité de la terre, sur les bords de l'Océan.

des génies, les maléfices des Druidesses, les cérémonies de la foi primitive, l'apparition des fantômes, le palais des songes, la fin de la terre! Voilà l'île d'Ouessant, cette demeure des enchantements et des prodiges, cet élysée où chaque matin les âmes pures étaient conduites dans la barque de la *Tranquillité*[1]; le batelier de l'*Attente*, guidé par un génie *lumineux*, trouvait l'esquif

[1] C'est dans l'île d'Ouessant que doit être placée la fable rapportée par Tzetzès, transportée par erreur dans *Thulé*. Cette île merveilleuse ne peut détruire mon assertion. Ni les anciens ni les modernes n'ont pu fixer la place de Thulé.

L'Islande, qu'un petit nombre d'auteurs croient être la Thulé des anciens (*ultima Thule*), fut découverte, en 798, par Nadok, qui l'appela *Snée-land* (couverte de glace). Le Suédois Gardar et le pirate norwégien Floko la reconnurent ensuite; ce dernier lui donna le nom d'*Iceland* (pays de glace). Ingolfe fut le premier habitant de l'Islande.

Un fait certain, positif, c'est que les Bretons de la côte du Finistère (*finis terræ*) attestent que, de temps immémorial, leurs pères leur ont fait connaître l'île d'Ouessant sous le nom de *Thulé* (ultima Thule), nom qu'ils lui donnent encore aujourd'hui dans leurs légendes et leurs chansons.

Avant que les Gaules et l'Angleterre fussent bien connues des Romains, toutes les îles du Nord se confondaient dans la géographie nominale fort embrouillée des Grecs; de là ces erreurs de situation géographique d'Aristote, qui faisait toucher Cadix aux terres de l'Inde; celles de Strabon, qui place les sources du Danube dans la Bohême; celles d'Eschyle, qui fait couler l'Éridan en Espagne; celles qui faisaient prendre à d'autres savants l'Espagne pour une ville, la Vistule et le Rhône pour l'Éridan, enfin confondre les îles électrides avec les îles cassitérides.

au chargement d'esprits angéliques qui arrivaient de toutes les parties de la terre, pour être conduits dans la demeure des ombres heureuses, après avoir été jugés sur le pont de l'Espérance. Au lever de l'aurore, ces restes de la vie humaine s'élancent avec la rapidité de l'éclair dans l'atmosphère, et vont directement dans le soleil, ce paradis de Bélenos, ce Wahalla, ce lieu de bonheur, de délices, de gloire ; ce brillant logis des héros, où sont rassemblés les plaisirs de toutes les sphères qui naviguent dans l'infini des cieux promis aux âmes innocentes, qui s'y confondent dans un océan de félicités, en buvant à longs traits l'ambroisie de l'immortalité !

LIVRE TROISIÈME.

THÉOGONIE DRUIDIQUE.

LES DIEUX ET LES LIEUX SACRÉS.

Les Druides adoraient un grand ÊTRE, la cause universelle, le principe de tout, sans principes lui-même, et dont l'essence, comme un réseau infini, créait et vivifiait en flottant sur la surface des vagues de l'éternité.

Cet Être tout-puissant était désigné par les Druides sous le titre d'ÉSUS, *celui qui voit, lumière suprême*[1]. Ils disaient : Ésus existe par lui-même. Invisible, il voit,

[1] Le mot *Esus* signifie *Dieu* chez les Celtes. Sanchoniathon écrit *Jévo;* les Égyptiens, *Jaou.* Ouvrez les livres sacrés, vous y trouverez que l'Éternel y est nommé יהוה, qui signifie :

pénètre et connaît toutes choses. Incorporel, il n'a ni haine, ni amour, ni patience, ni colère ; sans mouvement ni repos, il n'a ni droite, ni gauche. Immatériel, il est au-dessus de toute conception. Éternel, il n'a point de forme. Incompréhensible, il est présent partout et en tout. Par lui, tout est rendu sensible, l'univers tourne dans ses doigts, les astres obéissent, les saisons reviennent, sa providence agit. Jamais les enfants des hommes ne pourront détailler ses perfections et sa puissance. Ses décrets sont une mer sans bornes, nul ne pourra la traverser, ni en sonder la profondeur. Tout ce qui est, est son image ; il embrasse tout ; sa volonté, c'est l'ordre invariable de tout ce qui existe. Principe de toutes choses, il en est le terme ; modèle de la vie, c'est une lumière, un feu, une pensée, le grand mystère d'*Isis !*

Les autres divinités n'étaient que les différentes dénominations de ses attributs, les énergies des opérations de la nature. Partout, dans la Celtique, les Druides adoraient ce Père de toutes choses, dont le soleil était l'emblème. Ils lui rendaient hommage dans les bois sacrés ; et lorsqu'ils entraient dans ces temples de la simplicité primitive, ils portaient une chaîne, signe de leur dépendance. Ils disaient : Ésus, voulant exercer la raison et la vertu des hommes, livra à leur contemplation, par un *fiat* instantané, les merveilles visibles de la créa-

Tu étais, tu es, tu seras. Moïse le nomme *Eheich* et ensuite *Jéhovah;* les Samaritains, *Javé;* les Grecs, *Zeus,* puis *Theos;* les Latins, *Deus.*

tion ; mais il jugea à propos de limiter leur science dans un cercle que leur intelligence ne peut franchir, de leur laisser ignorer leur origine, ainsi que la loi unique qui gouverne et administre toutes choses, comme incompréhensibles et au-dessus de la portée des êtres créés ; il leur révéla que toutes recherches pour connaître son essence sont défendues, étant vaines, criminelles, inutiles, présomptueuses ; qu'il suffit aux humains de voir ses œuvres, de connaître sa sagesse, sa miséricorde, et de savoir en profiter. [1]

Ésus n'avait, aux yeux des Druides, aucune connexion avec la matière, de même que les rayons de la lune, réfléchis dans l'eau, paraissent être en mouvement avec cet élément agité, sans qu'il y ait rien de réel qu'un mirage. Voilà l'image de l'union de Dieu avec ce qui est matière, attribut, acte, passion.

Isis était le symbole de la nature, et figurait la fertilité

[1] En mars 1711, en fouillant le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris, on trouva un bas-relief où était gravé, sur la plate-bande du haut, le nom d'*Esus*. Ce bas-relief représente l'Être suprême au milieu d'un bois, sous la forme d'un homme sans barbe, pour montrer son éternelle jeunesse. Il est vêtu d'un court sagum ; l'épaule et le bras droit sont nus pour indiquer les diverses opérations de la nature ; le genou gauche est appuyé contre le tronc d'un arbre ; le pied droit est posé à terre. De la main gauche, il tient le gui sacré, tandis que la droite, armée du celt, se prépare à détacher de l'arbre ce symbole de l'immortalité de l'âme pour le donner aux Druides, qui ensuite le communiquaient aux hommes, comme le présent le plus précieux de la divinité.

de la terre, où tout prend vie et fin. Cette divinité-nourrice balançait le culte que les Celtes rendaient à Ésus. Elle était représentée par une femme entourée de mamelles entassées les unes sur les autres, la tête couronnée de crénaux avec des rayons, signe de son emblème céleste; elle tenait dans sa main des pavots, symbole de la fécondité.

Isis-Vierge, c'est la terre où n'a point passé la charrue : la terre violée par la charrue, c'est Isis-Mère, nourrice et fructueuse.

La fête d'Isis se célébrait le 15 mars, époque de la résurrection annuelle de l'agneau équinoxial, qui égalise les ténèbres et la lumière, ramène l'humide printemps et ses fertiles influences; cette force expansive, qui vient de Dieu, y tient, y retourne. Ce jour était nommé l'*arrivée d'Isis;* on la promenait processionnellement sur un char tiré par des bœufs, pour qu'elle favorise la conservation des fruits de la terre. [1]

Le culte allégorique d'Isis était un *vaisseau* naviguant dans l'infini des cieux, ou plutôt le vaisseau sacré où l'on célébrait les mystères de la nature, cette âme éternelle qui vivifie toutes choses, cet esprit divin qui couvre la terre et la féconde [2]. Voilà pourquoi les Celtes disaient : Les âmes voyagent dans la coupe du soleil et voguent

[1] Cette cérémonie druidique se trouve représentée sur les monnaies celtiques, avec cette légende : EBUROVICES; au revers, un cheval et une étoile.

[2] Une statue d'Isis était conservée dans l'église de l'abbaye

au-dessus des eaux supérieures, enveloppées dans le manteau étoilé de cet astre.

La moisson faite, on dressait une gerbe de blé au milieu du champ dépouillé; les moissonneurs formaient un cercle autour. En commémoration de ce qu'on devait à Isis la connaissance du blé et l'invention de l'agriculture, AGRI-CULTURA, *le culte du champ,* les Celtes lui adressaient cette prière :

« Isis bienfaisante, tes faveurs sont grandes, jamais notre reconnaissance ne les égalera!

« Premier lien des hommes, tu as fait sortir la civilisation du chaos, tu l'empêches de rentrer dans le néant!

« Source de joie et de bonheur, nous te devons les fruits de la terre, le lait de nos génisses, la toison des brebis et le miel de l'abeille!

« Pour le bonheur de tes enfants, sois l'âme de nos travaux, couvre nos champs de tes ondes célestes, et fais multiplier dans ton sein la semence qui végète. »

Isis était nommée *Myrionymos,* ou la déesse à mille

Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Elle fut brisée par les moines de cette maison religieuse, parce que les femmes du peuple venaient lui faire des offrandes. Les anciennes chartes de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-des-Prés disent que Clovis et Childebert, leurs fondateurs, leur ont assigné les dépouilles d'Isis et de son temple, situé dans l'île de la Seine, habitée par les *Isiens.* Le vaisseau d'Isis, ce vase mystérieux, cette matrice, qui a reçu le rayon céleste pour former un pacte avec la terre, est l'origine des armoiries de la ville de Paris.

noms, à mille formes, suivant ses divers attributs. C'était la nature, la terre, la lune, Diane, Cybèle, l'Hillith, Rhamusia, Astarté, Hécate, Cérès, Junon, Minerve, Proserpine, Thétis, Vénus, Bellone; elle indique le Créateur, qui seul donne la vie à tous.[1]

Voici une inscription consacrée à Isis dans le temple de Saïs :

JE SUIS CE QUI A ÉTÉ, CE QUI EST, CE QUI SERA.
NUL MORTEL N'A SOULEVÉ MON VOILE.
LE FRUIT QUE J'AI ENGENDRÉ A ÉTÉ LE SOLEIL.

Fille du dogme des Druides, cette inscription égyptienne, que l'on trouve dans les Commentaires de Proclus sur le Timée, concerne la création. Dans la ville de Nisa, en Arabie, on a découvert sur un monument cette inscription :

JE SUIS ISIS,
REINE DE L'UNIVERS;
MERCURE
M'A INITIÉE A TOUTES LES SCIENCES,
ET
PERSONNE NE PEUT DÉLIER
CE QUE J'AI UNE FOIS LIÉ.

[1] Les figures d'Apis, d'abeilles, de scarabées trouvées dans le tombeau de Childeric, sont des preuves incontestables de l'adoration que les Francs rendaient à Isis, qui caractérisait la nature et les grands phénomènes qu'elle présente.

On immolait à Isis des génisses ; les arbres résineux et les fontaines lui étaient consacrés.

Isis était honorée sous le nom de *Néhalennia ;* elle était représentée assise et voilée, ayant sur ses genoux un panier de fruits et de feuillage. A sa droite est un chien, à sa gauche une corbeille remplie de fruits ; le soleil la suit. Tout ce qui l'entoure annonce la fécondité de la nature. Néhalennia est encore représentée voilée, et assise sur les bords de la mer avec tous ses attributs de fécondité, ayant à ses pieds une torche allumée, qui exprime que la nature ne se montre brillante et riche qu'aux rayons du soleil. [1]

Les Celtes adoraient la nature sous divers noms et par une foule de pratiques. Les Druides, tolérants et politiques, disaient entre eux : *Que le peuple croie ce qu'il voudra, mais qu'il obéisse.* Isis était honorée sous le nom de *Bélisana.* Sous celui de *Victorina*, elle était représentée entourée des Saisons et coiffée d'un *modus.* Le soleil passe au-dessus, tiré par quatre chevaux. Alentour

[1] A Nîmes, on a trouvé une mosaïque qui représente Néhalennia. Plusieurs médailles ont été frappées en son honneur. Une, entre autres, représente deux génies de la victoire planant dans l'air, tenant chacun une patère (vase pour les sacrifices). Ils soutiennent de chaque côté deux rideaux qui pendent d'un dais sous lequel la déesse est assise, ayant deux paniers remplis de fruits et un chien à sa droite. Les monuments érigés à Néhalennia, dans la Celtique, sont tous de pierre et ont le même caractère. Leur dessin tient du style antique.

sont les signes du zodiaque, qui président à la marche de l'univers. Victorina avait tant d'autorité chez les Éduens, qu'elle était appelée *Auguste et mère des soldats.*

Isis présidait aux accouchements sous le nom de *Post-Vesta.* A Soleure, elle était honorée sous le nom d'*Épone;* les Vocontiens lui donnaient le nom d'*Andarne.* Le Dauphiné lui était consacré sous le nom de *Dia.* Les eaux salutaires de la fontaine *Divona* lui étaient consacrées.

Au pied des montagnes du Gévaudan était un lac nommé HÉLANUS, *splendeur,* consacré à la nature. Chaque année, la nuit du 6 juin, les Druides, accompagnés du peuple, se rendaient sur les bords du lac Hélanus. Chaque croyant y jetait des vêtements, du drap, de la cire, du miel, du pain, des toisons. Ils passaient dans ce pèlerinage trois jours dans la joie et la bonne chère. Le quatrième, au moment de partir, l'eau du lac bouillonnait, une tempête, mêlée de tonnerre et d'éclairs, accompagnée d'une inondation d'eau et de pierres, planait au-dessus. Cette démonstration physique des Druides avait pour but de convaincre les Celtes que tout dans l'univers a une âme, et est soumis à la perturbation de la nature.

Dans la Celtique, le soleil était honoré sous le nom de *Bélenos,* comme le père de la lumière, dont les influences vivifient toutes les parties qui composent le zodiaque, dont les rayons, comme des yeux, chassent les ténèbres en parcourant sans cesse quelques parties de la terre, pour y faire éclore les fleurs et y faire pousser les plantes

nécessaires à la conservation humaine. Sous cet attribut, il était représenté avec les deux sexes, un flambeau à la main, pour montrer qu'il suffisait à la reproduction de chaque espèce.

Le savant collége des Druides connaissait, bien avant les autres peuples de la terre, la révolution complète et exacte du soleil. Ce fait est démontré de la manière la plus évidente dans la valeur du mot *Bélenos ;* considérées comme nombres, on trouve, selon le mode de compter des Grecs, qui se servaient des caractères élémentaires et primitifs inventés par les Druides, que ces valeurs, prises ensemble, forment le nombre des jours qui composent l'année solaire :

B	η	λ	ε	ν	ο	ς
2	8	30	5	50	70	200

365

Bélenos formait encore trois mots celtiques : BEL-EN-OS, *loin au-dessus de nous.* Ce n'était pas une divinité pour les Druides, il n'était que le symbole positif de la valeur de la révolution solaire, l'image des temps et des périodes, à laquelle ils sacrifiaient des victimes. En effet, il n'est point de dieu plus cruel que celui de la fin des temps ; il détruit tout.

Les Druides avaient observé que le soleil dilate les particules de l'élément humide, et les rend plus légères, pour les forcer à monter dans l'atmosphère jusqu'à ce qu'elles y soient en équilibre. Ce qui démontrerait que

nos pères connaissaient le phénomène de l'attraction, et qu'ils savaient qu'il est plus sensible lorsque la lune et le soleil se trouvent en opposition.

Des cérémonies, à peu près semblables à celles usitées chez les Persans du temps de Zoroastre, avaient lieu en l'honneur de Bélenos dans toute la Celtique. C'était le 25 décembre, au solstice d'hiver, que les Druides célébraient ces mystères, dans les endroits les plus sombres des forêts sacrées, en se couvrant de peaux d'ours, de loups, de chèvres, de moutons [1]. Le costume qu'ils portaient dans cette orgie de la renaissance du soleil était nommé *mastruca*, dont nous viennent nos *mascarades*.

Ces cérémonies joyeuses ne finissaient jamais sans de grands sacrifices et de grands banquets. Les Druidesses, revêtues de tuniques blanches attachées sur l'épaule avec une agrafe, et enserrées par une ceinture d'airain, étaient chargées d'immoler sur le dolmen les victimes consacrées à Bélenos.

D'autres fêtes étaient célébrées, en l'honneur de Bélenos, à l'équinoxe du printemps, par des feux que l'on éclairait sur les montagnes, et autour desquels on dansait en portant des torches de bois résineux. Cette solennité était emblématique, et représentait le combat de l'hiver et de l'été, le retour des fleurs et des fruits, le moment où le soleil reprend sa supériorité de lumière pour féconder la nature.

[1] Origine du carnaval et des loups-garous.

Le soleil, ce roi du zodiaque, était encore honoré sous le nom de TITAN, *foyer de lumière,* comme un rayon du feu divin qui donne le mouvement à la nature, et développe le germe des plantes et des êtres sortis spontanément de la matrice terrestre. De là les noms que l'on donne aux Celtes d'*Aborigènes* et d'*Autocthones*, c'est-à-dire *un peuple né sur la terre qu'il habite, sans être jamais venu d'ailleurs.*

La *belinuncia*, cette plante narcotique, était consacrée à Bélenos [1]. On lui attribuait la vertu de faire tomber la pluie. Au solstice d'été, au moment de l'exaltation, de toute la force, du plus haut degré de gloire du soleil, où cet astre, à son apogée, rétrograde en vaporisant les eaux par l'action de sa chaleur, les pompe dans l'atmosphère en forme de nuages, et les fait aussitôt s'épancher en pluie ; dans ce moment, si la Celtique se trouvait affligée par une sécheresse opiniâtre et désespérante pour les récoltes, on cueillait cette plante avec de grandes cérémonies. Les Druidesses faisaient rassembler toutes les femmes ; la vierge la plus jeune était choisie pour représenter l'enfant du *Hâle.* On la dépouillait de ses vêtements, et elle figurait ainsi l'aridité et la nudité de la nature ; sans voile, elle marchait à la tête de ses compagnes pour chercher dans la forêt la Belinuncia, cette plante providentielle. Quand la troupe l'avait trouvée, la

[1] La *belinuncia,* nom de la jusquiame. Ce terme nous a été conservé par Apulée.

jeune fille la déracinait avec le petit doigt de la main droite. En même temps, ses compagnes coupaient des branches de chêne qu'elles portaient à la main, en la suivant jusqu'au bord de la rivière la plus voisine, où elle plongeait le rameau sacré. Toutes les autres femmes y trempaient ensuite leurs branches de chêne, et les secouaient successivement sur le corps de la vierge représentant l'enfant du Hâle.

Ce cérémonial terminé, chacune des femmes se retirait; mais la vierge choisie pour figurer la souffrance de la végétation, était obligée de marcher à reculons pendant toute la route, pour montrer la marche rétrograde du soleil. Toute cette solennité était symbolique et indiquait le besoin qu'avait la terre du concours de toutes les influences célestes pour être rafraîchie et vivifiée par l'eau, et que ses productions puissent arriver à un complet développement et une parfaite maturité.

Sous le nom d'IRMENSUL, *longue pierre du soleil*, Bélenos était représenté par une colonne brute en granit, emblème de la stabilité de la nature. On offrait à cette colonne les prémices des fleurs et des fruits.

La baie de Douarnenez était consacrée au soleil; on la nommait: *le lac des Corbeaux*. Deux corbeaux aux ailes blanches y faisaient leur résidence. Quand une violente discussion survenait entre les Celtes, les parties se rendaient sur les bords de la baie, et mettaient chacun séparément, sur une même planche, des gâteaux consacrés. Les corbeaux mangeaient les uns et se contentaient

d'éparpiller les autres. Ceux qui étaient mangés avaient tort et perdaient leur cause.

Le lac de Toulouse était consacré à Bélenos; les Tectosages y jetaient l'or, l'argent et les choses précieuses en offrande au soleil. Le consul Cépion fit enlever ce trésor gardé par un génie [1]. Le coq, cet oiseau du matin, horloge vivante qui annonce les heures pendant la nuit, était consacré au soleil, à cause du feu qui brille dans ses yeux, de la fierté de sa marche, de la souplesse et de la vivacité de ses mouvements. Enfin, le corbeau, cet oiseau de mauvais augure, au regard sinistre, au plumage et aux cris lugubres, dont rien n'égale l'odorat et la finesse, lui était aussi consacré.

Comme le soleil, la lune avait plusieurs noms appellatifs chez les Celtes; sans chaleur ni fécondité, éprouvant des altérations et des intermittences, elle n'eut que le second rang, et fut associée au soleil comme son épouse et la reine du ciel, à cause de leur union à l'équinoxe du printemps, lorsque la terre en reçoit sa fécondité, et que le jour reprend son empire sur la nuit. Dans ses périodes de sept et vingt-neuf jours, la lune a servi à mesurer la durée du temps plus long qu'un jour.

[1] Cépion ayant été battu quelque temps après par les Cimbres, toutes les Gaules attribuèrent la défaite de ce consul romain à l'insigne sacrilége qu'il avait commis, en osant porter la main sur un trésor consacré.

De nos jours, quand on veut faire allusion à un or qui ne profite pas, on cite l'*or de Toulouse*.

C'est là l'origine des semaines et des mois. Douze de ses révolutions, répondant à peu près à une du soleil, ont formé l'année des Celtes. La lune était considérée comme une puissance qui attire ou verse goutte à goutte l'eau sur la terre, hâte ou retarde les productions, coopère à la réussite de l'agriculture, en répandant une lumière génératrice; règle le cours des maladies et l'effet des remèdes; et ayant la vertu de calciner le plomb, de miner le bois, de ronger la pierre, elle était le principe destructeur, comme le soleil était le principe vivifiant; elle avait aussi la faculté de rendre les rosées plus rares pendant la nouvelle lune, et plus abondantes quand elle est pleine.

La lune était honorée sous le nom de DI-A-NOS, *le jour et la nuit*, parce que cet astre paraît à ces deux époques, et qu'il répand seul plus de lumière que toutes les étoiles ensemble, et produit la nuit l'effet du jour. Diane était la reine des lieux d'expiation, et chargée de visiter les âmes des damnés entre le dernier croissant, où elle demeure invisible, et le retour de sa nouvelle phase.

Les Druides désignaient notre globe par un cercle surmonté d'une croix. C'était le signe symbolique de TEUTATÈS, *le père des hommes*, dont la terre était la nourrice. L'équerre et le compas étaient le signe primitif de la *croix*, l'emblème des droits de l'homme, le symbole social des Celtes.

Teutatès était regardé comme le fondateur de la nation

celte ; ce peuple se faisait gloire de descendre de lui. On lui offrait des sacrifices. On le représentait nu, sans sexe ni barbe, coiffé du pétase, tenant dans ses mains un caducée surmonté de deux ailes de cygne enlacées de serpents : l'*aspic* et le *basilic*. Le basilic était le symbole de la *vie*, l'aspic celui de la *mort*. Les deux principes réunis exprimaient l'éternité des êtres, par une *émersion* et une *immersion* continuelles.

Les constellations comprises dans la ceinture zodiacale ne fixèrent pas seules l'attention des Druides. L'habitude d'observer le ciel fit apercevoir la mobilité des planètes, leur révolution et les rapports qui se remarquent dans leurs formes. Ces astres ayant, comme le soleil et la lune, un cours réglé, furent aussi considérés comme des divinités et figurés par des cercles.

Pour désigner la planète de MERCURE, on employa un cercle surmonté de deux ailes, emblème de la vélocité de la révolution de cet astre autour du soleil. La croix placée au-dessus du cercle est l'emblème d'*Og-mi*, le Mercure terrestre, le premier des dieux-héros de la Celtique. Inventeur des arts et des sciences, il était le protecteur du commerce et des voyageurs. *Og-mi* présidait à l'éloquence ; dans ses mains, le caducée orné de serpents est le signe de la *prudence* et de la sublimité de la parole, si nécessaire à l'orateur. *Og-mi* apprit aux Celtes à semer le grain et à tirer des sucs salutaires de plusieurs plantes. Il inventa la musique, les arcs, les flèches. Plus tard, on construisit des barques et les pre-

miers chariots traînés par des bœufs. C'est au temps d'*Og-mi* que les Druides fixent l'époque de la découverte des arts en usage parmi les Celtes.

On donna à la planète de VÉNUS une forme semblable à celle de *Mercure,* moins les ailes, mais avec la marque distinctive de la croix. Les Celtes se mettaient à genoux pour implorer l'*étoile de Vénus* comme l'étoile mère.

MARS fut figuré par un anneau auquel est jointe la pointe d'une lance. Les Druides honoraient la forme d'une épée sous le nom de *Taranis.* Personnifié, il était environné d'une auréole, une lance d'une main et un bouclier de l'autre. Les rayons lumineux signifient que le sang, principale cause de la bravoure, est dû à la chaleur du soleil. *Taranis* n'était point un dieu pour les Celtes, mais ils voyaient dans l'épée un talisman qui contribuait aux succès de leurs guerres et à la gloire de la nation. On lui vouait les dépouilles des vaincus, en les laissant exposées au centre des *Cromleck.*

La découverte de JUPITER, *Jou,* c'est-à-dire *Dieu le père,* fit une vive sensation. SATURNE, la planète la plus éloignée que les Druides astronomes aient connue, en fit davantage. Ils célébraient, tous les trente ans, une fête solennelle en l'honneur de sa révolution. Voilà l'origine, chez les Celtes, des *siècles de trente ans.*

C'est ainsi que les observations astronomiques firent faire aux Druides les premiers pas vers la philosophie naturelle. La haute vénération que leur théologie inspirait aux savants des temps antiques, fut le plus puissant,

comme le premier motif qui les engagea à étudier la marche des astres, à observer avec attention ces corps immenses qui roulent dans l'espace avec tant de régularité et de majesté. Les premiers, ils soupçonnèrent l'unité et la simplicité des lois qui président à ces grands mouvements qui nous paraissent si compliqués. D'après leurs dogmes, le soleil était le premier agent de Dieu, le principe intelligent vivificateur de tout ce qui forme notre univers visible. Ils enseignaient que l'espace, l'infini, le temps, l'éternité, la migration des âmes indéfiniment versées et reversées de la lune dans le soleil, du soleil dans les régions habitées, ne sont qu'une seule et même chose, un fait sans commencement ni fin, qui s'est produit, s'entretient sur notre globe, et doit toujours se produire par l'action réciproque du soleil et de la lune. Ces deux énergies divines gouvernent la nature, entretiennent les vicissitudes des saisons, contribuent à la génération des êtres, l'une en leur communiquant l'esprit et le feu, l'autre en conservant le principe humide à la terre, toutes deux en l'animant de leur souffle, qui est l'air.

Sous le nom d'ONUAVA, la *terre* était représentée par une figure de femme avec deux ailes déployées au-dessus de sa tête, pour montrer que, comme les autres astres, elle avait une marche régulière. Des écailles de poisson lui tenaient lieu d'oreilles, pour indiquer aux hommes qu'elle avait surnagé au-dessus des eaux. La tête d'*Onuava* est environnée de deux serpents, dont les

queues se perdent dans ses ailes. L'un représente la fin des périodes et des choses ; l'autre leur renaissance, leur renouvellement continuel.

Les Druides reconnaissaient deux principes qui régissaient le monde, un bon et un mauvais. Ils rendaient cette idée sensible par l'image de deux serpents tenant un œuf : les crêtes des reptiles sont l'allégorie des éléments dont l'univers est formé ; l'œuf, le résultat de la réunion des deux principes qui concourent simultanément à toute formation, l'emblème de la génération active et passive, le symbole de la vie. Le serpent qui se mord la queue était l'image de la nature et de l'éternité. Cette allégorie enseignait qu'un seul et même être est l'auteur et le destructeur de toute existence, qu'il ne crée que pour détruire, ne détruit que pour reproduire. C'est ainsi que le commencement et la fin de toutes choses se confondent dans un même mouvement. [1]

L'œuf, le serpent, étaient les emblèmes de la succession des êtres, et leur renouvellement par la génération ; comme le chêne était l'image d'une puissance qui ne finit point. Les rameaux portés par les Druides représentaient des périodes qui se renouvellent et ne finissent

[1] On a trouvé en Italie deux serpents dressés sur leurs queues. L'un tient un œuf dans sa gueule entr'ouverte, l'autre le façonne avec sa bave ; mais dès qu'il est formé, il le dévore, comme jaloux de sa production. Cette allégorie de l'œuf est aussi représentée sur les monuments celtiques trouvés dans l'église Notre-Dame de Paris.

leur révolution que pour en recommencer une autre.

DIS, *riche,* était le génie des antres, et symbolisait les richesses arrachées des entrailles de la terre.

CORNUNOS, *corne,* était le génie qui présidait à la chasse des bêtes fauves. Il était représenté par un homme ayant deux cornes sur la tête, dans lesquelles étaient passés deux anneaux. On l'invoquait avant d'entreprendre les grandes chasses de l'élan, du sanglier, du cerf, de l'ours, de l'auroch, dont abondaient les forêts de la Celtique. Si la multitude et la variété des bêtes sauvages ont offert aux Celtes une nourriture substantielle, ce n'est qu'avec des peines, de l'adresse et du courage qu'ils parvenaient à se la procurer. Il fallait poursuivre, attaquer, combattre, tendre des piéges, dresser des embûches; s'habituer à supporter de longues fatigues, à endurer toutes les intempéries des saisons, à surmonter une foule d'obstacles pour harceler et forcer ces animaux à sortir de leurs sombres retraites pour leur livrer bataille et les vaincre corps à corps. De telles chasses étaient de véritables guerres, qui exigeaient force, constance, adresse, prudence, résolution, courage.

La nécessité força les Celtes à devenir d'intrépides chasseurs, et la chasse leur donna les premières leçons de la guerre. Elle était l'occupation habituelle de la jeunesse, qui y trouvait gloire et renommée. Elle leur fit prendre l'habitude des courses lointaines et pénibles qu'exigeaient la recherche et la poursuite du gibier; c'est ainsi que leur esprit aventureux s'accoutuma à ces pro-

digieuses migrations qu'entreprit et exécuta, dans les temps primitifs, cette étonnante nation.

Quand un jeune Celte, par son adresse et son courage, avait vaincu une bête formidable, en lui enfonçant le glaive dans la gorge ou dans les flancs, son nom devenait célèbre, on chantait son exploit. Les cornes de l'animal étaient portées en triomphe devant lui, et attachées avec orgueil à la porte de la maison de son père. Elles devenaient ses titres de noblesse et ses trophées de gloire. Ainsi, l'usage de clouer les oiseaux de proie, les cornes et les pieds des biches aux portails des châteaux remonte aux usages primitifs des Celtes.[1]

Chaque cité, chaque peuplade avait son génie tutélaire intéressé à la défense de sa propriété. *Abellion, Aghon,*

[1] Dans les temps primitifs, il suffisait d'exceller à la chasse pour se faire une grande réputation ; ce fut presque toujours le seul mérite des héros de l'antiquité. C'était alors un exercice périlleux qui demandait force, courage et adresse pour exterminer les bêtes sauvages.

Les Celtes avaient des chiens de chasse extrêmement légers, qu'ils nommaient *vertragi*. Ils en avaient d'autres pour la chasse du lièvre et du renard, qu'ils appelaient *segusii;* ils tiraient leurs dogues de la Grande-Bretagne, pour chasser l'auroch, le renne, l'élan, le sanglier, le daim, le chevreuil. Ils avaient l'habitude d'empoisonner les traits dont ils se servaient à la chasse avec le suc de l'if, pour rendre la chair plus tendre. La place touchée était jetée.

Chaque année, les chasseurs célébraient une fête en l'honneur de la lune.

Une amende était infligée à celui qui dérobait un chien.

Circius, Surtur, Némausus, Vosgésus, Penninus, Bibracte, Ardoinne, Aventia, Defeurs, étaient des génies locaux, indépendants des grandes divinités communes à toute la nation. Ils étaient fêtés chaque année par des libations et des sacrifices.

Les *Dusiens* étaient des démons impurs qui tourmentaient les femmes et en abusaient. Ce sont d'eux que nous vient le nom d'*incube* et *succubes.*

Au culte des *eaux* les Celtes attachaient des idées d'éternité. Dans les fleuves et les rivières, ils jetaient en sacrifice des étoffes; dans les torrents, les chevaux pris sur l'ennemi. Au premier de l'an, on faisait des sacrifices aux fontaines. On devinait par le murmure des ruisseaux, après avoir fait un sacrifice. On trempait les enfants dans l'eau, pour les rendre inaccessibles à la douleur. Le culte de l'eau n'était qu'une des conséquences de la frayeur qu'inspirait le souvenir du déluge, et des maux qui en étaient la suite.

Avant de semer, de planter ou de voyager, les Celtes disaient : *Commençons par consulter les oiseaux.* La différence, le nombre, la route, la plus petite déviation dans leur vol étaient les signes avant-coureurs de tous les événements. A telle divinité il fallait des victimes blanches, à telle autre des noires ou des rousses. S'avançaient-elles d'un pas tranquille et en ligne droite; c'était le pronostic d'une heureuse réussite. L'indocilité ou la manière de tomber et de se débattre donnaient lieu à autant d'interprétations fâcheuses. Comme on obser-

vait religieusement la sortie, la rentrée, les plis, les allées et venues des serpents. Le cheval était l'objet d'une vénération superstitieuse. Ceux dont la couleur était blanche et sans tache, étaient voués au soleil. Tout leur parlait dans la nature. Ils déifiaient les fleurs, les oiseaux dans les airs, les autres animaux sur la terre; une simple baguette dans la main d'un Druide, était un signe prophétique.

Les Druides partageaient les âmes des morts en deux classes, bienfaisantes ou nuisibles. Les génies charitables étaient les âmes des sages : ils présidaient à la destinée des hommes; les génies nuisibles étaient les âmes des ambitieux et des pervers : ils dirigeaient l'empire des éléments, excitaient les tempêtes, ravageaient les moissons, faisaient tomber la foudre sur les habitations en roulant sans cesse dans les airs.

Les erreurs antiques de nos premiers parents, malgré le progrès des lumières, ont toujours été respectées. La civilisation, en se développant, n'a fait que les embellir en leur conservant leur voile allégorique, comme les premiers pas de la religion cachaient sous des symboles les grandes opérations de la nature. Tels ont été les éléments du culte chez les Celtes, et les changements qui se sont opérés graduellement ne le furent que par un enchaînement de nécessités, que chaque pas dans les découvertes impose impérativement à tout pontife des peuples. Il reste positif qu'il s'écoule un laps de temps immense entre le moment où l'homme, loin de son ber-

ceau religieux, adorait des troncs d'arbres, des pierres brutes, et celui où il revint au culte de l'Être suprême, créateur et régulateur de tout ce qui existe, oublié ou défiguré par les ténèbres de son intelligence.

Les forêts druidiques étaient des asiles sacrés, inviolables, regardés comme la demeure d'Ésus; les Druides seuls habitaient ces sombres retraites destinées aux mystères du culte. Elles avaient différentes formes, rondes ou oblongues; au centre étaient des espaces circulaires entourés de chênes fort près les uns des autres; au milieu de chaque espace était un DOLMEN, *autel druidique,* sur lequel on immolait les victimes; à côté était le *chêne prophétique,* qui rendait des oracles, et dont les rameaux avaient des propriétés magiques. Les Druides le consultaient en observant le mouvement des feuilles. Aux branches étaient suspendus une hache en silex, une épée, un *machtach* ou fer de lance consacré. On le nommait SACRIVI, *arbre sacré.*[1]

Le fanatisme religieux des Celtes allait jusqu'à croire que les bocages sacrés tremblaient, s'animaient, s'émouvaient à la voix des Druides; que des sons terribles, mugissants, sortaient de dessous les dolmens, et retentissaient au loin; les chênes abattus se redressaient, d'autres naissaient spontanément; Sacrivi brûlait sans se

[1] Nous pensons que les mots latins *sacra vis*, qui veulent dire *force sacrée*, n'ont pas d'autre étymologie que celle du mot celtique *sacrivi*, par lequel les druides désignaient le chêne.

consumer, et son feuillage, échauffé, excité, bruissait au milieu des éclairs.[1]

Une fois par an, à l'heure de minuit, quand la lune étend ses voiles d'argent sur les bruyères, que les fantômes rôdent sur la terre ou montrent leurs têtes vaporeuses et fantastiques au bord des nuages, les Druides, à la lueur blafarde des torches résineuses, se rendaient deux à deux au dolmen solitaire de la vallée. Les Bardes seuls étaient admis dans le sanctuaire, où, par des chants prolongés et plaintifs, ils invoquaient l'astre des nuits. Les chefs militaires, couronnés de genêt, étaient à l'entour; le peuple derrière. Debout sur la *pierre de l'inspiration*, à côté de l'épée plantée au centre de l'enceinte, un Druide exhortait la multitude à la blême clarté des bâtons de gomme inflammable. Les fidèles, prosternés contre le sol, les sens trompés, fascinés, haletants, attendaient, dans une anxiété muette, la fin de la prédiction du Druide et la volonté du ciel.

Après avoir offert à la lune un sacrifice de miel et de lait, un Druide, vêtu d'un long manteau blanc, les pieds nus, un instrument consacré à la main, allait déraciner la verveine en la faisant sauter hors du sol sans la toucher. Cette cérémonie nocturne se terminait par des sacrifices de brebis.

[1] Les feuilles des chênes sacrés étaient plus échancrées que celles des chênes d'aujourd'hui, ce qui nous ferait penser que l'espèce en a été détruite au moment où les Druides ont été massacrés et crucifiés par la politique de Tibère

L'histoire des plantes sacrées ou médicales chèz les Celtes est très-obscure ; seulement, l'on sait qu'ils avaient beaucoup de vénération pour le *chêne*, le *gui* de chêne, le *frêne*, l'*if*, dont on portait les branches dans les cérémonies religieuses ; la *verveine*, la *sabine*, la *jusquiame*, la *fougère*, le *nénufar*, le *pavot*, le *cochléaria*, le *genêt*, l'*osier;* le *cyprès*, dont le feuillage sombre appelle la douleur, doit son nom à *Cyparisse*, fille d'un roi celte, morte au printemps de l'âge. Elle donna son nom à l'arbuste dont on environna le lieu de sa sépulture.

Le tournesol et l'œillet étaient consacrés au soleil, cet esprit qui vivifie les plantes, y fait couler l'or, en les diversifiant d'une infinité de bigarrures ; les fleurs semées d'argent, où la rosée de la nuit distille une suave odeur, étaient consacrées à la lune ; les rouges à Mars, les incarnats à Vénus, les vertes et les bleues à Saturne, les mélangées à Mercure, les violettes à Jupiter. Conséquents avec leurs principes, les Druides donnaient aux fleurs et aux plantes les passions humaines. Les blanches indiquaient la douceur et la pureté ; les pâles, la langueur ; les noires, la tristesse ; les brunes, le soupçon ; les rouges, la véhémence ; les variées, la bizarrerie de l'esprit humain ; les changeantes, l'inconstance ; les ardentes, la jalousie ; les jaunes, la gaieté ; les pourprées, la puissance ; les bleues, la sagesse. Les prairies, les champs, les vallées, jaspés de fleurs, figuraient la voûte céleste émaillée d'étoiles.

Quand on considère la manière de méditer des Druides dans la solitude de leurs bois sacrés, premiers temples

des hommes, on n'est point étonné qu'ils aient caché, sous un voile presque impénétrable, tout ce qu'ils savaient. Voilà pourquoi on a porté des jugements si opposés touchant les bornes de leur philosophie, ce qui rend difficile de déterminer jusqu'où s'étendit leur érudition. Mais ce qu'il y a ici d'intéressant à constater, c'est que cette coutume des Druides de se retirer dans la profondeur des forêts, a donné naissance aux mystères de l'antiquité chez tous les peuples de la terre.

La plus grande cérémonie druidique était la *cueillette du gui,* ce rameau des spectres, qui préservait de tous maléfices. Au solstice d'hiver, au moment où la lune dispute de vive force l'empire du ciel au soleil, et verse dans sa course une lumière plus vive sur la terre, les Druides allaient processionnellement dans les forêts pour y cueillir le gui de chêne, symbole de l'immortalité de l'âme [1]. La nuit qui précédait cette solennité religieuse, les

[1] Le concile de Leptine, de l'année 743, défend les cérémonies superstitieuses qui se pratiquent auprès des pierres. Le concile de Nantes fait la même défense, ainsi que ceux d'Arles et de Tours. Plusieurs synodes renouvellent ces prohibitions.

Deux capitulaires de Charlemagne, des années 789 et 794, prohibent le culte des arbres, des pierres et des fontaines, et ordonnent aux prêtres de faire détruire les forêts et les bois consacrés.

Saint Sévère, ayant fait couper un bois druidique, pour perpétuer la mémoire de cette action, fit graver dans l'endroit même l'inscription suivante : *Saint Sévère a renversé l'arbre*

Druides la passaient dans l'antre des dolmens, à écouter les mots mystérieux qu'échangeaient entre eux les ombres des sages et des hommes vaillants qui venaient se reposer sur la pierre dure de la vallée. Le matin, ils se purifiaient dans l'eau tombée du ciel, ensuite ils plongeaient une branche de verveine dans l'eau lustrale, avec laquelle ils faisaient une aspersion sur le peuple. [1]

Trois Bardes en robes blanches ouvraient la marche en pinçant de la lyre. Un groupe de jeunes vierges traçait autour d'eux un cercle en chantant des hymnes religieuses. Derrière s'avançaient à pas lents des pourceaux, des chèvres, des brebis noires et blanches, des taureaux blancs, et étaient suivis par deux hommes nus, les mains liées derrière le dos, une branche de chêne en bandoulière leur tombait de l'épaule droite sous l'aisselle

des cent dieux. On assure qu'en déracinant cet arbre on trouva autour une grande quantité d'or et d'argent.

Le chêne était en vénération chez les Hébreux, parce que les premiers patriarches avaient habité et sacrifié sous les chênes. — Abraham dressa ses tentes sous les chênes, dans la *vallée de Membré*. On les montrait encore du temps de Constantin. Les juifs, les chrétiens et les Turcs allaient les visiter par dévotion. — Jacob enterra sous un chêne la nourrice de Rachel. Ce fut sous un chêne qu'il enfouit les idoles de ses enfants. Sous ce même chêne, Josué plaça une pierre sacrée, en mémoire de l'alliance qu'il venait de renouveler entre Dieu et les Israélites.

[1] L'eau lustrale était une eau dans laquelle on avait éteint un tison ardent.

gauche. A côté étaient les victimaires, armés du glaive, de la massue, de la lance et des javelots sacrés.

Précédés de vingt torches enflammées, deux sacrificateurs portaient un grand simulacre humain en osier, destiné à renfermer les victimes : à chaque station, les Druides exécutaient des danses symboliques. Venaient ensuite les envoyés des différentes peuplades, chargés des intérêts respectifs de leurs tribus ; tous étaient vêtus de courte saie blanche, armés de la lance, de l'épée et du bouclier ; ils portaient à la main droite un rameau de chêne, signe de la puissance; et pour marques distinctives, ils avaient des colliers, des bracelets, des anneaux d'or.

L'ordre des Druides, entouré de leurs élèves, marchait à leur suite.

Un Druide portait l'œuf de serpent.

Un autre, la main de justice.

Ensuite venait l'Archidruide, vêtu de blanc, la tête ceinte de bandelettes, une branche de verveine à la main.

Devant l'Archidruide, un héraut, coiffé du pétase ailé, ayant dans la main une verge de noisetier enlacée de deux serpents, annonçait au peuple le retour d'une nouvelle année, en criant de distance en distance :

« *L'an neuf arrive ! Au gui de l'an nouveau !* »

Le chef civil marchait à la droite de l'Archidruide.

A gauche, un Druide portait des glands sur une patère.

Derrière, un autre Druide portait dans un verre d'or, de forme longue, de l'eau pure.

Les Druidesses, couronnées de verveine, venaient ensuite ; l'une d'elles portait le vase mystique rempli de l'eau de l'inspiration ; une autre, la coupe aux philtres magiques.

Enfin, venaient la noblesse et les guerriers en armes ; le peuple suivait dans l'attitude du recueillement et du respect.

Arrivé près de l'arbre sacré, on dressait un autel de gazon. Un Druide y brûlait du pain d'avoine, et y répandait le nectar de la félicité. Un autre Druide montait sur le chêne, où il gravait sur le tronc et sur les deux plus grosses branches les noms des dieux :

ÉSUS.

BÉLENOS. TEUTATÈS.

ISIS.

Un Druide, pris parmi les plus jeunes, montait ensuite sur l'arbre prophétique, vêtu d'une courte saie, le bras droit nu jusqu'à l'épaule, le genou gauche appuyé sur le tronc ; de la main droite, il coupait avec le CELT, *faucille d'or*, la plante *divine*, tandis que deux Druides, au pied de l'arbre, la recevaient sur un tissu de laine blanche qui n'avait jamais servi. A la chute du gui, les Bardes excitaient le peuple à des chants d'allégresse. L'Archidruide trempait ce rameau surnaturel dans le vase où était l'eau, alors il représentait le symbole de la *vie pure*.

On enfermait dans le simulacre d'osier les deux vic-

times humaines choisies parmi les malfaiteurs, et on les livrait aux flammes.

Avant le sacrifice des animaux, on leur arrachait quelques poils du front, que l'on jetait au feu; on répandait sur l'autel de l'eau, du miel, du lait, de l'huile; on faisait une prière, puis un Druide plongeait dans le sein d'une victime le couteau sacré, en arrachait les entrailles palpitantes, les consultait, et y lisait les décrets des dieux.

Quel moment pour ce peuple, l'œil et les mains levés vers le ciel, la physionomie animée d'une joie pure et d'un regard divin, offrant à l'Éternel une couronne de verdure en échange du rayon lumineux et vivifiant qui tombe sur la terre!

Après les sacrifices, on rôtissait les membres des victimes. Les Druides s'abstenaient de toucher au festin, tout en excitant le peuple à se gorger de la chair sacrée, réjouissances pendant lesquelles on buvait dans des crânes humains. [1]

[1] Les Druides, avant l'invasion des Romains, avaient fini par des simulacres de sacrifices humains. Dans les forêts sacrées, on se bornait à la simple aspersion du sang d'une victime choisie parmi les hommes condamnés à mort.

MM. Taillepied et Morin, l'un et l'autre très-érudits, ont justifié les Druides de la grande accusation des sacrifices humains; ils ont dit, avec raison, que ces sacrifices ne s'étaient autant prolongés que par la volonté de chaque peuple qui les exigeait dans les grands dangers ou pendant les calamités publiques.

La religion des Celtes, celle des Éthiopiens et des Égyptiens

Les DOLMENS, *autels druidiques*, étaient toujours environnés d'un bocage sacré. Le dolmen était une table ou une masse de granit posée sur d'autres pierres dressées sur champ. Ceux qui restent sont ronds, carrés, ovales ou triangulaires ; quelques-uns creux par le haut. Tous sont en pierre brute, le fer les eût profanés [1] ; seulement on y voyait, tracé en feuillage, un pentagone [2]. Cette figure géométrique était le symbole de la *santé*. Ce

n'étaient dans leur origine qu'un même culte ; mais elle subit chez le dernier de ces peuples quelques changements, après un long laps de siècles. La plus importante de ces révolutions est celle qui concerne l'immolation des victimes. Les Celtes sacrifiaient à Teutatès des hommes criminels. Les Éthiopiens immolaient des garçons au soleil et des filles à la lune. Les Égyptiens égorgeaient des étrangers sur les pierres consacrées au soleil-Osiris, et des femmes à la lune-Isis. Ces atrocités furent définitivement abolies sous le règne du Pharaon Amosis : tandis que le fameux acte pour brûler vif les hérétiques n'a été annulé, en Angleterre, que sous Charles II.

[1] Dans presque toutes les contrées de l'ancien monde, on trouve des pierres druidiques. Ces monuments sont multipliés en Angleterre. Les Anglais supposent qu'ils sont fondés par art magique ; ils en prêtent la construction à l'enchanteur Merlin. — Sylvestre Girard en place sur la montagne de Cyllarus, en Irlande. Montfaucon dit qu'elles sont communes dans la Frise, la Westphalie et tous les pays du Nord. — Strabon dit que le temple d'Hercule, à Gadès (Cadix), n'était qu'une réunion de pierres druidiques. La Genèse, elle-même, parle de ces pierres élevées comme monuments sous le nom de BÉTHEL (*maison de Dieu*).

[2] Beausobe, Manichéisme.

signe rappelait aux Druides le principal attribut de la nature, la bonne constitution, jeunesse éternelle, virginité florissante, que rien ne peut corrompre et dont elle seule jouit. Des cavernes étaient creusées à côté des dolmens, sanctuaires impénétrables, où n'était jamais admis le vulgaire. Les instruments du culte y étaient déposés : c'étaient des haches en silex blanc, en schiste noir ou verdâtre; des pointes de flèches et de javelots, tachetés, comme la peau du serpent, en serpentin ou ophite.

Quand les hommes, errant sur tous les points de la terre, eurent perdu le sens des emblèmes anciens, ils divinisèrent *les pierres*. On leur offrit des sacrifices, on les couvrit de couronnes de fleurs, on versa sur elles de l'huile, des parfums; on adora le *Sala-Gramma* des Bramines, la *pierre salanite*, les *béthel*, le *gébul des Hébreux*, les *colonnes des Macchabées*, l'*alquibile des Arabes*, la *pierre de l'aréopage*, le *dieu Termes*, *Jupiter Cappotas*, la *pierre de la porte Capène*.

Polybe, en décrivant la première alliance des Romains et des Carthaginois, dit qu'ils attestèrent une pierre comme témoin éternel, indestructible, de leur alliance, et que, se dévouant à la vengeance céleste, ils frappèrent d'un caillou la tête d'un agneau, consentant à périr comme lui, s'ils manquaient au traité qu'ils venaient de jurer.

A quatre kilomètres de Languidic, près de Quinipili, en Bretagne, il existe trois files de pierres druidiques. Elles sont dans un grand délabrement; plusieurs sont renversées. Ces trois rangées interceptent entre elles

deux portions de terrain. Chaque avenue, partant du même centre, a la forme d'un triangle *isocèle*. A l'est et à l'ouest, elles commencent et finissent au même niveau. Deux lignes sont à peu près droites : celle du nord décrit, vers son premier tiers, une courbe du côté du midi ; celle du sud trace dans sa totalité une courbe dont la cavité embrasse le nord.

Ce monument religieux représente un *machtach* ou la pointe d'un javelot ; il était érigé et voué au dieu de la guerre.

Les monuments druidiques annoncent un commencement de civilisation ; ce sont les jalons de l'histoire, le seul livre ouvert à l'instruction de l'archéologue, dans lequel il lit la marche des événements, et classe selon les époques la progression de l'esprit humain ; y étudie le principe religieux et politique des premières sociétés. C'est sous ces points de vue qu'ils sont intéressants pour nous. Comme les Celtes avaient des mœurs que leur simplicité rendait chères à la nation, les monuments prenaient ce caractère de simplicité, qui n'ôtait rien des sublimités qu'ils étaient destinés à enseigner et à propager. La philosophie, aussi profondément qu'elle ait creusé le sillon originel de l'homme, n'a rien fait connaître ni découvrir qui soit plus pur ; tous les labeurs de la science ne nous ont pas trouvé une origine en dehors de celle qui est commune à tous les êtres sous le rapport physique. La religion de Jésus-Christ, sa divine morale, n'avaient pas encore jeté son flambeau sur l'avenir de

l'homme, *post tumulum;* on ne connaissait rien de positif sur l'âme humaine, guidée plutôt par ses élans vers la vérité que par la vérité elle-même.

Les dolmens primitifs servaient de tombeaux aux Druides et aux guerriers illustrés par leurs talents, leurs vertus, leur bravoure ou leur dévouement à la *chose publique*. Les Celtes croyaient que leurs ombres errantes dans les airs y trouvaient un asile quand elles visitaient la terre. La tête des Druides était toujours placée du côté de l'orient, celle des héros du côté de l'occident. Les fantômes des premiers présidaient au lever du soleil, les autres à la fin de la carrière de cet astre.

L'état primitif de la Celtique n'a point d'édifices qui aient survécu si complétement aux ravages des siècles et des hommes, que ces blocs granitiques plantés, couchés ou suspendus sur plusieurs autres, fragments de rocs groupés, amoncelés, disposés en lignes parallèles, en enceintes circulaires, destinées à recevoir les offrandes des fidèles, les libations ou le sang des victimes. Monuments trop dédaignés de nos jours, et qui cependant doivent être placés au rang des premières productions de l'industrie et de la science humaines.

Salut aux monuments les plus anciens sortis des mains de l'homme, et que la nuit des temps enveloppe de son ombre; salut aux restes de poussières granitiques de la puissance des Celtes, ces géants primitifs. L'orgueil du doute se brise contre la grandeur que les Druides y ont imprimée au début de la civilisation; combien de soleils

les ont-ils éclairés, brûlés, desséchés et colorés, en s'éteignant au sein des ondes.

En parcourant la plaine de Carnac, on se sent frappé d'une crainte religieuse en présence de cette masse inébranlable d'obélisques qui se dressent de toutes parts, reposant sur leur pointe. On les compte par milliers, alignés sur onze rangées perpendiculaires à la côte. Rien n'est fantastique comme cette plage couverte de débris, forêts de rocs granitiques dont ce sol est jonché, gigantesque érection, monument primordial élevé à la gloire de la science astronomique, où ont été employés le génie et le talent réunis aux forces d'une puissante nation. Quand on approche de Carnac, on croit être transporté au temps de la fondation du culte des astres, où la puissance des Druides dominait l'Occident; ou à celui de ces réunions générales dans lesquelles ces prêtres souverains, philosophes et législateurs, marchaient processionnellement, entourés de l'amour et de la vénération du peuple, pour cueillir le gui sacré, ou pour voler à la défense de la patrie. Quand, après tant de siècles, on voit la simplicité imposante de ces ruines, objets de la vénération religieuse de nos pères, on est saisi d'admiration et de respect. La vue de ce monument, dans son ensemble, donne à l'homme la conscience de sa force, et l'idée d'une conception hardie, nationale, héroïque; c'est l'édifice primitif le plus durable érigé par nos pères, l'autel le plus sublime dressé à la gloire des astres; et, l'âme remplie de grandes pensées, le philosophe dit en

les voyant : *Nos pères ont fait cela ;* puis il s'afflige sur l'anéantissement des générations et la perte des arts ; alors, son imagination s'élève jusqu'à la hauteur du monument.[1]

C'est sur la côte sud du département du Morbihan, près du bourg de Carnac, que se voit le reste de cet important monument des Druides. Onze rangs parallèles de pierres, plantées et alignées jusqu'à la mer, sont diversement espacés. Le plus grand intervalle qui se trouve entre elles est de douze mètres cinquante centimètres, et le plus petit de quatre mètres. Les obélisques du même alignement sont plantés à des distances inégales. Ils sont éloignés l'un de l'autre de six à huit mètres. Il en est qui n'ont pas plus d'un mètre de haut, tandis que d'autres s'élèvent inégalement jusqu'à sept mètres. Ces onze rangs de blocs granitiques occupent encore une superficie de terrain de plus de douze cents mètres, et une largeur de quatre-vingt-quatorze mètres. Le tracé primitif du monument indique que la totalité de sa longueur était de deux mille huit cent quatre-vingts mètres.[2]

[1] Le monument de Carnac, que les peuples primitifs de la Celtique ont construit avec tant d'efforts, était consacré à l'histoire des phénomènes célestes, pour transmettre à la postérité ce que les Druides croyaient mériter de lui être transmis. La science du ciel, si utile pour étendre la sphère de l'esprit humain, ne servit à nos aïeux qu'à rétrécir le génie des masses qu'ils gouvernaient, et à livrer l'homme aux vaines superstitions astrologiques.

[2] La Sauvagère a écrit que ces onze rangées de pierres

L'édifice de Carnac se trouve conforme au génie symbolique des Druides ; l'arrangement régulier et harmonique de ces pierres annonce qu'elles ont été dressées pour représenter un planisphère céleste, première carte dressée par les hommes, pour asseoir et perpétuer un culte basé sur la vaste science des observations astronomiques, dont l'influence religieuse s'est ensuite fait sentir sur tout le globe. Ce qui fortifie cette opinion et donne la quasi-certitude de la vérité, c'est que l'emplacement choisi indique encore la signification du monument élevé sur le rivage de la mer qui termine la terre connue des anciens. Ces obélisques, diversement espacés, s'élevant inégalement vers les cieux sur une plage aride et solitaire, battue des vents, paraissent de loin autant appartenir au sol qui les supporte qu'au ciel vers lequel ils semblent tendre, et dont ils étaient le symbole. Leur pose représentait l'union apparente des cieux et de la terre. Cette construction, dans son entier, était la figure de la partie du zodiaque céleste qui se montre à nos yeux dans une belle nuit d'hiver. Chacun des blocs de ce planisphère primitif devait, par sa disposition, l'inéga-

étaient un camp romain. Il est facile de combattre cette pauvre démonstration.

Caylus dit que ces pierres donnent l'idée d'un culte bien établi. — Je le crois comme Caylus ; mais je ne pense pas que ce culte ait été celui d'un autre peuple que les Celtes : et, en effet, on ne trouve chez aucun une disposition analogue. Caylus ne le dit pas. Son opinion n'éclaircit donc pas ce mystère.

lité d'intervalle et d'élévation réciproques, représenter les planètes[1] et l'immense quantité d'étoiles dont les cieux sont parsemés. Cette opinion joint au mérite de la probabilité celui d'expliquer nettement la destination de cette bizarre construction.

Dans l'enfance des sociétés, tout ce qui opérait sur les sens devint autant d'objets craints, chéris ou révérés; ainsi, le plaisir, la douleur, l'admiration, l'étonnement, la peur, les éléments et les phénomènes de la nature, tout ce qui était propre à procurer le bien, à éloigner le mal, justifié par une longue habitude, fut adoré comme rempli d'une force occulte et d'une vertu surnaturelle. Le soleil, la lune, les étoiles, le tonnerre, les orages, les montagnes, les fleuves, les lacs, les fontaines, la mer, les forêts, les arbres, les pierres, furent autant de divinités auxquelles on attribuait des vertus merveilleuses. Sur ce *culte des éléments* mal défini s'établit le *culte du champ,* puis vient le *sabéisme,* qui exigeait des savants, et un collége d'astronomes. La sublimité des découvertes astronomiques érigea les astres en autant de divinités, et assura le succès de ce culte, qui s'étendit sur l'ensemble de tous les corps lumineux qui brillent dans l'immensité du ciel. Ce ne fut pas seulement la curiosité, mais la nécessité, mère des sciences, qui y eut la plus grande part, et donna la première impulsion à cette religion.

[1] La Tour d'Auvergne dit qu'au centre du monument de Carnac se trouvait un siége taillé dans un des blocs de pierre.

On supposa aux astres une influence surnaturelle; et tout ce que l'imagination exaltée peut ajouter de merveilleux aux merveilles du firmament, compléta cet édifice du culte druidique, dont le monument de Carnac n'était que le résumé traditionnel.[1]

Les anciens auteurs varient sur la *formation* de la science astronomique : les uns prétendent qu'on la doit aux rois *pasteurs*, d'autres à des rois puissants de l'*Atlantide*. Ce fut *Atlas*, *Thoth*, *Prométhée*, *Bélus*, *Zoroastre*; mais, avant tout, ce fut *Uranus*, roi d'un peuple qui habitait les bords de la mer Atlantique. Quel autre peuple que les Celtes habitait les rivages de l'océan Atlantique? Aujourd'hui encore, la mer qui baigne les grèves de la Bretagne a conservé le nom d'*Atlantique*.

Les peuples de la Celtique, dans l'enfance du monde, passaient leurs jours dans la solitude des champs; le silence et le repos les invitèrent à méditer, tout en gardant leurs troupeaux. Cet esprit de contemplation des astres généralisa les idées et réduisit au silence les notions isolées, jetées çà et là, et leur fit cultiver les mouvements des étoiles. Ces observateurs paisibles donnèrent des noms pris dans les travaux de la campagne. Ainsi,

[1] Le sabéisme a été universel. On en trouve des vestiges par toute la terre. Il fallait des signes de ralliement aux sociétés: les astres en donnent qui sont universels par leurs phases périodiques. On saluait le soleil à son lever, à midi, à son coucher; puis on célébrait son entrée dans chaque signe du zodiaque.

l'astronomie est la fille des anciens Druides, ces chefs bergers de la Celtique.

Dans les premiers âges du monde, l'étude du ciel a échappé aux révolutions physiques du globe, elle n'a dû être qu'une étude inquiète, dictée par la terreur. Après le déluge, tous les changements qui survenaient dans la machine de l'univers alarmaient les esprits. Ainsi, la sagesse et la haute prudence des Druides firent de l'astronomie une affaire d'État, une science religieuse et mystique pour le peuple. Encore à présent les gouvernements chinois et japonais en font un mystère au peuple. Dans la Celtique, le collége druidique seul était dépositaire du secret des astres. Il avait des tables astronomiques où les Druides marquaient les mouvements et les révolutions des planètes, leurs influences sur les êtres sublunaires, les biens et les maux que leurs différents aspects annonçaient aux hommes, les années abondantes ou stériles, les maladies, les tremblements de terre, et l'apparition des comètes dont ils connaissaient le retour. Si nous avions les annales du collége des Druides, à côté de l'histoire de la création et de l'origine de la race humaine, nous n'y verrions, sans nul doute, qu'un traité de météorologie, les crises de la nature, les combats des éléments, les changements et les périodes des astres, où ils croyaient connaître l'avenir, ce qui rendit leur sacerdoce redoutable et vénéré; ces vicissitudes leur paraissaient des événements tout aussi importants que l'histoire de l'homme!

Dans l'enfance des sociétés, l'astronomie eut deux époques distinctes. La première, lorsqu'elle était pratiquée par les *pasteurs nomades*, temps fort inconnu, en ce qui concerne l'origine directe, la capacité réelle de ces *rois bergers*, et le premier rassemblement d'hommes sous un mode rationnel de gouvernement. La seconde, lorsqu'elle fut l'apanage exclusif des prêtres, et qu'elle fit partie du culte de toutes les nations éclairées de la terre.

Il est certain que les notions astronomiques et scientifiques que possédaient les Égyptiens étaient dues aux migrations annuelles des colonies celtiques. En effet, l'astronomie ne date en Égypte que de seize siècles avant Jésus-Christ. Les annales scientifiques et les tables astronomiques des prêtres de Memphis, ne font mention que de trois cent soixante-treize éclipses de soleil et huit cent trente-deux de lune, dont ils s'attribuent par vanité le mérite du calcul. On ne leur doit, dans la réalité, que la découverte de la science *gnomonique*. Quant aux Chaldéens, leurs observations ne datent que de sept cent dix-neuf années avant l'ère chrétienne; elles ne font mention que de trois éclipses de lune.

Les Chinois, dont les annales écrites sont les plus anciennes, ont primitivement nommé les jours années; ils ont ensuite formé leurs années de soixante jours, ainsi que les Indiens et les Égyptiens[1]; puis ils eurent des années de six mois.[2]

[1] Bailly, *Astronomie indienne*.
[2] Soucit et Censorin.

Les chronologistes indiens attestent qu'une année de cent quatre-vingts jours a été généralement en usage en Asie. Les tables indiennes apportées en France par le père Duchamp, sont calculées pour des années de trois cent soixante-quatre jours.

Les Chaldéens, les Grecs et les Romains, obtinrent ensuite le retour fixe des saisons en trois cent soixante-cinq jours, comme Hérodote le dit des Égyptiens.

Cinq cent quatre-vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, Thalès, philosophe grec, étant allé à Memphis pour étudier l'astronomie à l'école des prêtres égyptiens; de retour en Grèce, il expliqua la cause des éclipses et en prédit une de soleil. C'est la première qui y fut annoncée. Il fit connaître que la terre était ronde, partagea la sphère céleste en cinq cercles parallèles, expliqua les causes des phases de la lune, et parvint à faire assez exactement l'estimation du diamètre apparent du soleil, en lui donnant la valeur d'un demi-degré de son orbite. Fondateur de l'astronomie en Grèce, il contribua puissamment au succès de la navigation de ce pays, en recommandant de faire usage des étoiles circompolaires, et notamment de la petite Ourse.

Je vais arriver à démontrer, d'une manière irrécusable, que les observations astronomiques *faites par les Druides de la Celtique*, ont servi de jalons aux autres peuples savants que je viens de nommer; qu'ils connaissaient les constellations, et supputaient le temps que le soleil emploie à revenir au même point du ciel en trois cent

soixante-cinq jours. C'est encore à eux à qui l'on doit la connaissance de la savante période *luni-solaire* (dix-neuf ans) nommée *saro*. Elle servait aux Druides à prédire les éclipses, les variations qu'éprouvaient les saisons, la puissance de la lune sur notre atmosphère, et tous les phénomènes célestes.

D'après les notions qu'offre l'antiquité des Druides, il est certain que les étoiles furent un grand sujet de contemplation pour les Celtes avant qu'ils aient pu les indiquer comme signes relatifs à la course périodique du soleil. Les premiers astronomes ont partagé le ciel en constellations avant de le diviser en douze signes. La lune, qui parcourt le cercle des astres treize fois dans le même espace de temps que le soleil met à en franchir un seul, donna plus de facilité pour reconnaître l'harmonie des mouvements célestes. La régularité de ses phases, chacune de sept jours, fit que les Druides divisèrent le temps en années lunaires, et chaque lunaison en quatre parties égales de sept jours. La révolution lunaire, qui donnait la mesure de l'année, et ses douze phases, ne remplissaient pas l'étendue de la révolution solaire, puisqu'elles laissaient un déficit de temps qui augmentait chaque année. D'où il résulta un désordre qui fit prendre pour base la mesure du temps, non dans les phases de la lune, mais dans la durée annuelle du cours du soleil.

Devenu plus entreprenant à mesure qu'ils acquéraient plus d'expérience, l'œil de nos ancêtres osa fixer le dieu du jour, et lui demanda compte de ses courses journa-

lières. Les groupes d'étoiles furent observés, classés, dénommés et divisés en douze signes symboliques, indiquant la marche et les accidents du soleil. Cette division facilita la connaissance des révolutions des planètes, fixa l'époque des saisons, régla les travaux de la campagne et fortifia le CULTE DU CHAMP, *agri-cultura*. Et la charrue, qui active la rupture de la terre en ouvrant des sillons, fut ainsi honorée.

Voilà comment fut fondée la science astronomique, qui est le complément du culte du champ. On imagina un cercle longitudinal, un planisphère représentant l'ensemble de la voûte céleste, et le cours du soleil dans une année, par une ligne d'obélisques; on supposa dans le ciel une bande semblable au monument de Carnac, et par un signe symbolisé, on indiqua chacune des divisions. Ce cercle, ainsi divisé, reçut le nom de *zodiaque*, ou mouvement des astres.

Le signe du *Taureau*, qui succède aux *Chevreaux* ou *Gémeaux*[1], nous précise l'époque où cette division céleste a été conçue, en indiquant les *Chevreaux* comme le point d'où est parti le système zodiacal. Il est difficile d'imaginer un signe qui soit plus dans la nature, et rende mieux l'état du ciel à l'équinoxe du printemps que les

[1] La chèvre produit deux petits plutôt qu'un; voilà le signe primitif des Druides, dont les Égyptiens ont fait deux enfants, ce qui n'est pas naturel; tandis que les chevreaux entrent dans le culte du champ. Les Grecs ont définitivement substitué les gémeaux aux chevreaux.

chevreaux. L'égalité des jours et des nuits est symbolisée par deux animaux d'une même mère, d'une même portée; égaux d'âge et de taille, ils représentent l'année qui ne fait que de commencer à développer les germes de la terre. Là se trouve le signe des poissons symbolisant la nature fécondée.

Cette base posée, il nous est facile d'indiquer la place qu'occupaient les signes avant que le mouvement progressif de la précession des équinoxes eût dérangé l'ordre primitif établi sous le signe des *Chevreaux* ou *Gémeaux*.

L'équinoxe du printemps étant symbolisé par des *chevreaux*, le solstice d'été le fut par un *lion*, et représenta l'époque où la végétation a acquise toute sa force. Le lion est l'emblème de la terre cultivée, il montre aux hommes qu'il n'y a aucun sol qui ne puisse être dompté par la culture. Là se trouve le signe de la *Vierge mère, Isis*, la *belle moissonneuse*, l'*Épi rougissant*, qui symbolisent l'époque des moissons. Ces deux dernières constellations, sous lesquelles le soleil se trouve en France, et non en Égypte, ni dans les autres parties de l'Orient, au solstice d'été, n'ont reçu ces noms des Druides que pour désigner par un mot le rapport de ce qui se passe alors dans la nature des lieux habités par le peuple celte.

Les Celtes donnaient aux solstices le nom d'IUL, *le retour;* en leur honneur, les 25 juin et 25 décembre, à minuit, au moment du solstice, on allumait des feux sacrés sur les montagnes et on dansait autour. Cet usage s'est maintenu jusqu'à nous.

L'*écrevisse* est un animal qui marche obliquement et à reculons : de même le soleil, parvenu dans ce signe, commence à rétrograder et à descendre obliquement. Le *capricorne* ou le *bouc* représente la nature fécondante ; il a l'habitude de monter toujours pour paître. De même le soleil, cette force fécondante de la nature, arrivé au signe du *Capricorne,* quitte aussitôt le point le plus bas de sa course pour revenir au point le plus élevé. Sous ce signe, pour célébrer la fête des *semailles,* celle qui centuple, on immolait des cochons, animaux nuisibles aux laboureurs.

La *balance* symbolise l'équinoxe d'automne, et la mesure égale qui existe entre la lumière et l'obscurité. Les maladies d'automne qui règnent en France à cette époque ont été caractérisées par un *scorpion* qui injecte indistinctement son dard imbibé de venin, et donne les fièvres endémiques particulières à la Celtique. Les chasses aux bêtes féroces, que les Celtes entreprenaient à la chute des feuilles, sont symbolisées par un *homme armé d'une flèche.*

Un *vase* d'où l'eau s'écoule symbolise le solstice d'hiver. Ce signe dépeint les pluies du climat de la France, et non celui de l'Égypte ou de la Chaldée, où il n'y a pas de plus belle saison que l'hiver [1]. Là se trouve

[1] Les urnes ont été longtemps le symbole des fleuves, des rivières et des fontaines. Ainsi, les vases et les serpents, dont la marche ondulée est l'image du cours sinueux des eaux, furent, dans les temps primitifs, le symbole des eaux.

le *bélier,* qui symbolise le temps des semences du printemps en France, et l'époque où l'on conduit les moutons dans les pâturages [1]. Chaque signe exprimait au peuple celte sa vertu ou sa fécondité.

De même le nom des mois désignait les révolutions des saisons ou des habitudes champêtres. JANVIER était le mois des *loups;* MARS, *le flux de la lumière;* MAI, *les trois mamelles;* JUILLET, *les grandes herbes;* AOUT, *les blés;* NOVEMBRE, *les vents;* DÉCEMBRE, *les glaces.*

[1] Dans l'antiquité, les Druides faisaient faire les menues semailles dans le mois qui précède le printemps.

Arnobe dit que les Celtes primitifs faisaient du pain avec du gland torréfié, puis réduit en poudre. — Strabon, en parlant de la fertilité des Gaules, pour les blés, comprend la moisson des glands. — Boëtius regrette l'âge où l'homme vivait de glands. — Suidas et Ulpian ont justement remarqué que les Grecs et les Romains ont généralisé le mot *gland* pour toutes sortes de fruits. — L'expression des Romains, quand ils désignent le fruit du hêtre, *glans fagea,* suffit pour prémunir contre l'opinion que les hommes ont vécu de glands de chêne.

Tacite dit que le cormier, l'alisier et le châtaignier sont indigènes des Gaules.

Jules César nous apprend que le froment était cultivé dans les Gaules. — Varron, Florus, Diodore de Sicile nous apprennent que les Gaulois conservaient leurs blés dans des cavernes, sans être battus.

Le seigle paraît avoir été le premier grain que les Celtes aient cultivé. Pline nous apprend qu'il est indigène de la Celtique, ainsi que l'avoine.

L'orge était cultivée par les Celtes; ils l'avaient apportée

Dans l'origine, les signes du zodiaque furent établis pour indiquer l'époque des travaux de l'agriculture, et fixer les points du cours annuel du soleil. Mais la précession des équinoxes, qu'on avait pu prévoir par son mouvement rétrograde, changea le système primitif, voici comment : le soleil, après s'être trouvé deux mille cent cinquante et un ans à l'équinoxe du printemps dans le signe des *Chevreaux* ou des *Gémeaux*, arriva dans la division du *Taureau*, et parcourut cette division dans le même espace de temps. Le *Taureau*, comme les *Chevreaux*, fut considéré comme le symbole du soleil régénérateur. On lui en attribua les vertus, la puissance, les bienfaits; et la représentation du *Taureau* céleste fut honoré pour sa blancheur, sa force, sa douceur, sa frugalité, son travail, comme le symbole de la vertu. L'hommage rendu à l'animal le plus utile et le plus bienfaisant

d'Asie lors de la première émigration; elle servait à composer la bière si nécessaire à leur régime de vie.

Jules César dit que le panis et le millet étaient cultivés par les Gaulois.

Pline dit que les Celtes cultivaient les raves, les aulx et les oignons.

L'angélique, assaisonnée de miel, était un mets recherché des Celtes. — La serpentaire, cuite et passée à deux ou trois eaux, était un mets agréable et nourrissant, surtout lorsqu'elle était préparée avec le miel. — La graine et les racines de l'iris leur servaient de nourriture. — Les graines de glaïeul jaune, torréfiées, étaient une de leurs friandises. — Le chamœle servait à relever le goût de leur viande.

nous montre la simplicité primitive du *culte du champ*.

Dès l'entrée du soleil dans le signe du *Taureau*, on vit que les signes du zodiaque ne concordaient plus avec les saisons qu'ils indiquaient, et que le symbole n'était plus applicable à l'objet symbolisé. Pour remédier à l'opposition des astres, il eût fallu déplacer tous les signes, ainsi que leurs dénominations, et changer le groupe d'étoiles qui forme dans le ciel l'assemblage de la constellation des *Chevreaux* ou *Gémeaux*, consacrée par la religion comme le symbole de la fécondité de la nature, en transportant son nom dans le signe du *Taureau*, dont la figure ne peut être le symbole de la fécondité, ni de l'égalité des jours et des nuits; ensuite, le culte des *Chevreaux* ou du *champ* avait jeté de profondes racines. Les étoiles qui composent cette constellation étaient trop connues pour qu'on puisse changer leur nom sans renverser le principe religieux. Cela ne pouvait être et ne fut pas.

Ainsi, à l'exception des *Chevreaux* ou *Gémeaux*, qui n'étaient plus à l'équinoxe du printemps; du *Taureau*, qui s'y trouvait lorsque le *sabéisme* faisait les plus grands progrès sur toute la terre; et du Bélier, qui l'avoisinait, qualifiés alternativement de régénérateurs, ressuscitant et fécondant la nature, tous les autres signes éprouvèrent un déplacement qui les fit de nouveau correspondre avec les révolutions célestes dont ces signes sont les symboles. Le *Lion* se trouva au solstice d'été, les *Epis* ou la *vierge Isis* furent replacés à l'époque des moissons ; la *Balance* occupa la place marquée par l'équinoxe d'automne,

et l'*Urne* se trouva comme avant au solstice d'hiver.

Sous le signe du *Taureau,* le culte des astres, poussé, par tous les peuples de la terre autres que les Celtes, jusqu'à l'adoration de l'animal, image vivante de la constellation, était arrivé à son apogée ; cette religion avait fait son temps, ses combinaisons étaient épuisées. Mais elle ouvrit la carrière de la navigation, de l'écriture, des découvertes, et stimula en Orient les nations à établir des comptoirs d'échanges sur tous les points du globe connus, en rapprochant les distances.

Les Druides, ces astronomes primitifs de la Celtique, connurent les premiers la précession des équinoxes et la révolution complète du zodiaque avant tous les autres peuples de la terre, à qui ils la communiquèrent. Ils la constatèrent aussitôt que la division des *Chevreaux* ou *Gémeaux* fut franchie, et que le soleil entra dans la maison du *Taureau.* Le premier calcul fut compris dans une période de plus de vingt-cinq mille années, tandis que le nœud équinoxial rétrograde, dans l'ordre inverse des signes, d'un degré dans un peu moins de soixante-douze ans : ce qui donne vingt-cinq mille huit cent douze années à la révolution complète du zodiaque.

D'après cette explication si simple de l'origine des signes du zodiaque, on voit l'ordre qui se passe sur la terre durant le cours d'une année sous la zone tempérée ou dans la Celtique, mais qui change totalement en Égypte et dans tout l'Orient, où les semailles et la récolte se font tout autrement que chez nous, où l'on sème en sep-

tembre et octobre après plusieurs labours pénibles, pour obtenir la moisson après neuf et dix mois ; tandis qu'en Égypte on se contente de jeter le blé sur le limon du Nil en novembre et décembre, où il ne faut que quatre mois pour recueillir, sans frais et sans travail, la moisson la plus parfaite ; or, le signe de la *Vierge* ou de l'*Épi*, qui symbolise la moisson, se rapporte au mois d'août : ce n'est donc pas en Égypte que le zodiaque a été inventé, puisqu'il indique un ordre qui n'est pas celui de cette contrée ni du reste de l'Orient, mais bien celui de la *France !* [1]

On trouve encore une nouvelle preuve dans le signe du *Verseau*, qui symbolise les pluies ; en Égypte, on ne les connaît presque pas, et on n'a pas de plus belle saison que l'hiver. Cependant, les monuments égyptiens sont tout couverts des figures symboliques des signes du zodiaque des Druides, où l'on trouve l'*Écrevisse*, le *Bouc* ou la *Chèvre*, la *Balance*, le *Scorpion*, le *Bélier*, le *Taureau*, le *Lion*, la *Vierge à l'épi* ou Isis, et les autres signes célestes.

Ainsi, les Égyptiens faisaient usage des signes du zodiaque qu'ils avaient *reçus, mais non inventés ;* car ils existaient avant que leur colonie fût établie sur les bords du Nil. C'est donc parmi les Druides, ces enfants de la

[1] La moisson se fait en février et mars dans la haute Égypte ; en avril au delà du Caire ; en mai dans la basse Égypte.

Celtique, qu'il faut rechercher le premier usage de la dénomination des signes célestes, où ils représentent les préparatifs et les opérations qui occupaient les Celtes pendant le cours d'une année, figurés par douze signes, propres à notre seul climat, qui sont une nouvelle preuve que toutes les grandes inventions ont une source commune, la Celtique.

Le but des prêtres égyptiens, ces *Mystagogues plagiaires* des sciences et des arts, fut de s'approprier les travaux de nos aïeux les Celtes. Ce n'est point d'eux que nous tenons le culte public, l'offrande du pain, les sacrifices, le retour régulier des fêtes, les signes célestes, les maisons, les tombeaux, les honneurs rendus aux morts, un lieu de délice, un lieu d'expiation, l'attente d'un meilleur avenir. La religion est plus ancienne que les Égyptiens, qui n'ont rien inventé; mais nous leur sommes redevables de quelques observations astronomiques, des cadrans solaires, de la forme régulière de la peinture et de l'écriture qu'ils répandirent et popularisèrent dans le reste du monde.

Le travail scientifique et civilisateur des Druides a passé de la Celtique chez toutes les nations orientales, et y forma la principale partie du culte. Il domine encore en Afrique, en Chine, dans les Indes, au Japon, dans l'Océanie. Pour l'Europe, la manière dont on mesure le temps est la même que celle qui fut primitivement inventée et adoptée par les Druides. Pour la France, comme les Celtes, nos jours commencent au milieu de

la nuit, et sont divisés en vingt-quatre parties égales qui forment nos heures. Le cours du soleil donne cette mesure naturelle. De même que l'année des Celtes, notre année civile commence au solstice d'hiver, et notre année naturelle à l'équinoxe du printemps.

Selon les Druides, dans chaque grande période du zodiaque sont renfermés la création de nouveaux êtres et leur destruction, un cataclysme et une création. Dieu seul en connaît la nature et l'époque ! Ainsi, la Providence n'agit que pour détruire, ne détruit que pour rétablir, et renouvelle sans cesse l'enveloppe du globe en lui donnant une vigueur et les attraits d'une jeunesse éternelle !

LIVRE QUATRIÈME.

LES DRUIDES.

SCIENCE ET PHILOSOPHIE.

Dans toutes les parties du monde civilisé, les Druides étaient vénérés comme les astres terrestres de toute philosophie[1]. Ministres des dieux, ils étaient chargés de la conservation des lois divines et humaines; ce qui les rendait sacrés. Ils réunissaient l'*unité sociale*, qui

[1] Le mot *Druide* signifie *chêne*. Les Hébreux, qui sont une colonie de Celtes, appelaient leurs prêtres primitifs *Chênes*, parce que, comme les Druides de la Celtique, ils habitaient les forêts, et étaient comme eux pontifes et gardiens des lois.

constitue la stabilité d'un État. Législateurs primitifs, leur gouvernement était patriarcal, éclairé, miséricordieux. Les lois civiles n'avaient à punir que les crimes qui regardaient la société ; mais où il n'y avait point d'offense, il n'y avait rien à châtier. Quiconque avait troublé la tranquillité des citoyens ou la sécurité de l'État, était voué à l'exécration publique ou à la mort. Honorés des Celtes, ils cultivaient avec gloire toutes les connaissances humaines ; devenus esclaves des Romains, ils perdirent sciences et génie.

Dans les assemblées nationales, qui avaient lieu annuellement sur le pays chartrain, on ne déférait point à l'autorité des personnes, mais à leurs raisons. Les Druides étaient rangés en un *cercle exécutif de la chose publique;* au milieu était *la pierre de l'inspiration,* le dolmen, qui servait d'autel et de tribune aux ministres de *la parole ;* et le peuple disait : *Le Druide a parlé,* c'est-à-dire *l'esprit créateur l'a inspiré.* Les chefs civils des États fédérés formaient le second *cercle représentatif de la nation.* Le corps du peuple, cette force qui brille, éclate et circule en tout et partout, comme les rayons du soleil, formait le *cercle social et régénérateur.* Il n'y avait ni droite, ni gauche, mais un cercle uniforme, *le niveau de*

Voilà pourquoi Isaï dit : *Hurlez, chênes de Basan ;* c'est-à-dire : Prêtres, parlez, rendez des oracles ! Dans la Celtique, le chêne était consacré à Ésus ; dans la Judée, à Jéhovah. Sur toute la terre, le chêne est dédié à l'Être suprême, et *le chêne est une plante indigène d'Europe.*

l'égalité[1]. L'avis de l'orateur déplaisait-il ? on le rejetait par un murmure ; pour y applaudir, le peuple frappait de sa lance son bouclier : c'était *la sanction nationale.* La puissance du chef ne dépassait jamais la volonté de tous, car tous voulaient une même chose, *justice* et *vérité.* De ce principe druidique est née la liberté européenne.[2]

Sous le gouvernement des Druides, les Celtes confédérés jouissaient des droits qui constituent la force et la durée de tout corps politique et religieux : l'élection et la hiérarchie. Rien n'était plus capable d'entraîner les esprits que les détails de leur communion fraternelle et de leur morale, qui, comme celle de Jésus-Christ, avait quelque chose de divin. Leur dogme avait pour base la Providence, des peines, des récompenses et l'unité de Dieu ; l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, l'égalité et la liberté de l'homme ! Ce système nous démontre une société très-avancée, une longue expérience des passions des hommes, et de l'équité qui doit présider aux progrès de la marche de l'esprit humain !

Les Druides admettaient quatre vertus principales : la *force,* la *justice,* la *prudence,* la *tempérance.* Leur vie se divisait en active et en contemplative. Dans l'activité intellectuelle ils trouvaient le vrai bonheur, celui d'être utile à son semblable ; dans la contemplation des œuvres

[1] Le cercle, étant la figure la plus parfaite, donne l'idée de la beauté, de l'universalité et de la sempiternité de Dieu.

[2] Tacite Germa.

de la puissance divine, ils voyaient la règle de leurs actions. Ils possédaient les trois choses qui caractérisent tout le savoir de l'homme : l'*érudition,* ou l'art de parler et de penser; la *physique,* ou la connaissance de la nature des choses; l'*art civil et politique,* ou la science des lois et des devoirs de la société. Ils savaient maîtriser jusqu'aux écarts de l'imagination pour consoler l'humanité faible et souffrante, en fixant d'une manière absolue tout ce qui était utile aux hommes. Députés de Dieu sur la terre, tous les travaux des Druides avaient pour but de faire aimer la patrie et la religion. Ils savaient que le génie et les talents ne demandent qu'à naître, qu'ils languissent et meurent s'ils ne sont encouragés et protégés; le pouvoir en main, ils savaient les faire éclore au profit de la nation.

La religion druidique était appuyée sur l'esprit infini d'Ésus et l'immortalité de l'âme; le reste, purement allégorique, embrassait le cours des astres et les phénomènes de la nature, qu'ils personnifièrent, comme plus sensibles et ayant plus d'empire sur la multitude que tous les préceptes de la sagesse.

La philosophie des Druides était plutôt pratique que théorique. Les chefs des États n'étaient que leurs *reges, regules,* régisseurs. Ils avaient distribué les pouvoirs et les attributions de chacun : Au peuple, le travail et l'obéissance comme première loi. A la noblesse, la sûreté publique et une mort glorieuse. Au corps des Druides seul, la faculté législative qui faisait aboutir tous les fils politiques dans leurs mains. Ils avaient pour maxime,

que, dans un État bien régi, la force doit être d'un côté, les lumières de l'autre, et qu'il ne faut jamais que la masse du peuple soit aussi savante que ses chefs.

Ils faisaient de la patrie et des lois un objet d'adoration. Leur justice était prompte, leurs jugements sans appel. Mourir pour son pays était aller à la vraie gloire et au bonheur éternel. La fidélité, l'amitié, la reconnaissance des bienfaits étaient des vertus celtiques. Heureuse la nation que la nature dispose, par la voie de ses chefs, à la droiture et à l'amour de l'humanité! Les Druides répétaient souvent cette maxime dans les réunions publiques : *Vous êtes tous enfants de la terre que vous habitez. Défendez votre mère!* De ce principe religieux et politique découlait l'amour du pays, premier ressort d'une nation bien constituée.

Pour rendre leur caractère plus auguste, ils cachaient au vulgaire plusieurs de leurs cérémonies. C'est cette politique mystérieuse qui les a fait blâmer par quelques écrivains. Les Druides, sages et tolérants, avaient pour principe de pousser le peuple à adorer Dieu dans les objets de la création; ils disaient : *Crois ce que tu voudras, fais ce que je t'ordonne, obéis aux lois, ne trouble pas l'État.* Cette politique fit que la Celtique ne fut jamais souillée d'aucun trouble religieux. Nul prophète n'y ameuta la nation contre l'autorité établie.

Les Druides étaient si renommés par la pureté, l'austérité et la simplicité de leurs mœurs, la sublimité de leur sagesse, de leurs connaissances, de leur vertu, que tous

les philosophes et tous ceux qui aimaient les sciences et la vérité s'empressaient de les connaître : en effet, une nation réunie en société, comme étaient les Celtes quand Pythagore tentait d'imposer son dogme de la métempsycose à la Grèce, ayant une langue assez riche pour se prêter à la reproduction de toutes ses pensées, un pouvoir central, absolu dans l'ordre des choses morales et religieuses, est une nation civilisée. Un peuple qui avait un collége de savants, dont les nombreux disciples étaient répandus en Égypte, en Chaldée, en Perse et jusqu'au pays des gymnosophistes indiens, pour y recueillir des observations dans toutes les branches de la science, était un peuple éclairé; et quand on voit, surtout dans ces temps si reculés, les Druides débrouiller les secrets de la nature, donner une impulsion aux sciences, on est doublement fondé à émettre cette opinion.[1]

[1] Jules César reconnaissait l'antiquité des Druides, ainsi que leurs sciences et leurs fonctions. — Pline accorde aux Druides des connaissances en astronomie. — Pomponius-Mèla et surtout Ammien-Marcellin regardaient les Druides comme très-savants dans les sciences physiques. — Strabon a la plus grande idée du dogme et de la justice des Druides. — Clément d'Alexandrie considère la religion des Druides comme une religion de philosophes, et, sous les rapports essentiels, il la trouve conforme à celle des Perses. — Celse, ennemi des prêtres chrétiens, leur oppose sans cesse les Druides, comme les ministres de Dieu les plus sages et les plus savants de l'antiquité. — Botidoux, auteur de la philosophie des Gaulois, se fondant sur les témoignages de Diogène Laërte et Celse, répute la religion des Druides aussi ancienne

La terre enseigna aux Druides la patience ; l'air leur donna l'idée de ne s'appuyer sur rien, de ne se fixer nul part ; l'eau, la pureté que l'âme doit conserver ; les astres, de ne faire aucune distinction dans les hommes, que la noblesse de naissance n'est qu'une différence arbitraire et extérieure ; le serpent, la prudence ; l'abeille, la prévoyance ; le cerf, la contemplation ; le lion, la reconnaissance ; le papillon, la sagacité de n'extraire de chaque chose que ce qui est profitable ; l'araignée, la vigilance ; le poisson qui se prend à l'hameçon, le mal que l'ambition

que celle des Mages et des Curètes ; il ajoute : Aristote a déclaré qu'il avait appris beaucoup de choses d'après la philosophie des Druides.

Alexandre, l'historien, semble être sûr que Pythagore est venu s'instruire dans la Celtique ; il dit : Ce grand philosophe s'est décidé à venir s'instruire chez les Celtes, d'après le récit que Phérécyde, son maître, lui avait fait de la science des Druides. — Eusèbe, dans ses Commentaires sur l'Évangile (livre X), regarde le système de Pythagore comme émané de celui des Druides : dogme qui n'a été puisé dans aucun système de théologie ; tandis que la doctrine des Égyptiens, des Persans, des Indiens a été formée sur celle des Druides. *Ainsi, dans la Celtique, les éléments ; en Orient, les développements et la publicité des travaux des Druides.* — Pythagore a généralisé son système, les Druides n'ont jamais varié sur le dogme de l'immortalité de l'âme.

Les Druides n'offraient aucun sacrifice, ne remplissaient aucune fonction sans tenir une baguette blanche à la main ; cette baguette était l'emblème de la force qui punit, et de la justice qui doit présider aux jugements. Le lapin était une des figures symboliques des Druides.

cause; le chien, la soumission et l'attachement; la chenille, de ne point abandonner ce que l'on a commencé; le ver luisant leur fit connaître que, qui veut du mal à autrui, il lui en arrive. La flèche leur a démontré de se rendre avec vitesse au but marqué, si l'on veut réussir; l'Océan, qui reçoit et rend les eaux de tous les fleuves, leur a donné l'idée de la juste plénitude de la puissance de Dieu !

Eh bien, de tant de grandeur, de tant de savoir, il ne reste aucun nom dans l'histoire! La voix seule de la postérité crie : Druides !.votre puissance fut un songe, votre gloire un éclair! mais votre savoir, votre génie doit être buriné sur toute la surface du globe; votre réputation doit aussi franchir les temps et les lieux, et son étendue être le sceau de sa durée. L'oubli, plus cruel que la mort, ne dévorera pas votre mémoire! car tôt ou tard il y a une justice pour les hommes comme pour les empires.

Les prêtres celtes étaient persuadés qu'un Dieu unique, invisible, était répandu dans toutes les parties qui composent l'infini, principe de tout, sans principe que lui-même; que les autres dieux n'étaient que les dénominations de ses attributs, et les agents indispensables des opérations de la nature. Quand ils traitaient les hauts mystères du Créateur, c'était avec une grande élévation d'idées et de sentiments. Ils n'avaient en vue que la nature et les moyens qu'elle emploie dans ses opérations. Ils croyaient les cieux fluides, et que la terre se mouvait sur elle-même; que la lune était habitée, et la masse de l'univers éternelle. Ils pensaient que l'homme était com-

posé de trois parties : le corps était fourni par la terre, l'âme par la lune, et l'intelligence lui venait du soleil. Le cerveau était le siége de l'intelligence, le cœur celui de l'âme, principes célestes qui entraient dans l'organisation humaine. A la mort, les deux causes se séparaient du corps, l'une remontait dans la lune, l'autre dans le soleil. Ce dernier privilége n'était réservé qu'aux Druides qui menaient une vie contemplative ; les autres erraient dans les airs jusqu'à une entière purification. A ce dogme était attachée l'idée des peines de l'Enfer et les récompenses du Paradis. Les âmes coupables subissaient alternativement des métamorphoses, et étaient sujettes au mal moral ou matériel, à proportion de leurs bonnes ou mauvaises actions. Elles étaient punies par différentes successions de formes, qualités ou facultés, afin que les transmigrations de celles qui étaient criminelles ne cessassent qu'après leur entière purification.

La métempsycose était un des grands principes religieux des Druides, ainsi que la préexistence de l'âme. Ils surent donner un caractère divin à tout ce qui pouvait être utile aux hommes. Religion sublime, fondée sur la nature et la morale en action, basée sur l'histoire des éléments ; principe divin, qui n'admet aucune combinaison qui ne soit guidée et dirigée par une âme immortelle. Ésus était l'âme universelle, le résultat de l'assemblage des mondes ; comme l'âme humaine est la conséquence de l'union de nos sens et de notre organisation. Ils croyaient qu'immatériel et créateur, Ésus avait enfanté la matière et

réglé ses combinaisons. Ce système des Druides était le fruit de leur expérience et des observations faites par leurs disciples sur tous les points du globe.

Il est incontestable que les Druides furent les premiers voyageurs, les premiers navigateurs, les premiers philosophes législateurs de l'Occident. Ils forcèrent partout les peuples vaincus à recevoir leurs lois, usages, dogme, idiome, caractères[1]. Ils semèrent sur leur route les

[1] La parenté de la langue celtique avec le sanscrit a été prouvée d'une manière irrécusable dans un savant mémoire de M. Pictet, couronné par l'Académie des inscriptions. Elle offre aussi une analogie incontestable avec le grec et le latin.

Jules César et Strabon disent que les Druides ne se servaient de l'écriture que pour régler leurs comptes, et qu'ils employaient les mêmes caractères que les Grecs.

Archiloque, dans son livre des Temps anciens, pense qu'Homère a créé en grande partie la langue grecque sur celle des Celtes.

Denis d'Halicarnasse a remarqué, dans son livre des Antiquités romaines, qu'il y avait beaucoup de mots celtiques dans la langue grecque.

Tacite parle de plusieurs inscriptions gauloises trouvées en Germanie et en Rhétie; il fait observer qu'elles étaient toutes écrites en caractères grecs.

Les tablettes de plomb, trouvées dans des tombeaux celtiques au pied des Pyrénées, présentent des fragments de l'écriture des Celtes et des caractères hiéroglyphiques tracés de la main des Druides; ce sont des lames de plomb d'une demi-ligne d'épaisseur, où sont gravées des figures d'hommes et d'animaux. Ces figures ont un rapport certain, positif, avec les hiéroglyphes égyptiens.

connaissances positives et le germe de toutes les sciences [1]. Les préceptes moraux, religieux et astronomiques des Druides ont été tronqués, mutilés, mal interprétés par les prêtres qui émigraient chaque année, et auxquels ils en avaient confié la garde; transmis en Égypte, en Chaldée, en Phrygie, en Perse, ils ont été amplifiés, exagérés, pervertis par le génie oriental, et mêlés au dogme des Bramines. De là cette foule de systèmes mythologiques ayant un même principe, qui ont eu cours en Asie et qui confondent les savants de nos jours.

Les institutions de Numa n'étaient que la religion des Étrusques. Zoroastre ne fut que le restaurateur du culte antique des Sabéens. Dans l'Inde, en Chine, en Tartarie, au Japon, le principe des cultes qu'on y professe est tout aussi inconnu que celui des Étrusques. Les rites prescrits par Moïse existaient bien longtemps avant qu'il donnât sa loi. Jésus-Christ lui-même déclara d'une manière précise qu'il venait accomplir la loi et non la détruire. Mahomet ne se donna point pour l'auteur d'un

[1] Aristote a écrit que la philosophie et l'étude des hautes sciences ont pris naissance dans le sein du savant collége des Druides de la Celtique.

Clément d'Alexandrie nous assure que Solon, Thalès, Phérécyde et Pythagore sont venus s'instruire auprès des Druides. — Ce qu'il y a de certain, c'est que Cicéron ne parle de l'*Éduen Divitiacus* que comme d'un homme d'une science rare et d'un esprit supérieur, qui avait fait une étude particulière des secrets de la nature.

nouveau dogme, mais seulement comme le réformateur de l'antique religion des Arabes. Partout on trouve des signes de conformité, une source commune, qui indiquent au philosophe et à l'historien les Druides et la Celtique.

Les Druides faisaient un crime à leurs disciples d'écrire les principes de la religion, ce qui les fit accuser par les ignorants de ne point connaître l'art de l'écriture; cependant il est prouvé qu'ils rédigeaient des actes publics avec les caractères grecs, et que cette nation les tenait d'eux. Cette insouciance fait que l'origine des sciences et des arts se trouve dans une obscurité où l'observateur a tant de peine à se faire jour. — Il est malheureux que dans l'histoire des nations on ne connaisse que le nom des tyrans, des oppresseurs, des destructeurs des peuples!

La doctrine religieuse, dans la Celtique, comme en Égypte, en Perse, dans l'Inde, en Chine, ne passa jamais des prêtres au peuple : les Druides, jaloux d'un privilége aussi glorieux, se gardaient bien d'appeler le vulgaire à l'étude des hautes sciences. Ils se contentaient de transmettre de vive voix les faits remarquables, de renfermer les vérités religieuses dans des allégories énigmatiques. Voilà pourquoi ils rédigeaient en vers le code des connaissances secrètes [1], et associaient ainsi la poésie à la

[1] Toutes les autorités antiques prouvent que les Celtes avaient des chroniques, que ces chroniques étaient en vers, et que ces vers se chantaient. Un passage d'Éginhard nous apprend que le recueil de ces anciens poëmes historiques existait encore du temps de Charlemagne; que ce prince les

philosophie, et ne les confièrent jamais aux livres. Dans la crainte de les rendre publiques et vulgaires, ils les faisaient apprendre par cœur à un certain nombre d'élèves éprouvés, destinés à en être les uniques dépositaires. C'était un mystère à l'étude duquel les initiés pouvaient seuls être admis ; ce qui fit que *l'art d'écrire inventé par les Celtes* ne fut jamais employé par ce peuple pour transmettre à la postérité les travaux scientifiques des Druides. Les actes de vertus qui ont ennobli le sol français sont inconnus ou contestés ; car il ne leur manque, pour être sublimes, que d'être datés de *Memphis* ou des *Thermopiles !*[1]

C'est donc de la Celtique que l'invention la plus considérable, celle qui fait le plus d'honneur à l'espèce humaine,

écrivit de sa main et les apprit par cœur. Éginhard assure que ces poésies étaient de la plus haute antiquité. — Quelle perte pour la France ! quelle perte pour l'histoire de la Celtique !

Les Celtes n'écrivaient point leurs poëmes, au lieu que les Celtibères, sous le second des Césars, avaient des annales et un code de lois écrites en vers, qui remontaient à six mille années celtibériennes d'antiquité (deux mille ans). Ce fait nous démontre que les Egyptiens n'étaient qu'une peuplade d'émigrés celtibériens, et qu'ils ne produisaient des annales d'une antiquité si prodigieuse qu'à la faveur des chroniques de la mère patrie qu'ils s'étaient appropriées.

[1] Jules César a dit que c'était un des points fondamentaux de la discipline des Druides de ne jamais rien écrire, parce qu'ils regardaient la mémoire comme la chronique par excel-

que l'art d'écrire en caractères *populaires* s'est répandu dans le reste du monde. C'est là l'énigme de cette conformité des lettres alphabétiques grecques et romaines avec les signes graphiques des Druides.

Nous ne savons pourquoi on a pu balancer à reconnaître les Celtes pour les pères des lettres grecques, et à donner de préférence cette gloire aux Phéniciens. Les plus anciens caractères grecs étaient les mêmes que ceux qu'employaient les Celtes, et n'avaient qu'une ressemblance éloignée avec les caractères syriens ou phéniciens. Les Grecs et les Romains écrivaient de gauche à droite, ainsi que les Celtes et tous les peuples d'Occident; tandis que les Phéniciens, les Syriens, les Chaldéens et autres peuples d'Orient écrivaient de droite à gauche. De tout temps la gauche a été le symbole du couchant, la droite, le signe de l'Orient, et elles désignaient la place qu'occupaient les peuples d'Asie à la droite du monde, comme les Celtes la gauche occidentale. [1]

Quand les Celtes et les Celtes-Ibères se répandirent et

lence et comme le grand livre des hommes. — Aussi, lorsque l'empereur Claude abolit le druidisme dans les Gaules, il détruisit en même temps ces nombreuses archives vivantes d'histoires, de doctrines, de morales et de philosophies, qui n'existaient que dans la mémoire de ces prêtres; ce qui fit que les Gaulois s'appliquèrent à écrire sur toute sorte de matière, et perdirent insensiblement de vue toute l'ancienne doctrine.

[1] Aristote, au second livre du Ciel, entend par la droite du monde la partie orientale, et par la gauche l'occident. La

s'établirent d'une manière fixe et constante en Asie et en Afrique, ils s'habituèrent à écrire de droite à gauche, pour indiquer qu'ils occupaient d'une façon inébranlable, et pour toujours, la droite du globe. Ce changement dans leur écriture apporta de la variation dans la forme de leurs lettres, auxquelles ils donnèrent une tournure inverse de celle qu'elles avaient en Occident. Les plus anciens caractères grecs et latins sont les mêmes que ceux des Celtes; leur position ni leur forme n'ont rien de la position rétrograde, ni de la forme inverse des lettres orientales; ainsi, il reste démontré que les Grecs n'ont point reçu la méthode d'écrire ni la forme des caractères alphabétiques des Phéniciens, mais des peuples primitifs d'Occident, les Celtes. [1]

Les Latins n'eurent jamais d'autres formes de lettres que celle des Hellènes : il y a plus, c'est qu'ils se piquaient de constance pour les figures primitives, et n'y firent point les mêmes changements que les Grecs, comme l'atteste Tacite. Une seconde preuve que les caractères dont

politique romaine renversa ce système, afin que Rome, la capitale de l'univers, fût censée occuper le côté honorable. Voilà pourquoi Lucain place la gauche du monde à la partie australe, et la droite au septentrion.

[1] L'historien Josèphe se moque avec raison du *Cadmus* des Grecs, il les défie de produire aucun monument historique qui indique son existence.

Cadmus est un personnage symbolique dont le nom est l'équivalent de l'alphabet et signifie *la chaîne*, *l'assemblage des lettres*. Cadmus n'est donc pas un personnage effectif,

se servaient les Romains étaient les mêmes que les plus anciens caractères grecs, c'est le fameux tableau d'airain transporté de Delphes à Rome, connu sous le nom de TABULA DELPHICA. Ce monument était encore du temps

mais l'emblème de l'assemblage parfait des lettres de l'alphabet des Grecs.

Aristote, cité par Pline, a écrit que bien des siècles avant Cadmus, les Grecs avaient un alphabet composé de dix-huit lettres; comme l'alphabet des Grecs était composé de vingt-quatre lettres, il s'ensuit qu'on ajouta six caractères aux dix-huit premiers antérieurs à Cadmus. Aristote dit qu'*Épicharme* en inventa deux; *Palamède*, un; et *Simonide*, les trois autres; d'où il résulte mathématiquement que jamais Cadmus ne fut l'inventeur d'une seule lettre de l'alphabet grec. Ainsi, les dix-huit caractères primitifs des Grecs, qu'Aristote reconnaît être plus anciens que Cadmus, sont précisément les mêmes qui nous sont communs avec eux; et de ces six caractères ajoutés, nous n'avons adopté que le Z et l'X.

Une preuve que *Cadmus* n'est qu'un mot symbolique, c'est qu'on lui donne pour épouse l'*Harmonie*, qui signifie l'alliance de la poésie avec la musique, figurée par *Harmonia*, femme de Cadmus.

Les poëtes nous ont conservé une particularité sur Cadmus et Harmonia, qui nous prouve que cette alliance des lettres et de l'harmonie était venue d'Illyrie, en Grèce.

Ils écrivent que Zethès et Amphion, princes thébains, ne voulurent point souffrir Cadmus et Harmonia; c'est-à-dire, ne voulurent point admettre l'alliance de la poésie et de la musique: ce qui obligea ces deux illustres suppliants de se retirer en Illyrie, où ils se soutinrent en rampant; les poëtes ont figuré cette circonstance par la métamorphose de

de Pline dans la bibliothèque des empereurs. Il était le témoignage, la garantie authentique que les plus anciens caractères grecs étaient les mêmes que ceux des Latins. Ces figures graphiques sont encore en grande

Cadmus et d'Harmonia en serpent. Les Grecs avaient donc une poésie et une musique avant l'époque de Cadmus; mais ils n'admirent l'alliance de ces deux arts que longtemps après les Illyriens. Les Illyriens étaient une tribu celtique, ce qui nous démontre que les arts s'introduisirent en Grèce par le canal des Celtes, et que les prétendus caractères phéniciens apportés en Grèce n'ont jamais existé.

Quinte-Curce doute que les Phéniciens soient le premier peuple qui ait eu des lettres. Il dit : Cette nation s'est appliquée la première à la connaissance des lettres, ou du moins est la première qui l'ait répandue.

L'écriture, dans son origine, consistait en figures hiéroglyphiques; ce moyen si antique, de peindre un mot par l'image d'une chose, suppose une disette absolue d'autre ressource, et une extrême simplicité d'idées. Les hiéroglyphes n'étaient qu'une peinture symbolique et sacrée. Aux hiéroglyphes succédèrent les caractères *démotiques ou populaires*, qui, par leur nombre, leur valeur, leur force, leurs diverses combinaisons, servent à montrer le fonds inépuisable et toujours nouveau de la pensée humaine.

Platon dit : Celui qui a inventé les lettres était un dieu ou un homme divinement inspiré. Tel fut parmi les Égyptiens Thoth. Quoiqu'on lui doive beaucoup de connaissances, toutes utiles au bonheur et à l'accroissement de la société, on ne lui doit rien de si estimable que l'usage des lettres, qu'il répandit par le moyen de *Thamus*, synonyme de *Cadmus*. Ces deux noms ont la même racine et sont l'emblème de l'assemblage des lettres.

partie celles dont se servent aujourd'hui les Russes.

Plus les formes significatives des lettres furent promenées d'un peuple et d'un climat à l'autre, plus elles éprouvèrent de changements et d'altérations sensibles.

Tous ces peuples confessaient tenir l'invention des caractères d'une autre nation : les Romains des Grecs, les Grecs des Phéniciens, qui attribuaient toutes leurs connaissances à OCHUS ; de même les Égyptiens faisaient honneur de la découverte de tous les arts à Thoth[1]. L'invention des lettres, la ressemblance plus ou moins frappante de leurs figures en Europe et en Asie, témoignent, indiquent, démontrent, prouvent qu'un seul et même peuple les a transmises à toutes les autres nations. Où trouver ce peuple ailleurs que chez les Celtes, qui seuls sur la terre ne reconnaissaient ni fondateurs, ni législateurs, ni vainqueurs étrangers ?

La régularité de la langue celtique, son ordre grammatical, ses principes raisonnés, prouvent qu'elle a été fixée par un corps de savants qui ont cherché à charmer l'oreille par la règle, la justesse, l'harmonie, la simplicité, joints à la concision et à l'énergie de l'expression.

[1] Le *Thoth* des Égyptiens n'est autre que le *Teutatès* des Celtes, l'inventeur de tous les arts. Ces deux mots sont synonymes, ils ont les mêmes attributs, et dérivent de la même racine. Ainsi, la langue celtique doit avoir été la langue mère par excellence, universellement répandue par droit de conquête ! et les Celtes, les patriarches de tous les peuples civilisés !...

Ainsi, les Celtes sont les premiers inventeurs de la poésie, de la danse religieuse, des caractères, de l'astronomie, d'un culte à Dieu, de la métempsycose; et que, dans leurs excursions en Orient dans les premiers âges du monde, ils ont transmis et inculqué aux peuples qu'ils asservissaient à leurs lois. [1]

Nous ne prétendons pas insinuer que les Celtes, nos ancêtres, aient porté les sciences et les arts à leur perfection; mais la seule, la véritable gloire que nous regardons comme personnelle à la Celtique, c'est d'avoir été le berceau de toutes ces inventions qui immortalisent la race humaine. Il est malheureux qu'on n'ait pas l'histoire des travaux des Druides : tous les débris qu'on peut en réunir ne forment qu'un corps mutilé; mais il excite l'admiration et l'orgueil national, et prouve, mieux que

[1] Quant à cette prodigieuse antiquité des Chaldéens, qui comptaient quatre cent soixante-dix mille années, dont quarante mille étaient consignées dans leurs tables astronomiques, il ne faut y avoir aucun égard. Les écrivains orientaux s'appuient sur les calculs rétrogrades des mouvements des astres; cette preuve est insuffisante. Tout le talent consiste à remonter à l'infini par le moyen d'un calcul inverse, dans les périodes célestes des siècles antérieurs, et à coudre à ces époques spécieuses des faits.

Pline dit : Toutes les îles septentrionales de l'Europe ont été jadis nommées *Britanniques*, et ensuite ce nom est resté en propre à la Grande-Bretagne.

Le *Pas-de-Calais* était ainsi nommé en mémoire de la descente des Celtes dans les îles Britanniques, *Fretum Gallicum*, le trajet des Gaulois.

tous les raisonnements, l'ancienneté primitive du savoir des Celtes. Car la naissance des arts n'est point un événement momentané : c'est une suite non interrompue de plusieurs circonstances qui ont occupé un grand nombre de siècles.

Enfin, les Druides ont constamment enseigné que *les Celtes étaient originaires du sol celte.* Leur religion, simple et pure, était conforme aux lois naturelles ; elle n'a préexisté dans aucune contrée du globe, mais elle a servi de base aux codes religieux des législateurs de toutes les nations de l'antiquité. Est-il un seul grand peuple connu qui pourrait établir deux points aussi importants pour prouver son ancienneté primitive et celle de son culte ?

Voici quelques préceptes des Druides, ils offrent un vaste champ aux réflexions du philosophe :

Honore l'Être souverain, et ne fais point de mal.

Les âmes sont immortelles.

L'univers est immortel.

Si la terre finit, ce sera par l'eau ou le feu.

En grandes choses, il faut immoler aux dieux.

Obligation au peuple d'assister aux sacrifices solennels.

Défense de discuter sur les matières politiques et religieuses.

Malheur au mortel qui refuse l'hospitalité à son semblable.

Mortel, sois sobre : un corps trop gras amaigrit l'âme.

Mortel, fais le trajet de la vie, sans laisser plus de

trace sur la terre que la barque qui sillonne les flots. Défie-toi de tout, ne désespère de rien, mesure tes désirs, pèse tes opinions, compte tes paroles.

Mortel, si la terre te donne de belles moissons, ne lui demande pas des métaux : ne désosse pas ta nourrice.

Mortel, estime davantage le corbeau que le parasite : le premier ne dévore que des cadavres, le second s'engraisse de la substance des vivants.

Mortel, la plus grande ressource contre un danger, c'est la fermeté et la présence d'esprit. Dérober sa faiblesse à des yeux attentifs, c'est acquérir de la force.

Mortel, le déshonneur n'a point de terme, l'infâmie survit à celui qui s'en est couvert.

Mortel, il n'y a ni grandeur d'âme ni principe d'humanité à accabler son ennemi lorsque la fortune lui est contraire.

Mortel, la lâcheté est une maladie de l'esprit et du cœur, dont elle absorbe toutes les facultés. On ne doit s'attendre qu'à des actions méprisables et honteuses de ceux qui en sont attaqués.

Mortel, l'avarice est de toutes les passions la plus infâme. Elle est d'autant plus ignoble, qu'on n'en guérit jamais.

Mortel, quelle que soit l'œuvre sortie de ton cerveau, ne t'en enorgueillis point. Les plus grands hommes ont leur mesure, qui n'est qu'une fraction, un atome de la nature.

Mortel, l'enfance est l'âge de la faiblesse; l'âge viril,

le règne de la force ; la vieillesse, celui de l'impuissance. Faiblesse, force, impuissance, sont les matériaux de la vie humaine ; pitié, crimes et regrets, les résultats.

Mortel, l'homme n'est grand qu'à proportion de son utilité à la patrie ; il n'est recommandable que par ses vertus, sa bienfaisance, sa charité, ses lumières. C'est là la noblesse du cœur et de l'âme.

Mortel, la grande population ne tient à la prospérité d'un pays que comme effet, jamais comme cause ; ce n'est pas le nombre d'hommes, mais l'emploi qu'on en fait, qui constitue la prospérité et la puissance d'un État.

Mortel, tout père de famille est roi dans sa maison.

L'éducation des enfants doit être en commun, et son but d'apprendre à la jeunesse à jeter un grand coup d'œil sur l'univers et la puissance de Dieu.

La jeunesse finit quand l'homme se sent en état de combattre pour la liberté.

Les inimitiés sont utiles entre les puissants, afin qu'ils s'accusent, s'ils conspirent contre la liberté.

Le traître à la patrie sera châtié par le feu.

Mortel, ne surcharge pas la terre de monuments inutiles : tu n'as pas de temps à perdre.

Mortel, ne prends pas exemple sur la *mouche commune* qui touche à tout : un peu de tout est la maxime d'un homme vulgaire qui ne sera jamais rien. Écarte-la, quoiqu'elle ne puisse rien contre toi ; mais elle t'importune et salit ton vêtement.

Mortel, aie la prudence du mûrier ; cet arbre, crai-

gnant les retours de l'hiver, ne boutonne et ne fleurit qu'au milieu du printemps. Il ne se fie point aux premiers beaux jours; il aime mieux différer, sauf à réparer le temps perdu, et à mûrir plus vite.

Mortel, on doit être vrai, diligent, probe et prudent en administration.

Mortel, ne dérobe pas le chien de l'aveugle.

Mortel, ne mêle point un suc amer dans la coupe des absents.

Mortel, sois brave en toute rencontre.

Mortel, punis l'oisiveté; le vol et le meurtre en sont les suites.

Mortel, fais du bien aux hommes pendant leur vie n'en fais l'éloge qu'après leur mort.

Mortel, que tes pensées et tes actions soient sœurs d'un même lit.

Mortel, honore la mémoire des morts.

Les Bardes, seconde classe des Druides, réunissaien le double caractère de poëtes et de musiciens. Ils se livraient à l'improvisation pour entraîner leurs auditeurs au délire de l'enthousiasme. La poésie avait alors ses héros; le génie allégorique des Celtes et la fécondité des expressions l'avaient rendue familière. Dans cet état, le peuple leur attribuait le don de prophétie. Ils mettaient en vers les dogmes religieux, chantaient les destinées de la nation, ses malheurs, ses espérances. Trompettes de la gloire pendant les batailles, ils excitaient le courage des soldats par des chants belliqueux

et patriotiques. Peintres fidèles de la nature et du cœur humain, interprètes et favoris des dieux, ils étaient les sages de la Celtique. Leur musique et leurs paroles avaient tant de puissance, qu'ils faisaient naître ou apaisaient la fureur des combattants. Dans les fêtes, ils instruisaient le peuple en lui racontant l'histoire des dieux, ou les hauts faits des héros ses ancêtres. La poésie, la musique et la danse accompagnaient toutes les cérémonies.

Jamais climat ne fut plus propre à faire naître de grands poëtes que la Celtique et les rives de l'Armorique. Les habitants y prenaient sans effort le goût de la méditation. Enchanté, séduit, l'homme ne saurait faire un pas sans être tenté de faire des rapprochements et des parallèles. La vue des montagnes, des forêts, des champs variés, l'air salutaire de la liberté, aiguillonnent le noble orgueil et donnent l'audace de la pensée. Ici la nature ne frappe que de grands coups, qui saisissent le cœur et l'esprit de terreur, d'étonnement, d'admiration! Sur les plages bretonnes, tout est triste et mélancolique; des abîmes immenses, des escarpements dont l'œil n'ose sonder la profondeur, des roches dégradées, tronquées, déchiquetées; des tourbillons d'écume mugissent en se brisant contre les blocs de granit; le désordre pittoresque des vagues, la bizarrerie des tableaux, portent la sensibilité et l'imagination au plus haut degré d'énergie.

La Celtique est le berceau de la poésie: elle naquit de la contemplation; c'est du sein de cette terre où elle

germa qu'elle fit entendre ses premiers concerts ; elle est l'impression ardente des émotions que l'homme de la nature éprouve avec un sentiment plus vif que le citadin civilisé. C'est chez les peuples primitifs que l'on trouve les expressions figurées, hardies qui caractérisent la grande et noble poésie. Ce langage presque divin convenait à leur imagination, et était le plus propre à animer et à peindre les devoirs de la vie civile, à enseigner la morale, et à faire goûter les leçons de probité, de courage, de sagesse. Les Celtes, après avoir chanté les dieux, les héros, la guerre, les combats, la victoire, les grands efforts de la nature, mirent en vers les lois, les coutumes, le dogme, la morale. A la destruction des Druides, les épopées de l'antiquité celtique se sont perdues. Ces chants, qui avaient pour sujet Dieu, le génie du monde et l'univers, ont disparu par les menées des empereurs romains, qui voulaient détruire toutes les traces du druidisme, ce père des méditations et de la solitude.

La légende celtique rapporte que, presque aussitôt après la création, ÉSUS, ne trouvant déjà plus la race humaine digne de sa noble origine, façonna de ses mains, avec le concours des autres dieux, un homme qu'ils animèrent du souffle de leur esprit, et le déposèrent sur le sol occupé par les *Aulerques-Brannovii*, pour qu'il portât sur toute la terre le flambeau poétique de l'éloquence, de la sagesse et de la justice.

La puissance de Dieu est quelquefois lente à produire le bien, tandis que la volonté du méchant est prompte à

enfanter le mal. Cet homme, enthousiaste de justice et de vertu, ne fut pas plutôt sur la terre, que l'envie, qui s'élève sous les pas du savoir et de la gloire, conjura la perte de l'ouvrage des dieux. Deux méchants *génies*, jaloux de son savoir et de son équité, lui donnèrent la mort par trahison, et de son sang mêlé aux plantes aromatiques des montagnes, ils formèrent un breuvage divin, qui fut le principe, l'origine de l'éloquence et de la poésie. Ils le cachèrent avec soin, afin de s'en réserver seuls les avantages.

Bientôt les dieux, alarmés sur le sort de leur fils chéri, interrogèrent les deux *génies*, qui, sans s'émouvoir, répondirent avec une perfide ironie que l'enfant divin était mort suffoqué par un transport d'imagination, de sagesse et de savoir. Mais le temps, qui n'efface jamais la trace des crimes, dévoila ce forfait.

Le géant *Vergisson*, ayant été offensé par les deux *génies*, les enleva, et les enchaîna sur un roc aride et solitaire. Près de périr en ce lieu funeste, ils offrirent pour rançon au géant le breuvage merveilleux. A ce prix, ils recouvrèrent leur liberté.

Tous les dieux désiraient la possession de cette précieuse liqueur; mais comment réussir à l'enlever de la caverne impénétrable où *Vergisson* l'a déposée ? Les difficultés irritent les hommes, à plus forte raison les dieux; et la Fortune ne trahit point son sexe en rendant les faveurs dont elle se montre le plus avare, mille fois plus précieuses.

Og-mi, le plus impatient, quitte la délicieuse vallée Flavinienne; sous les traits et le costume d'un simple mortel, il arrive au pays des *Brannovii*. Il aperçut aussitôt la demeure de *Solutré*, le frère de *Vergisson*, et il conçut instantanément, dans son divin cerveau, la ruse qu'il devait employer pour se saisir du poétique breuvage. Dans ce même moment il vit les esclaves des géants qui fauchaient la souple et verte chevelure des prairies; il leur offrit d'aiguiser leurs faux; et après y avoir consenti, il les rendit si tranchantes, que chacun d'eux voulut avoir l'utile pierre dont il s'était servi. Og-mi la jette au milieu des esclaves, et tous, se ruant à la fois pour s'en saisir, s'entr'égorgent avec leurs faux.

Quelques jours après ce fait, Og-mi apprend que *Solutré* se montre très-sensible à la perte de ses esclaves; il se rend auprès du géant, et lui offre d'accomplir seul la tâche de tous ces travailleurs, s'il peut obtenir de son frère quelques gouttes de la divine liqueur qui inspire les sublimes idées de la poésie. *Solutré* accepte cette offre, et s'engage à lui faire obtenir ce qu'il souhaite. Og-mi, plein d'espoir, se met à l'œuvre, sa faux vole sur les prairies. Après avoir rempli son engagement, il demande son salaire; *Solutré* lui avoue qu'il n'a pu fléchir l'égoïsme de son frère. Alors Og-mi sollicite *Solutré* de lui prêter son secours pour obtenir par artifice la goutte de liqueur que l'on refuse à ses travaux. Le géant, sensible à cette supplique, lui remet un fer aigu, un talisman magique, et lui montre la roche qui recelait le breuvage, et l'en-

gage à la percer. Og-mi perfora le roc jusqu'à ce qu'il ait atteint la demeure de *Vergisson,* se métamorphosa en serpent, et se glissa dans la caverne du géant, où il reprit sa forme et ses traits divins. Il ne trouva que la fille de *Vergisson,* la belle *Serrière;* il la séduisit, et elle céda à sa beauté, à son éloquence, à ses enchantements, et, dans l'ivresse du délire, elle livra le sang de l'homme juste. Hélas! que peut refuser la vierge qui vient de sacrifier ce qu'elle a de plus précieux, l'honneur?

Le breuvage n'eut pas plutôt mouillé les lèvres d'Og-mi, qu'il ne resta plus rien dans la coupe; aussitôt il se métamorphose en aigle, et se dirige vers la vallée Flavinienne à travers les airs. Instruit de la perte qu'il vient de faire, *Vergisson* prend la même forme, et poursuit Og-mi à tire-d'aile. Il était près de l'atteindre, lorsque les autres dieux, prévoyant qu'Og-mi ravisseur ne pourrait pas conserver sa proie, pendant le combat ils exposèrent en toute hâte, au-dessous de lui, des vases pour recevoir le divin baume. Le combat ne fut pas long. L'événement justifia la crainte des Dieux; mais une immense part du breuvage, mêlée au sang qu'Og-mi perdit par ses blessures, s'échappa d'une source impure, et fut souillée: tandis que la portion restée limpide est le partage de quelques mortels privilégiés; tous s'abreuvent à longs traits au cloaque de la médiocrité et de l'envie. La foule est prodigieuse à l'entour de l'égout qui la contient, et tous ces malheureux se battent les flancs pour communiquer aux hommes, par des chants

pâles et sans accord, les bienfaits qu'ils croient avoir reçus des dieux.

C'est ainsi qu'au-dessus des plaines de l'air, où eut lieu ce terrible combat entre OG-MI et *Vergisson,* s'étendent des tapis verdoyants arrosés par de limpides eaux qui roulent l'or mêlé à leur sable mouvant, tandis que d'autres, plus nombreux, sont ravagés par des torrents furieux qui traînent la dévastation sur les champs et les moissons.

A la suite de ce combat, les géants Vergisson et Solutré furent métamorphosés en deux rocs, et la belle Servière en montagne. Telle fut l'origine de la poésie.

A l'imitation des Druides, à Delphes on attendait la venue d'*un fils d'Apollon,* qui devait ramener parmi les hommes le règne de la justice. Les Romains attendaient *un roi équitable* prédit par les sibylles; les Brames attendent une nouvelle *incarnation de Vichenou,* qui doit apparaître sous la forme d'un cheval; les Persans soupirent après *Ali;* les Chinois, après *Peïrum* et *Cambodoxi;* les Siamois, après *Sammonocodon;* les Juifs pensent à leur *Messie.* Puissions-nous, pour le bien de l'humanité, voir en France un homme inspiré de Dieu qui indique à tous les hommes la route qui conduit au salut, au bonheur et à la justice.

L'origine de la musique remonte à la plus haute antiquité; une profonde obscurité l'enveloppe. Les Druides en faisaient le principal accompagnement de leurs cérémonies religieuses et civiles. Les modulations en étaient

vives et ardentes, quoique simples, naïves et variées selon l'occasion. Comme la langue, ces chants primitifs ne furent d'abord que des récitatifs courts et monosyllabiques. Dépourvue de rhythme, la musique servait à exprimer de mélancoliques rêveries, l'absence et le calme des passions. Libre de toute entrave, le poëte pouvait en un instant créer des beautés énergiques, tendres, sublimes, pour parler de Dieu, de loi, de patrie, de liberté. Alors la puissance des voix agissait à l'unisson sur les masses. Les hymnes naïves de nos pères se transmettaient d'âge en âge. C'est dans sa propre voix que l'homme primitif a trouvé la musique, cet art d'émouvoir par la combinaison des sons, dont les Druides surent tirer un si grand parti; car Dieu permit qu'ils l'employassent pour dépeindre les transports d'admiration pour la beauté de ses œuvres et de reconnaissance pour ses bienfaits, auxquels le langage ordinaire ne pouvait suffire. Aussi les Bardes avaient-ils tous les trésors de la mélodie, toutes les richesses d'une langue imitative qui parle à la fois au cœur, à l'esprit et à l'oreille.

Le premier instrument fut le *chalumeau de paille*. On attribue son invention à *Og-mi*.

On sera étonné de retrouver ici une légende druidique relative à la fable du roi *Midas*. Il est dit qu'un VERGOBRET, *souverain-magistrat* des Éduens, faisait mourir tous ses serviteurs, afin de les empêcher de rapporter au peuple qu'il avait des oreilles de cheval; mais un intime ami du vergobret, qui s'était engagé à ne jamais

révéler ce qu'il en savait, ne pouvant résister à l'envie de raconter ce fait, alla, par le conseil d'un Druide, le dire sur les bords de la rivière. Il prit trois roseaux et en fit les anches du *hautbois*, sur lequel il chanta : *Le vergobret a des oreilles de cheval.* Ainsi fut trahit le serment à l'amitié ; cette déloyauté donna naissance au hautbois.

Il s'agit de savoir à quel peuple appartient l'invention de cette fable. *Ulysse* l'apporta-t-il à Bibracte? ou bien *Silène*, qui voyagea partout, l'exporta-t-il de la Celtique, où il l'avait apprise, pour la raconter en Phrygie? La simplicité du récit celtique me fait croire qu'il est le primitif, et que, une fois maîtres du thème, les Grecs l'ont embelli de toutes les variantes de leur génie. Quoi qu'il en soit, cette tradition est une des plus anciennes qui soient venues jusqu'à nous.

Vint ensuite la *cornemuse*, qu'on fait résonner au moyen de l'air contenu dans une outre. Puis parut la *lyre*, dont se servaient les Bardes : elle était composée d'un corps sonore, surmonté de deux branches attachées par une autre branche transversale, à laquelle on fixait des cordes. Dans son origine, elle n'avait que trois cordes, nombre magique et divin ; cette quantité fut successivement augmentée ; mais elle n'alla jamais au delà de sept, nombre des planètes ; elles furent espacées suivant la symétrie des distances respectives des corps célestes. Les sept monosyllabes qui forment les sept notes musicales ont été puisées dans la langue celtique,

qui était entièrement monosyllabique. Ces figures musicales respirent le système complet des Druides sur l'influence des astres.

Ainsi les sept mots techniques UT, RÉ, MI, FA, SOL, LA, UT, sont un reste de la dénomination planétaire des Druides donnée aux sept notes musicales. Le seul nom de la note *sol* démontre que les notes employées par Gui d'Arezzo dans sa méthode étaient fort antérieures à ce bénédictin. Ces monosyllabes sont puisées dans la langue celtique ; elles sont l'expression des préjugés des Druides sur le mouvement des étoiles et sur leurs rapports avec l'harmonie musicale, dont l'origine est due aux Celtes, de qui Pythagore a emprunté tout son système *harmonico-planétaire*, que l'on sait avoir été la propriété personnel des Druides

Le premier UT, c'est *Teutatès*. De là cette formule des poëtes : *Commençons et finissons par Jupiter*, c'est-à-dire commençons par UT et finissons par UT. La première note représente l'éternité passée, l'autre l'éternité à venir.

La note RÉ était l'*Arès* des Celtes, la *guerre*. Les Latins en ont fait le mot *rex*.

La note MI désigne la douceur et l'attrait de l'éloquence, à laquelle *Og-mi* présidait. Les Latins en ont fait *mi-tis*.

La note FA signifie *fax*, le *flambeau*. Cette note répondait, chez les Celtes, à la planète de *Vénus*, la plus brillante de toutes. En arabe, le mot FA signifie l'*entrée*. De

tout temps *Vénus* a été définie par l'*entrée dans la vie.*

La note SOL signifie le *soleil*, distinction honorifique pour exprimer le *seul;* l'unité de Dieu représentée par l'unité du soleil.

La note LA désigne la *lune* LA est l'article par excellence chez les Celtes ; il indique la *seule,* l'*unique.*

Je m'élève ici contre cette foule d'écrivains qui se sont tous accordés à répéter que l'invention des figures musicales désignatives des sons UT, RÉ, MI, FA, SOL, LA, était due à un moine du onzième siècle nommé *Gui d'Arezzo ;* il ne fit que renouveler la méthode des Celtes. Il préféra ces noms monosyllabiques aux dénominations verbeuses introduites par les Grecs, et adoptées par les Latins. Ce moine eut l'esprit de comprendre que le mot représentatif d'un son ne doit pas remplir plus de temps que le son même ; il s'écarta de la routine grecque et romaine, et il remit en vigueur la méthode antique des Bardes. De l'aveu de tous les historiens, Gui d'Arezzo n'inventa point les monosyllabes, il les prit de l'ancienne hymne de saint Jean :

UT *queant laxis*
RE*sonare sibris*
MI*ra gestorum*
FA*muli tuorum,*
SOL*ve pollutis*
LA*bia reatum,* etc. etc.

Il est évident que les noms monosyllabiques, désigna-

tifs des sons, ont été arrangés à dessein dans cette hymne antique; et que ce n'est point le hasard qui les a fait trouver là, mais qu'ils ont été ajoutés à la tête de chaque demi-vers pour servir à exprimer les noms des notes.

Gui d'Arezzo n'a point inventé les noms celtiques des notes, mais il fut le premier qui employa ces noms dans une méthode écrite, en sorte qu'on le regarde comme l'inventeur de ces noms. Ajoutez qu'il fut réellement l'inventeur de la *gamme*, c'est-à-dire qu'il ajouta la lettre G aux six premières lettres usitées avant lui dans la musique alphabétique; l'échelle des tons, par ce moyen, fut nommé *gamme*, la lettre G s'appelant en grec *gamma*.

L'invention de la *gamme* fit que l'on attribua les noms monosyllabiques des notes à Gui d'Arezzo, quoiqu'il n'ait fait qu'en renouveler l'usage, puisque l'on sait, par le témoignage de Platon, de Pline et de Cicéron, que le nom des planètes était annexé à chaque son de musique.

A la fin du dix-septième siècle, le nommé Lemaître, professeur de chant, ajouta la note SI. Elle fut de suite adaptée dans la *gamme*, malgré l'opposition des musiciens d'alors. Ce qui fit une échelle de huit sons, système différent de celui des anciens, dont toute la musique consistait en sept sons combinés sur l'harmonie des planètes et sur leurs distances respectives. [1]

[1] En 1330, le nommé de Mœurs, natif de Paris, fit des

La SIRÈNE était une des sources religieuses des Druides ; elle présidait aux chants, indiquait la marche du ciel, la direction des étoiles, la course des comètes, ces astres errants, dans l'infini de l'espace. Le chant de la SIRÈNE annonce cette faculté de la nature par laquelle l'air, pressé, rend un son qui produit le sifflement des vents, le bruit des mers, cette aspiration, cette respiration de la nature, cette harmonie des sphères. SI n'est que l'expression du son pressé contre nos dents. SIRÈNE signifie *conducteur des vents.* Les Druides désignaient par ce mot le *son,* ce flux et reflux des poumons. Le peuple croyait que cette faculté qui dirige le *son* était une divinité femelle habitante de l'air, de la terre, des mers.

Dans la langue phénicienne, SIR signifie *chant,* de là le mot SIRÈNE. Zoroastre nomme l'âme SIRÈNE. Le BALH-IAANA des Hébreux est l'oiseau des déserts, que les Grecs traduisaient par le mot SIRÈNE. En hébreu, SIRÈNE signifie *chanteuse.* Job s'écrie : *Frater factus sum sirenum.* Isaïe parle des SIRÈNES habitantes des ruines et des déserts. L'antiquité donne des pieds d'oiseau aux SIRÈNES ; Platon en place une dans chaque sphère. Servius dit : Les SIRÈNES sont filles de CALLIOPE, *du ciel,* et d'ACHELOUS, *de l'eau ;* l'une chante, l'autre joue de la flûte, la troisième de la lyre. Quelques anciens

figures musicales désignatives des sons, appelées *blanches, noires* ou *croches.*

disent : Les MUSES ayant vaincu les SIRÈNES, leur coupèrent les ailes. Clément d'Alexandrie leur donne des ailes d'or. Suidas nomme les SIRÈNES *suaves et musicæ facultates.*

La *danse,* cet exercice du corps, cette *poésie muette,* était le symbole *des mouvements célestes,* quand elle s'exécutait autour des dolmens. Comme la *poésie* et la *musique,* elle faisait partie du culte. Les danseurs et danseuses se suivaient à la file, comme des grues, pour imiter les mouvements des astres, en tournant comme eux de droite à gauche, d'Orient en Occident. Ensuite, les danseurs déclinaient de gauche à droite, par égard pour les planètes, qui, outre le mouvement commun, ont encore le leur particulier d'Occident en Orient. Ces marches et contre-marches, accompagnées de chants et de danses, se variaient en mille formes différentes. Aujourd'hui, cette expression de la nature, ce saint enthousiasme, est énervé par la mollesse et la volupté : la danse fait rougir la vertu, elle n'est plus que l'école du vice et l'art de corrompre les mœurs.

Les femmes ont toujours joué un grand rôle chez les Celtes ; il fut même un temps où elles étaient associées au gouvernement de l'État. Indépendamment des Druides, il y avait trois classes de Druidesses. Le dernier ordre était répandu dans chaque fédération. Le second ordre était les Samnites des îles de la Loire. Elles commandaient aux éléments. Les bras tendus vers le nord, elles excitaient les tempêtes ; vers le midi, elles calmaient les flots. Les

Druides donnaient des sauve-gardes aux âmes, elles en donnaient aux marins et à leurs navires. Pour cette protection, elles exigeaient qu'au retour du voyage, un matelot, à la fleur de l'âge, apportât, à l'une d'elles, au nom de l'équipage, le doux et léger présent de sa première innocence. Alors, une des Samnites conduisait le jeune homme dans un bocage au bord de la mer, s'y baignait avec lui; ainsi purifié, une nuit entière était employée à recevoir le voluptueux hommage de ses prémices. Le matin de cette nuit de noce, la Druidesse lui suspendait au cou des coquilles qui indiquaient à tous le nombre de signes de reconnaissance que le marin lui avait donné.

La première classe des Druidesses était les neuf prophétesses de l'île de Séna [1], île mystérieuse et féerique,

[1] Le mot *Séna* signifie *année*. Les neuf grandes Druidesses de l'île de Séna représentaient les neuf mois de l'année pendant lesquels on peut féconder la terre dans la Celtique.

Cette île se trouve placée, dit Pomponius Méla, sur la côte des Ossismiens. Ce qui la distingue, c'est qu'elle est le séjour de l'oracle d'une divinité gauloise. Les prêtresses de ce dieu gardent une perpétuelle virginité; elles sont au nombre de neuf. Les Celtes les nomment *Cénas*. Ils croient qu'animées par un génie particulier, elles peuvent, par leurs vers, exciter des tempêtes dans les airs et sur les mers, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, prédire l'avenir, etc. etc.

La célébrité des Druidesses n'était pas circonscrite dans les limites de la Gaule, elle remplissait l'Europe et l'Asie; on venait les consulter de toutes parts. Elles prédirent la mort d'Alexandre Sévère et la trahison de ses soldats, lors-

où ses grandes prêtresses gardaient une perpétuelle virginité. Ces lis de chasteté avaient la grandeur fière et sauvage des mers, des forêts, des montagnes de la Celtique, la blancheur de la fleur de l'églantier, les yeux azurés, les pieds d'albâtre, la chevelure blonde, longue et soyeuse ; leur souffle avait un parfum enivrant. Animées par un génie puissant, leur pouvoir était sans bornes. Prêtresses d'*Isis*, elles étudiaient la nature et la vertu des plantes, prédisaient l'avenir par l'inspection des entrailles et la manière dont coulait le sang des victimes offertes en sacrifice. Ces femmes-oracles, assises sur un char tiré par des taureaux, interrogeaient dans la campagne le vol des oiseaux, commandaient aux esprits

qu'il partit pour son expédition en Germanie. Elles montrèrent le trône à Dioclétien, et le moyen d'y parvenir, en lui marquant le terme du règne de la famille d'Aurélien.

Le prolongement de la pointe du Raz faisait autrefois partie de l'île de Sein. Rien d'effrayant comme le passage du Raz. De là cette prière des matelots bretons : « Secourez-moi, grand Dieu, dans le passage du Raz : mon navire est si petit et la mer est si grande ! »

L'enchanteur Merlin (nom qui signifie né au printemps) naquit dans l'île de Sein. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avait été engendré par un incube. Ami du roi Arthur, Merlin le suivait partout sous différentes formes. La légende dit qu'il fut métamorphosé en cerf et renfermé vivant, par la dame du Lac, dans la forêt qui couvrait les grèves du mont Saint-Michel. C'est dans cette forêt qu'Antoine, évêque de Galles, et Méliadus, venaient consulter le prophète. Cette forêt fut submergée au huitième siècle.

aériens, ceux qui ont des ailes de gazes et des cheveux d'or. Pour les rendre favorables à leurs désirs, le matin, au lever de l'aurore, elles épanchaient sur leur corps diaphane l'urne suave de la rosée des nuits. Elles avaient le don de guérir par des paroles mystiques ; la puissance de hâter le printemps, d'apaiser les tempêtes, de fendre à pied sec les flots de l'Océan, d'y voguer sur des nappes de granit. Les fontaines jaillissaient sous leurs pas ; sur leur passage, les morts ressuscitaient. [1]

Ces neuf vierges étaient consacrées à *Isis,* expression sublime de la *nature,* qui précise l'immortalité de l'âme, la migration de cette vie dans une autre, la palingénésie de la matière, la métempsycose de la nature, qui toujours

[1] Les fées ont remplacé les Druidesses, dont le pouvoir s'est éteint. On parle encore des merveilles opérées par Méluzine. D'un coup de baguette, elle avait bâti le château de Lusignan. Rien n'était plus ordinaire que voir cette belle fée, avec son corps doux et flexible de serpent, venir tous les samedis en habit de veuve se baigner dans la fontaine du château. Quelquefois elle se montrait sur le sommet de la grosse tour ; et lorsqu'il devait arriver en France un changement de règne, on entendait Méluzine pousser trois cris effroyables, signes certains de ces événements. Brantôme a écrit que cela était vrai. Ainsi est consacrée par l'histoire l'existence des fées !

On aura beau faire et beau dire, les prédictions et les événements surnaturels auront toujours bien de l'attrait pour le plus grand nombre des hommes ; il est dans la nature humaine de vouloir s'élancer au delà du court espace qu'elle parcourt ; la vie est si bornée, qu'on cherche sans cesse à en déchirer le

enfante et reste toujours vierge. Pure et mère à la fois, intacte et féconde, sans cesse la même et toujours nouvelle, divinité des Druides, vers laquelle ils ramenaient constamment les Celtes.

Cette île sainte, couverte de verdure, était semblable à une fleur qui surnage au milieu des vagues qui la balancent; elle avait dans son centre un groupe de chênes, où était un temple, composé de pièces de bois mobiles, qui servait d'asile aux Druidesses et aux novices. Toutes les années, les jeunes prêtresses étaient chargées de défaire et de reconstruire, dans l'espace de deux nuits, ces constructions où les Druides seuls étaient admis pour y méditer sur ce texte fondamental de leur dogme : *Éternité, immuabilité, incorruptibilité;* culte qui n'était qu'une suite de l'hommage qu'ils rendaient à Dieu dans l'universalité de ses œuvres, à Ésus, ainsi qu'ils le désignaient, qui remplit tout l'espace de l'infini, et nous pénètre de ses admirables bienfaits. Les Druidesses entretenaient en son honneur une lumière perpétuelle sur un dolmen. Ce feu sacré était le symbole de la *pureté* et de l'*éternité.*

Sur le rivage armoricain, en face de l'île de Sein, où

voile. Numa avait sa Nymphe; Socrate, son démon; Brutus, son génie; Napoléon, son étoile. La Grèce eut ses oracles; Rome, ses sibylles et ses augures; la France, ses fées et ses miracles. Et cependant la Grèce a produit des Solon et des Platon; Rome, des Caton et des Cicéron; la France, des Voltaire et des Rousseau !

la vue se perd à l'horizon ; dans un vallon délicieux, couvert de thym, de serpolet, de fleurs odorantes et balsamiques, de ruisseaux qui fuient dans la vallée ; près d'une des plus belles nappes d'eau de l'Europe (la baie de Douarnenez), où l'œil aime à suivre les mouvements de la mer, le bruit sourd et majestueux des vagues, le silence de la nature, dans l'intervalle du flux et reflux ; l'étrange cri des oiseaux de la plage, l'azur liquide, frappé des rayons solaires, forme une infinité d'arcs-en-ciel, en tisse les flots en nuages, dont les ondulations se croisent, se multiplient, ou disparaissent. Là, au milieu d'une multitude d'arbres, heureusement mêlés à de beaux tapis verts, à des rochers saillants, entassement de masses et de débris, le penseur s'élance en imagination de ces rocs et plane sur les âges du monde ; son âme se dilate dans cette immensité, qu'il faut chanter et non décrire.

Chaque année les Druides, sur ce rivage, célébraient le retour joyeux du printemps par une cérémonie symbolique et religieuse. Elle avait lieu après le congrès annuel des plaines de *Carnutes* (Chartres)[1], où toutes les tribus de la Celtique étaient réunies dans ce centre de la nation. Le plus illustre des guerriers était désigné à la

[1] Chaque année, au printemps, une assemblée générale avait lieu à Chartres, centre de la fédération celtique ; les États étaient obligés de s'y rendre en armes, pour y discuter sur les affaires qui intéressaient la religion et l'intérêt public. Un conseil décidait que celui qui arriverait le dernier serait condamné à mourir, afin de rendre les autres plus diligents.

pluralité des voix, par le corps des Druides, pour féconder une jeune vierge de l'île de Séna[1]. Cette année ce fut *Brennus*, cette étoile valeureuse, qui plus tard fit trembler Rome. Aussitôt désigné, l'Archidruide lui adressa ces mots :

« Vaillant guerrier, espoir de la nation, le sacré collége

Cet exemple était pris dans la nature. Ainsi en agissent les cigognes quand elles délibèrent qu'il faut changer de climat : la dernière arrivée est mise en pièces par le reste de l'assemblée. Dans la Celtique, la cigogne était le symbole de l'activité.

[1] Tacite dit que les Celtes épousaient plusieurs femmes, non par libertinage, mais à cause de leur rang. — Ménandre en porte le nombre à douze. — César dit que les Armoricains se mariaient dans leurs propres familles ; les femmes étaient communes aux frères et aux fils ; les enfants appartenaient à celui qui avait connu une fille vierge. — Diodore de Sicile a dit que Julie, femme de l'empereur Sévère, reprochant un jour à une dame armoricaine de ce que les femmes de sa nation s'unissaient indifféremment avec les hommes et même avec leurs propres frères, l'Armoricaine répondit : « Nous pratiquons aux yeux de tout le monde, avec des hommes libres, ce que les dames romaines pratiquent en secret avec leurs affranchis et leurs esclaves. »

Strabon nous dit que la première condition, chez les Celtes, pour être accepté en mariage, était la bravoure ; les femmes ne s'unissaient qu'à ceux qui en avaient donné des preuves. — Jules César ajoute que les Gaulois étaient très-difficiles sur la pureté des familles qui leur proposaient une alliance ; la mémoire, chez eux, conservait l'histoire des actions et des générations passées. Ils ne s'alliaient qu'entre eux. Lorsqu'un

t'a nommé pour féconder une de nos saintes filles; c'est une jeune fleur dont le parfum ne s'est point évaporé; une feuille fraîche et délicate qu'aucune main n'a froissée sur sa tige, ni caressé les flancs; un miel nouveau dont la douceur n'a point été goûtée : elle réunit la beauté à la sagesse. Va, sois heureux ! »

père voulait marier sa fille, il invitait plusieurs jeunes gens estimés par leur valeur, et celui auquel sa fille présentait librement la coupe à boire, était choisi pour devenir son époux. Une fois mariées, les femmes étaient sous la dépendance absolue de leurs maris, qui avaient droit de vie et de mort sur elles et leurs enfants. Les adolescents ne quittaient leurs mères qu'à l'âge où ils étaient admis à porter les armes. — Solin dit que le premier vœu d'une femme gauloise, en mettant au monde un enfant mâle, était qu'il n'eût qu'à mourir au milieu des armes. — Au sortir du ventre de leur mère, les enfants étaient plongés dans l'eau froide pour les rendre forts et vigoureux.

Solin dit que les femmes gauloises qui avaient empoisonné leurs maris, étaient mises à la torture; coupables, les parents les faisaient mourir avec cruauté. — Pline nous apprend que quand un Celte soupçonnait la fidélité de sa femme, il la forçait à précipiter elle-même dans un fleuve les enfants qu'il avait eus d'elle. Si les enfants allaient au fond de l'eau, la femme était jugée coupable, et, comme telle, mise à mort. Si les enfants pouvaient gagner le bord du fleuve à la nage, c'était le signe que leur mère était innocente.

La corneille, qui est réputée ne plus s'apparier quand elle a perdu celui auquel elle s'était attachée, était le symbole des veuves gauloises.

En peu de jours, accompagné d'une troupe d'élite, Brennus franchit l'espace qui sépare Carnutes du rivage Ossimien. Quand ils arrivèrent, la vierge de l'Air, à demi plongée dans sa couche occidentale, versait sa lumière sur les fleurs, et transformait les larmes de la nuit en douces perles, argentait les feuilles de la forêt sacrée, où la jeune Druidesse s'était vouée volontairement à la conservation de l'ordre; les ombres prenaient la fuite, le vent du matin soupirait, les prairies s'émaillaient. Le soleil, à l'extrémité de l'Orient, commençait sa course resplendissante en chassant les ténèbres devant lui. La lune est disparue! cette reine, en quittant le firmament, s'est dépouillée de sa couronne radieuse! C'est ainsi que les grands de ce monde, après s'être élevés jusqu'au sommet de l'échelle sociale, en sont précipités en un instant. Le Matin, à la robe vermeille, colore de pourpre les gouttes de rosées suspendues aux lianes des arbrisseaux.

Après avoir passé la nuit à chanter, au milieu des fleurs, les merveilles de la nature, la Druidesse *Évellina* fut revêtue, par ses jeunes compagnes, d'une tunique d'un lin blanc comme le lis de la vallée; et sa taille, flexible comme un roseau, fut enserrée par une ceinture sur laquelle étaient tracés des signes magiques. Sur sa tête on posa un voile orné de bandelettes et une couronne de verveine; on chaussa ses pieds de sandales pourpres, où était tracé un *pentagone*.

« *Éponine*, dit *Comma*, vois-tu notre chère Évellina,

aussi immobile que la statue de la bienheureuse Isis? Son esprit est absorbé; elle s'oublie elle-même.

— Jusqu'à ce jour, répond Éponine, notre sœur a vécu si tranquille dans cette île sacrée! Attends, je vais lui parler : Oh! ma chère Évellina, que le bonheur te suive sur l'autre rive! que le génie de la satisfaction te parfume de la poussière embaumée des fleurs! que les rameaux du chêne sacré du *bocage de l'union* te préservent des rayons brûlants de Bélenos! que la fontaine aimée du ciel te fournisse l'eau de la félicité! qu'Isis, notre mère bienveillante, verse sur toi ses bénédictions et sa fécondité! »

Une vive rougeur colora le visage de la vierge, qui se redressa comme la fleur que la rosée humecte, et elle répondit :

« O vous, mes bonnes compagnes, recevez mes embrassements; serrez-moi dans vos bras! Oh! je suis bien heureuse de votre tendresse! »

Et elle guida ses vertueuses gardiennes du *feu d'Ésus* autour de l'autel des sacrifices, en chantant les louanges des dieux. Évellina fléchit le genou devant le dolmen, elle offrit des fleurs et une branche de pin à Isis, et elle dit :

« Isis, mère bienfaisante et féconde, les fleurs que je viens déposer sur ton autel sont les tiennes : je ne puis rien t'offrir qui ne soit à toi, puisque tout est l'ouvrage de tes mains. Fais que ce jour soit le plus beau de ma vie! »

Et dans l'immensité du ciel retentirent les paroles de la Druidesse; et elle ajouta :

« O vous, mes sœurs, la nuit, lorsque la lumière vacillante de la reine au front d'argent éclairera le sombre bocage, écoutez dans le silence les chants aériens des génies, retenez les vers et les mots mystérieux qu'ils échangent entre eux. Ils louent la puissance d'Ésus, la création et les merveilles de l'univers; leurs danses dans les plaines de l'air retracent le mouvement des astres, soit qu'ils se lèvent, planent et glissent dans les cieux, ou se plongent dans le sein des mers ! »

Et toutes répondirent :

« Évellina, la bienheureuse Isis t'écoute, et te comblera de grâces ! »

Après ce chant, Évellina entraîna rapidement ses compagnes vers la pierre sacrée. Semblable aux peupliers qu'agite la brise printanière, leur file souple et flexible se plie et replie autour du dolmen. L'œil suit avec plaisir leurs tours et détours; à peine si le sable humide porte l'empreinte de leurs pas; elles s'éloignent ou se rapprochent, précipitent leur course ou la ralentissent, s'effacent, se montrent de nouveau pour disparaître : ainsi font les planètes à l'entour du soleil, ainsi des milliers de comètes sillonnent l'espace de l'infini de leur parabole lumineuse, et se perdent dans l'immensité des cieux. [1]

[1] C'est encore ici le cas de remarquer avec quel soin les Druides s'efforçaient de rendre sensibles, aux yeux des

Pendant cette danse symbolique, l'étoile silencieuse du matin avait blêmi dans le ciel, l'alouette vigilante, perdue dans les airs, redisait les notes joyeuses de sa félicité : tout était heureux dans la nature. Évellina s'échappa aussitôt du groupe de vierges avec la légèreté de la colombe que l'amour appelle et que les vents favorisent ; elle fuit au rivage, et reconnaît l'esquif qui doit la transporter près de Brennus. Dans cet instant, un amas de plantes aromatiques enflammées forment un nuage qui s'élève du bocage sacré, et l'on entend le chant joyeux de l'*hymne de la fécondité,* dont les Druidesses font retentir les airs.

Moment décisif pour la jeune Évellina qui répandit sur la grève d'odorantes larmes, brillantes comme la perle des nuits, comme la flamme phosphorescente qui luit et voltige sur la face des mers. Ses yeux humides regardent la voûte céleste, sa voix s'éteint, ses paupières s'abaissent, ses genoux tremblants s'inclinent vers la terre ;

croyants, les grandes merveilles de la nature. Leur culte, ou plutôt le rituel de leur culte, n'était qu'une constante représentation des phénomènes célestes. Cette danse des jeunes vierges de l'île de Séna est une preuve de plus que ces prêtres étaient passionnément admirateurs de l'harmonie des œuvres d'une toute-puissance, dont ils gardaient pour eux la connaissance, et dont ils ne donnaient l'idée au vulgaire que par des symboles qui avaient, sur toutes les sectes païennes, l'avantage d'être d'une pureté et d'une inflexibilité morales, dont les dieux des autres peuples étaient loin d'être les emblèmes, encore moins les modèles.

pour la première fois elle sent couler dans ses veines un feu subtil et pénétrant, un rayon de cette lumière primitive de laquelle elle émane ; elle oublie tout : un sentiment unique pénètre son âme et remplit son cœur... Qu'elle est belle, dans ce désordre !... Le départ approche, elle a un pied dans la barque, l'autre sur la plage ; elle est sur l'onde. La nacelle se mire dans les flots, un vent léger ride la mer et la pousse, la voile aux couleurs pourprées s'enfle, le cordage se tend ; autour, l'écume mousse et étincelle comme des diamants, un génie la guide ; elle glisse sur les vagues, vole comme une bulle, et bientôt elle touche la rive qu'elle caresse d'un baiser.

Aussitôt que l'esquif toucha la grève du continent, Brennus enleva la Druidesse et la déposa sur le rivage, où trente jeunes filles, représentant un siècle, couronnées de violettes et vêtues de longues robes de lin, portant dans leurs mains des corbeilles d'osier, répandaient les fleurs odorantes sous les pieds d'Évellina, et elles chantaient ce doux refrein : *Vierge sainte, un beau jour t'attend !*

Et l'heureux guerrier ajouta :

« Je puis t'exprimer ma tendresse, te proclamer mon épouse ! Oh ! de cet instant ma vie t'appartient, elle est à toi tout entière. Jusqu'à ce jour, je n'avais éprouvé que des désirs brûlants, mais à présent je sens la puissance de l'amour inspiré par une vierge aussi pure qu'un esprit céleste.

— Noble guerrier, modère tes transports, le bonheur est passager sur la terre.

— Le mien serait de vivre et de mourir avec toi.

« Arc-en-ciel de bonheur, reçois mes vœux et mon encens! Charme de mes jours, tes regards sont plus doux que les rayons de l'aurore, tes dents plus brillantes que l'étoile du matin; fais que tes beaux yeux s'arrêtent sur les miens! Que tu es belle, ô reine de mon cœur! ta flamme, subtile et féconde comme la chaleur du printemps, a pénétré mon être! sans toi, j'aurais ignoré qu'un jour est plus long dans l'attente que le plus long mois d'hiver. Oh! si tu me fuyais à présent, je te suivrais jusque dans tes bosquets sacrés, jusqu'au pied de Sacrivi, de ce chêne symbole auguste de nos dieux, où je périrais sans honte sous les coups des vierges saintes, tes compagnes, dont tu es la plus belle.

« Désormais, tu ne peux m'échapper: mort, mon âme errante dans les airs troublerait ton sommeil, comme le font les sons lugubres de l'orfraie, et tes promenades solitaires par le cri aigre du corbeau. Mais non, je serais pour toi l'oiseau chéri que tu caresserais de tes doigts effilés, que tu presserais amoureusement de tes lèvres vermeilles. O mon épouse chérie! sur la terre, dans les airs, au séjour des dieux, esprit, homme, oiseau, plante ou reptile... je ne puis plus exister sans t'aimer!

« Je ne connais pas encore ton cœur, mais l'amour échauffe le mien; en toi se concentre toutes les facultés de mon âme! tu es à jamais mon amie, mon idole, mon

dieu ! Dès que tu mis le pied sur le rivage, je te fus soumis : tu m'as fait comprendre le tourment que l'on nomme *amour*. Il déchire, il consume le malheureux qui l'éprouve seul. Paisible et décevant, ainsi que les songes heureux, il nous montre les délices du paradis ; âpre et dévorant comme l'ardente soif, il nous fait éprouver les tortures de l'enfer. O dieu cruel ! pourquoi tes traits sont-ils si aigus, si corrosifs, puisque les fleurs en forment l'aiguillon ?

« Forêt sacrée, Druides vénérés, et vous dieux qui m'entendez, soyez les témoins de la foi que je jure à cette pudique vierge, ce qu'Isis a de plus doux ; je l'atteste ici par tout ce que le ciel a de plus saint. Ésus ! mon créateur, mon dieu, toi qui précédas les temps, qui leur survivras, sanctionne ma prière, et qu'elle monte jusqu'à toi ! »

Les Druides marchaient à côté de l'heureux couple, les Bardes faisaient entendre des hymnes d'allégresse ; le peuple, comme les feuilles printanières, s'agitait joyeusement quand on arriva près de la pierre de l'Inspiration, d'où la vue s'étend sur un magique archipel. Des chênes, des frênes, des hêtres s'y mêlent aux arbrisseaux odorants, et marquent le contour du *bocage de l'union*. A l'entrée de cette douce retraite, sont des pyramides de fruits de toute espèce, des gerbes de blé, des monceaux de laine, des vases pleins de laitage ; une quantité innombrable d'oiseaux, dont l'éclat du plumage ne le cède en rien à l'étincelante beauté des fleurs, y font retentir

leurs doux concerts. Une immense toile de pourpre azuré couvre cet asile inviolable. Après avoir été béni par l'Archidruide, l'heureux Brennus y conduisit la tendre Évellina, et la fit asseoir sur un lit de mousse et de roseaux ; puis il saisit la main tremblante de la vierge, qu'il porta avec transport à ses lèvres avant de la presser sur son cœur. Tous les trésors de la pudeur rayonnaient sur le front de la Druidesse ivre d'amour régénéré ; sa poitrine se dilate, son sang, avivé par un feu subtil et inconnu, la fait naître à une nouvelle vie. Bientôt, enchaînés par la sympathie, ils savourent à la fois le charme d'un amour naissant et les douceurs d'une longue fidélité.

Brennus dit à la Druidesse :

« Fleur de chasteté et d'innocence, sois la colombe de ma vie ; ta bouche, dont je conçois la douceur sans l'avoir savourée, m'invite à en respirer la suavité, pour y calmer la soif qui me dévore.

— Noble guerrier, dit Évellina, l'abeille se contente de l'odeur de la rose.

— Perle brillante, l'abeille, cette accapareuse d'essences, extrairait le miel de tes lèvres ; car elles sont semblables à la fleur brisée qui épanche son parfum sur sa tige. »

A ces paroles, la tête de la Druidesse se pencha doucement sur l'épaule du guerrier, et elle lui dit :

« Qui t'a appris le secret de mon cœur et le ravissement de mon âme?

— Tes yeux me disent que tu as deviné la réalité de la vie, sans en avoir entr'ouvert le voile. »

Alors, la Druidesse porta sur Brennus ses prunelles tendres comme les yeux de la gazelle, et ses bras, pleins d'une molle langueur, tombèrent nonchalamment à ses côtés. Pure comme la brise qui vient d'effleurer la prairie, son haleine est entrecoupée de soupirs ; sa blonde chevelure, développant ses boucles dorées, ondoie sur son sein, voile et découvre des trésors précieux. L'innocence lutte en vain contre l'enivrement de son cœur, et les lèvres de la vierge présentent au guerrier un attrait plein de charmes.

Dans cet instant, Évellina présenta à Brennus la *coupe des aveux,* et ils burent ensemble l'*onde de la félicité,* et elle lui dit :

« Brennus, l'eau de la fontaine sacrée d'Isis a seule vu mes attraits, ma tunique seule les a effleurés, le souffle d'un mortel n'a jamais respiré mon haleine ; mon cœur, par la volonté d'Ésus, se donne à toi. » Et elle déposa son voile, sa couronne et sa ceinture virginale sur l'humble genet.

Tandis que la frange des derniers rayons du soleil se mêle à l'azur pourpré des cieux, on servit au jeune couple, sur une tresse d'osier, le laitage durci et le porc nourrissant, et l'on fit circuler abondamment la cervoise rafraîchissante, et l'aromatique boisson mêlée de miel et de cumin. Les guerriers agitaient les coupes, les vieillards racontaient les prodiges des Celtes ; les jeunes filles,

agiles comme le faon, jouaient en se défiant à la course ; la joie répondait à l'ivresse de la joie ; les unes, parées de guirlandes, consultaient le cristal des fontaines sur leur beauté ; toutes dansaient, et l'amour qu'elles ignoraient semblait animer leurs pas : partout on voyait l'image du bonheur, quand l'une d'elles dit :

« Riches pâturages, soyez les témoins de notre satisfaction. Arbres sacrés, levez majestueusement vos cimes superbes et prophétiques. Vallons fortunés, répétez nos chants joyeux. Jonchons la terre de fleurs. Bonheur au guerrier, fécondité à l'épouse ! »

Brennus et Évellina étaient heureux sous les berceaux d'églantiers, ils s'y enivraient de ces délicieuses émotions qui régénèrent l'âme, quand les Bardes firent entendre un dernier refrain d'amour, et tous se dispersèrent pour respecter l'asile sacré du mystère. On n'entendait plus que le bruit des vagues qui venaient se briser contre les roches granitiques, et leur triste frémissement se mêlait seul aux sons aériens que les vents apportaient par delà les mers ; car la nuit, dont la fraîcheur répare les forces, et rend à l'âme toute son énergie, avait étendu son voile sur la nature entière, et épaissi ses ombres sur le bosquet d'Isis, en faisant descendre sur la terre le silence et le sommeil.

Le jeune couple resta enfermé neuf nuits, et le soir de la dernière journée, les amants, après s'être abreuvés à la source de toutes les félicités, les avoir épuisées et toujours renouvelées, avoir entremêlé de caresses leurs

douces paroles, ce parfum du cœur qui s'exhalait à flots de leur sein, Brennus reconduisit la Druidesse sur le rivage où il l'avait reçue, et il lui dit :

« Chère Évellina, ne peux-tu donc résister à l'ordre absolu de tes sœurs? Avec l'appui des dieux et la force de mon bras, viens partager le bonheur dans la famille de ton époux, et le suivre chez les peuples qu'il va dompter. »

Elle lui tendit la main et lui répondit :

« O mon bien-aimé! l'amour qui échauffe ton cœur brûle et consume le mien. Va, je ne t'oublierai jamais ; loin de toi, je vais prier Isis qu'elle fasse qu'après notre mort elle te ressuscite en fleur et me rende la vie sur la même tige que toi; si ton âme anime un jour le chêne prophétique de nos bocages, que je sois le lierre qui t'environne, ou le gui inspirateur; abeille, que je sois la plante qui te donne son suc; hirondelle, je traverserai les mers avec toi.

— Fille de Séna, rêve de ma vie! tes souhaits endorment mes douleurs!

— Mon Brennus, loin de toi je serai à jamais languissante, le chagrin de l'absence flétrira vite les couleurs qui t'ont charmé. O toi à qui j'ai livré mon cœur, n'oublie jamais cette couche de roseaux où nous avons été heureux!

— Œuvre de mystère et d'amour, peux-tu penser que je perde le souvenir de ma félicité? Oh non! le souffle divin qui épura ton âme, fit éclore ton sourire, et a placé

sur tes lèvres le baume qui m'a donné l'existence, et le poison qui tue! Mais ma consolation est dans l'avenir, qui nous promet un fils aussi brillant de pensées que l'étoile du matin est fraîche de la rosée des nuits.

— Puisse-t-il être l'oracle de la Celtique, et le mandataire de la justice d'Ésus!

— Épouse chérie, tant que je serai éloigné de cette plage où les fleurs naissent sous tes pas, où j'ai été heureux, avec l'espoir de l'être plus encore, je négligerai ma chevelure, et ma flamme t'enveloppera de son ardeur.

— Calme tes sens, favori de mon âme, à qui mon cœur s'est donné sans réserve; quelle que soit désormais ma destinée, je sens là, en moi-même, que je t'aimerai toujours.

— Ame de ma vie! à peine commencions-nous à goûter le bonheur, qu'il nous échappe.

— Bien-aimé, l'homme désigné par nos prêtres sacrés doit soutenir avec fermeté le malheur; il est supérieur à l'injustice du sort, il le domine. Puis, songe que je ne dois pas abandonner mes sœurs ni briser mes serments.

— Encore un baiser sur tes lèvres vermeilles?

— Oui... Adieu! »

A ces mots, Évellina, émue, attendrie, ébranlée, s'arracha des bras du guerrier, et, avec la légèreté de la gazelle, elle sauta dans la barque, qui aussitôt s'éloigna du rivage, et disparut dans la brume des mers.

Nul mouvement, nul soupir ne décèlent la souffrance de Brennus. Immobile, on le croirait frappé de la foudre,

les traits de son pâle visage sont agités d'un tremblement convulsif. Engourdi sur la grève, l'œil fixe, il resta dans une morne torpeur : séparation aussi douloureuse que celle de deux tendres ramiers surpris par un orage instantané, lorsqu'ils s'ébattent sur les bruyères de nos montagnes, et que les vents opposés les enveloppent, les séparent, les roulent en sens inverse dans leurs tourbillons, en les entraînant au loin dans les airs.

Évellina, ramenée parmi les Druidesses, y fut reçue avec égard et tendresse ; du moment qu'elle sentit frémir dans son sein une seconde existence, on lui prodigua mille soins imaginables.

La règle établie, était que si la Druidesse vouée à la propagation de l'ordre donnait l'existence à une fille, elle restait dans l'île de Séna, pour y compléter un jour le nombre *neuf* des *femmes oracles ;* mais si le nouveau-né était un garçon, la mère le nourrissait de son lait jusqu'à ce qu'il soit jugé capable de pouvoir se passer de ses soins.

L'époque des couches d'Évellina étant arrivée, et ayant donné le jour à un fils, l'*oracle* décida qu'il aurait le nom de *Chyndonax,* et resterait deux années sous la garde des saintes filles ; ce temps révolu, il fut exposé dans une nacelle qui le porta sur le continent, où tout était disposé pour qu'il abordât sans accident. Il fut reçu par les Druides réunis en corps, et conduit à Bibracte, où on lui révéla les mystères du dogme primitif. [1]

[1] Le but de cette cérémonie primitive était d'honorer le

Un jour, le jeune Chyndonax, cet enfant miraculeux rempli des dons célestes, s'amusait à parcourir les environs de Bibracte, et il s'égara dans le labyrinthe du bocage sacré, tandis que le Druide chargé de le surveiller s'était endormi au pied d'un chêne antique[1]; et comme Chyndonax passait devant une caverne dont les ronces cachaient l'entrée, tout à coup il en sortit un vent violent qui l'enleva dans son tourbillon, et l'emporta dans les régions supérieures de l'air. Dans cet instant, Esus, appuyé sur l'axe du monde, faisait gronder le tonnerre, un ouragan accompagné d'éclairs sillonnait les nuées et jetait au loin l'épouvante. Le Druide, éveillé subitement, demeura muet de surprise, et ne voyant plus près de lui son pupille, il eut peur : mais la pluie, qui tombait par nappes larges et précipitées, le força instinctivement à chercher un abri plus sûr que celui de l'arbre sous lequel il se trouvait, et où la foudre pouvait tomber. Il se dirigea vers l'antre mystérieux, d'où était sorti l'orage qui avait enlevé son jeune élève; il en écarta les broussailles et

principe actif de la génération universelle et la force féconde de la nature. Il subsiste encore, dans plusieurs provinces de la France, un reste de cette fête dont on a longtemps ignoré l'origine. C'est de planter, le 1er mai, un arbre orné de guirlandes à la porte des jeunes filles, et de leur présenter des fleurs, comme le symbole vivant de la virginité de la nature.

[1] On verra, dans l'épisode qui termine cet ouvrage, tout le fond de la pensée philosophique des Druides, et le résumé de leur théologie, basée sur une espèce de révélation.

pénétra dans ses vastes profondeurs, et fut s'asseoir sur la pierre et pleura sur le sort de Chyndonax. Tout à coup, une lumière éblouissante remplit l'obscure caverne, et apparaît devant lui une fille du ciel, une de ces divinités incomprises par les humains, et dont la majesté est insoutenable à leurs faibles yeux. C'était la protectrice des Celtes, la noble et féconde Isis, resplendissante de beauté, représentant *ce qui a été, ce qui est, ce qui sera.* Sa taille est élevée, un diadème, orné d'étoiles étincelantes, surmonte son front divin; une tunique verte, frangée d'argent, est retenue sur ses épaules par une agrafe de rubis; une ceinture pourpre, sur laquelle sont tracés les signes du zodiaque, enserre sa taille; dans sa main droite est une corne où sont les graines de toutes les plantes terrestres dont elle favorise les humains; ses paroles sont des perles dont elle enrichit le globe. Tout son être respire le bonheur de l'immortalité. A sa vue, le Druide inclina le front et tomba à genoux.

« Relève-toi, dit Isis, et ne crains rien. Le fils de la Providence que tu pleures te sera rendu le neuvième jour, au lieu même où tu t'es endormi par la volonté du Créateur, dont les desseins sont impénétrables. Cet enfant doit travailler à l'accomplissement de ses destinées; il doit purifier, nettoyer, émonder la race humaine. Le ciel répandra sur lui ses bienfaits, et il s'en rendra digne. Retourne sans crainte auprès de tes frères, et si l'on te demande où est le fils de la vierge mère, montre Bélenos et dit: « Un messager d'Ésus l'a enlevé pour le

conduire dans la *salle des dieux*, et lui révéler les choses saintes et les divins mystères de la nature. Le neuvième jour il nous sera rendu au pied du chêne sacré. »

Ayant dit ces mots, Isis reprit son vol vers les cieux, et tout redevint sombre dans la caverne. La tempête avait cessé ses ravages ; et les paroles de la protectrice des Celtes, semblables à une rosée bienfaisante, avaient rafraîchi le palais du Druide, dévoré par une soif ardente ; et, par un ciel pur, le ministre d'Ésus regagna son collége.

L'Archidruide remarquant l'absence de Chyndonax, s'enquit auprès du prêtre de ce qu'il était devenu, et le lui demanda. Mais celui-ci lui ayant rapporté l'apparition d'Isis, et la divine parole qu'elle avait laissé tomber de sa bouche, il lui répondit : « Ton récit est vrai comme le présent, et juste comme l'avenir ; je crois. »

Cependant le messager d'Ésus glissait sur des flots de vapeurs qui se heurtaient dans leur course, et devançaient les éclairs en emportant Chyndonax dans le vague de l'infini. Il semblait à l'enfant qu'à mesure qu'il s'élevait dans les célestes régions, son âme se dépouillait de sa terrestre enveloppe ; un fluide plus subtil que le souffle de la nature dilatait sa poitrine, et imprimait à tous ses sens une activité qui leur faisait perdre tout ce qu'ils avaient de grossier.

« Génie, dit Chyndonax, quelle région aérienne traversons-nous à présent?

— Nous arrivons dans la région des nuages. Vois la Nuit avec ses mille yeux. Observe Bélenos parvenu au

solstice d'hiver, et nommé par excellence *Soleil* ou dieu invisible ; il couve le chaos mystérieux symbolisé par un œuf, et envoie sur la terre aride une douce rosée, y répand sa chaleur féconde, couvre les collines de fleurs, les champs de gazon, les tertres de verdure, donne l'épi à l'homme et la proie aux chasseurs.

— Cette contemplation élève mon âme. Quel étonnant aspect ! Je vois çà et là la foudre rouler dans les nuages ; d'ici, la terre et les vallées les plus profondes paraissent au niveau des plus hautes montagnes ; les épaules fourchues des arbres semblent dépouillées de feuilles ; les rivières, les fleuves sont minces comme des fils d'argent, dont l'ondulation échappe à ma vue.

— Enfant, dit le Génie, la terre n'est qu'une bulle de vanité que le souffle de l'Éternel doit détruire. »

Déjà nos deux voyageurs aériens ont franchi la vallée des nuages ; ces corps floconneux, qui, de loin, semblent un monceau de fumée mouvante, apparaissent à Chyndonax comme des armées dont les rangs pressés se heurtent au choc de l'ouragan qui les foule et refoule. Leurs figures extraordinaires, capricieuses, fantastiques, se dessinent nettement à ses yeux au milieu des harmonies de toutes les voix de l'air. Ce sont des amas infinis d'âmes qui n'ont pas atteint une entière pureté ; elles peuplent les airs sous la forme de vents désastreux, et sont ballottées par le flot incessant de nouvelles métamorphoses qu'apporte l'agitation de la terre. Elles se pressent, s'entremêlent ou glissent les unes sur les autres. Ces ombres

poussent des cris de douleur vers notre globe qu'elles quittent; d'autres pleurent, et quelques-unes semblent méditer profondément. Toutes sont incertaines de leur sort, dont la volonté puissante d'Ésus doit fixer les destinées. On en voit qui suivent les mouvements des guerriers; par leur influence, en planant au-dessus des armées, elles augmentent leur courage ou les frappent de terreur. Des ombres pâles, décolorées, défaites, errent au-dessous de celles-là; pendant les nuits obscures et orageuses, elles font retentir les cavernes et les forêts silencieuses de leurs lugubres gémissements, que l'écho mélancolique prolonge tristement de vallons en vallons. Ces âmes souffrantes jettent l'épouvante au cœur des méchants par des apparitions bizarres et des lueurs trompeuses; n'étant point dépouillées des passions terrestres, elles se mêlent aux emportements des hommes par un instinct tout humain. On éprouve, on sent leur influence dans les songes, les visions, les paniques, les chimères, les apparitions des jours et des nuits. Ce sont les *Syrènes* aux ailes d'or sans cesse repoussées vers notre planète, malgré les efforts qu'elles font pour franchir le cercle d'une atmosphère supérieure. Leur poids les ramène toujours en bas : ne pouvant plus avoir la forme humaine, elles logent dans le corps des *Sylphes,* qui leur prêtent avec ardeur leur factice animation. Ames jugées indignes des célestes demeures de Bélenos, elles sont condamnées à errer indéfiniment sur la terre, dans les airs, sur les mers, où elles prennent des figures fantastiques.

Tout ce que voyait Chyndonax, lui démontrait la grandeur et la gloire d'Ésus; mais le Génie s'empressa de l'enlever du milieu de cet amas confus d'âmes en peine, pour le porter dans un tourbillon voisin. C'était celui de la lune, qu'ils franchirent rapidement. Là, nagent dans des torrents de vapeurs glaciales des milliards d'âmes qui n'ont d'autre sentiment que celui de l'existence, sans mémoire du passé, ni des différentes métamorphoses qu'elles ont accomplies; elles attendent dans la torpeur les nouvelles *émersions* qu'Ésus leur destine dans sa providence éternelle. Dans cet instant, le Génie lui montra les réservoirs du premier principe de la vie, le rudiment des âmes humaines qui n'ont de sensation que quand elles ont été complétement vivifiées par l'étincelle qui part du soleil au moment de leur union à des corps, pour leur communiquer le flambeau de l'existence, qui leur est prêtée pour un temps dans leur alliance avec la matière, objet des sens, et leur donne l'intuition des choses célestes, objet d'elles-mêmes, et d'où elles émanent.

Il fit voir à Chyndonax ces groupes d'âmes réunies tombées comme la cendre éparse, ou comme le grain que jette le semeur dans les sillons préparés. C'est par les longs tubes d'obscurité, formés par ce que nous appelons *éclipses,* que se fait ce *semis d'âmes,* qui, aussitôt qu'elles touchent la terre, reçoivent la commotion magnétique de l'étincelle que lancent les rayons solaires, et dont les effluves puissantes vivifient notre système et relient le ciel à la terre. Les âmes, ainsi tom-

bées, pénètrent dans les plantes, et sont transformées en substances alimentaires, et, par l'union des sexes, elles sont immergées et conçues par ceux qui s'en sont nourris. Ces métamorphoses se réitèrent jusqu'à ce qu'elles se soient livrées à la pratique des vertus. Alors, l'âme, brûlée du feu de la sagesse, est absorbée dans l'immensité de l'éternel. Élevée sur le pavois divin, elle entre dans le *palais de la Félicité*, pour y jouir de la béatitude céleste.

« C'est donc, dit Chyndonax, du contact d'un jet sacré parti du foyer solaire, et fusé avec les produits rudimentaires du principe humide et froid de la lune, que naissent et se maintiennent les phénomènes vitaux chez tous les êtres sublunaires ?

— Oui, » dit le Génie ; et voyant son jeune voyageur aérien saisi d'admiration en face de toutes ces choses, il le pénétra davantage de l'essence divine, afin de les lui graver profondément dans la mémoire ; après qu'il l'eut trempé, pour ainsi dire, dans la profondeur de ces mystères, il l'enleva de nouveau, et, en un clin d'œil, ils arrivèrent dans l'atmosphère radieuse du soleil.

« Chyndonax, dit le Génie, regarde, vois l'infini qui comprend des mondes innombrables et sans fin, et incline-toi devant la puissance de Dieu. »

Le jeune homme, ébloui, n'en pouvait supporter le fascinant éclat ; alors, le Génie l'enveloppa de toute part de son ombre protectrice, et ils traversèrent ces régions que rien ne saurait décrire. A peine les eurent-ils fran-

chies, que toutes les craintes de Chyndonax, à l'approche de ce qu'il prenait pour une fournaise ardente, se dissipèrent, et il sentit en lui les divins effets du feu vivifiant qui prête son flambeau à tous les mondes qui lui sont soumis. Les plus douces sensations d'un amour pur et heureux qui dilate nos cœurs dans la fleur de notre jeunesse, les suaves accords d'une harpe éolienne pendant une belle nuit d'été, la joie inondant l'homme vertueux qui passe sa vie dans des actes de bienfaisance, toutes les pénétrantes émotions d'un cœur tendre et affligé retrouvant un ami, lui ouvrant les bras, le consolant, ne sont rien en comparaison des émouvantes pressions d'enchantement et d'ivresse qui ravissent notre jeune voyageur en approchant du disque immense du père de toute existence.

« Vois, dit le Génie, cette lumière qui brille d'un feu si vif, que nul œil humain, même à des distances incommensurables, n'en peut soutenir l'éclat : ce n'est qu'un amas sans nombre d'âmes épurées, qui se confondent et nagent dans un océan de délices. Estime, et quand tu seras sur terre, apprends à faire estimer ce que vaut la vertu que Dieu récompense ici d'une manière aussi généreuse, aussi bonne, aussi magnifique.

« Rien ne peut te dépeindre l'état extatique de ces âmes, ce mélange de toutes les sensations de plaisir, de tous les sentiments de bonheur parfait, de ces jouissances infinies, dépouillées de ce qu'elles avaient de terrestre, purifiées au feu éternel qui les a revêtues de

son immortalité, pour être avec lui à toujours dans la sphère immense du monde des mondes!

— Oh! qu'on est bien ici; je crois me nourrir d'air embaumé! s'écria Chyndonax; que ne puis-je y rester avec ceux qui m'enseignent sur la terre le culte que l'on doit à Dieu! y vivre avec ma sainte mère, avec Brennus, mon vaillant père, et les Celtes, qui sont tous mes frères!

— Enfant, dit le Génie, tu ne sais ce que tu demandes; ta destinée est plus grande: tu dois vivre pour conduire les hommes, les guider dans le chemin de la justice et de la gloire. Regarde, écoute, réfléchis, afin de raconter aux fils de Teutatès ce que tu as vu et entendu dans le palais de Bélenos, séjour que la divinité réserve aux bons, aux charitables, aux compatissants, aux guerriers valeureux qui meurent pour la patrie; aux Bardes et aux Druidesses, qui chantent en enseignant la vertu; aux Druides, qui offrent des sacrifices d'expiation à Ésus, pour les fautes et les crimes des hommes, dont ils sont les conducteurs et les chefs dans la voie de la vérité; à tous ceux qui suivent leurs conseils avec un cœur droit et bienfaisant.

« Écoute! Chyndonax, je suis chargé de te révéler les mystères du grand tout, qui marche *uni-vers* un point commun à tous les êtres. » Il lui fit voir la naissance, l'accroissement et la perfection de l'homme, l'usage des productions, la vertu des plantes, la marche de la nature, l'échelle sensible des espèces, et, dans chaque

espèce, les diverses qualités. Il dit au jeune Druide : « Chyndonax, l'air entre dans la composition de tous les fluides, il agit librement et continuellement dans l'infini, il est l'agent principal qui donne et perpétue la vie des hommes, des animaux, des végétaux, des minéraux ; avec l'air, la matière a un principe actif, un développement parfait, un mouvement perpétuel ; elle ne perd rien ; voilà l'éternité ! La circulation n'a pas d'interruption ; tout est susceptible de nutrition, d'extension, de génération ; entre le feu qui dévore et la flamme qui donne la vie, un être s'éteint. Les productions présentes sont les enfants des générations et des événements passés. La chaîne des êtres est sans interruption : ils sont, parce qu'ils ont été ; ils seront, parce qu'ils sont. L'univers n'est qu'un effet dirigé et sans cesse modifié par la raison éternelle. C'est une circulation de matière, un cercle sans brisure, qui lie la gradation des existences, qui descendent, s'élèvent et montent de l'atome élémentaire jusqu'à l'homme, de l'homme jusqu'à Dieu ! Dieu seul ne change point ! Il a fixé cette variation continuelle de sort et d'état, afin que le bonheur et le malheur soient également répartis. Il a voulu engager les hommes à l'humanité, à la bienfaisance universelle, en leur montrant les âmes de leurs parents, de leurs amis, répandues dans tous les objets qui les environnent.

« Remarque le but de la bonté de Dieu. Tous les êtres ne meurent que pour renaître. Si l'âme habitait des corps immortels, la vie ne serait qu'une scène uniforme,

dont les jouissances répétées sans relâche arriveraient bientôt à un complet épuisement. Dans la chaîne qui unit graduellement tous les êtres, le Créateur a voulu que la mort ne fût que *le sommeil de l'oubli.* Vois quelle réciprocité d'intérêts, quelle connexion éternelle il a établies entre toutes les productions de la nature ; comme elles s'embellissent, s'animent et offrent l'espoir attrayant d'aimer ce que déjà on a chéri ! La justice divine n'est-elle pas expliquée et justifiée par cette égale répartition de biens et de maux chez les êtres qui passent successivement par toutes les formes terrestres? Loin que la terre engloutisse les hommes, elle les répare, les rhabille, les ressuscite sans relâche ; les âmes immortelles se quittent, se retrouvent, se séparent, se réunissent sous mille faces, jusqu'à ce que Ésus, retirant son souffle, éteindra la vie des générations, les élèvera à de plus hautes destinées dans son empire sans bornes.

« L'âme, principe immatériel de l'existence, anime pareillement les molécules organiques et les met sans cesse en mouvement; son action agit aussi vivement sur l'auroch que dans le cerveau du plus petit animalcule. Comme l'homme, l'animal dort et rêve, il a du sang, un cœur, des poumons, des entrailles ; comme lui, il a le pouvoir et la volonté ; il n'y a de différence entre eux que la perfection des organes, le principe de leur existence est le même. A l'extinction de chacun, l'âme ne cesse point d'exister, elle est seulement appelée à animer d'autres individus dont les organes sont plus

aptes à la vie. La pourriture, la cendre de tous les êtres n'est-elle pas fertilisante, productive? C'est donc encore l'existence? Un ver! ce ver est un germe animé; et là où s'efface une forme, il en commence une autre. Ainsi, l'âme est végétative, sensitive ou raisonnable, selon la volonté de Dieu.

« L'arbre ne pense point, mais il vit et respire; la séve cesse-t-elle de circuler dans ses fibres et de le nourrir, il n'existe plus. L'ovaire du pistil des fleurs est le principe de leur existence; le fluide vital cesse-t-il d'y couler, elles meurent. Sur la terre, tout est sujet aux mêmes vicissitudes : les feuilles tombent, les êtres expirent. Le doigt de l'Éternel a marqué de toute éternité les limites de la matière, qui passe et repasse par une infinité d'organisations. Ainsi elle a, par succession, le mouvement, la sensation, les idées, la pensée, la réflexion, la conscience, des sentiments, des passions, des gestes, des signes, des sons articulés, une langue, un dogme, des lois, des sciences, des arts. Toutes les parties des corps organisés vivants ont de l'analogie entre elles, des usages relatifs, une harmonie réciproque, une fin commune. Dans la nature, tout commence, tout finit, pour recommencer toujours. Dans son vol éternel, le temps disperse la poussière des tyrans et des esclaves, des forts et des faibles ; son aile funèbre balaye sans pitié les générations. Les idées du sage survivent seules à la chute des empires qui meurent. C'est l'histoire qui parle aux rois et aux puissants; elle leur

crie : Potentats! ayez moins d'ambition et d'égoïsme, plus d'humanité et de justice, un jour vous aurez besoin qu'on en ait pour vous! »

En achevant ce discours, le Génie saisit Chyndonax dans ses bras et le transporta sur une haute montagne, située au centre du disque du soleil. Là se trouve la *Vallée des délices*, où règne un printemps éternel. L'haleine des vents ne s'y fait sentir que pour répandre le parfum suave des fleurs. Des bocages embaumés couvrent de leurs ombres fortunées les âmes des Druides, et y produisent alternativement des pétales et des fruits. Séjour délicieux, où des génies sont occupés à classer les germes de toutes les productions des globes, pour les y semer et perpétuer l'œuvre de Dieu.

La grandeur, la magnificence du palais de la *Félicité* frappent, enchantent et fascinent les yeux du fils de la Druidesse de l'île de Séna. On y monte par des degrés de cristal le plus pur; les pierres les plus précieuses servent de dalles à son péristyle; sous les arceaux de ses voûtes brillent des milliers d'escarboucles enflammées. De son faîte d'or poli, qu'étreint une éblouissante ceinture de diamants, s'élèvent de hautes et sveltes colonnes de rubis scintillants qui supportent une coupole hardie et légère, sur la cime de laquelle s'épanouit, dans tout l'éclat d'une lumière céleste, une étoile aux mille feux, dont les rayons vont se perdre dans les espaces infinis de l'incommensurable royaume d'Ésus.

De ce palais, l'œil de l'Éternel embrasse tous les

mondes, il guette le matin, il observe le soir; d'une main il tient le ciel, de l'autre la terre, et sème les astres ou les éteints. A chaque instant, le *Souvenir,* sous la figure d'un *corbeau,* vient lui conter les événements des sphères, la justice et les hauts faits des Druides, les exploits des guerriers, et l'iniquité des hommes. Souverain maître des cieux et de la terre, Ésus trône au milieu de la salle de la *Satisfaction.* Le sommeil le plus léger, celui de l'oiseau sur la branche, n'effleure point sa paupière. L'herbe qui germe, la laine qui pointe sur le dos des agneaux ont leur bruit, son oreille les entend. Là ne se succèdent ni le jour ni la nuit, mais une lumière éternelle luit à tous les yeux. La terre ne peut rien cacher; il voit toutes les actions des humains, entend tous leurs discours; son intelligence divine sonde les moindres replis de leurs cœurs, et de sa bouche sort la parole qui retentit dans tout l'univers.

Bélenos, maître éternel de ce glorieux domaine de la vie, par la libéralité d'Ésus, voit rouler sous ses lois dans une harmonie constante les douze maisons des dieux. Il contemple, voit naître et expirer les saisons, les mois, les semaines, les jours, les heures, et précise leur immortalité par l'invariable révolution des astres. La Lune, assise sur le char de l'air, roule sans bruit escortée d'étoiles; elle se balance en passant, et effleure légèrement son époux d'un pudique baiser. A droite est la fontaine de la *Sagesse* et de la *Méditation,* où les guerriers se purifient. A côté se trouve le *chêne aux*

glands d'or, qui rajeunit ceux qui le touchent, sur lequel est perché le *coq rouge à la crête dorée :* il réveille les héros par son chant matinal ; cet arbre déploie majestueusement son feuillage sur tous les mondes, et son ombre tempère la trop vive clarté du soleil. Près du chêne prophétique, la sylphide *Yduna* offre aux héros des pommes d'or qui donnent l'immortalité. A gauche, se trouve le chaos où passent les flots printaniers d'une vapeur vitale qui attend le souffle créateur pour être lancée vers la Lune, où elle devient semence d'âmes.

Dans ce palais sommeillent, au son d'une musique céleste, les fils de la *Vaillance ;* la triple magie des parfums, l'harmonie des syrènes, les breuvages divins font couler dans leurs veines une voluptueuse ivresse. Une foule de vierges ravissantes de fraîcheur et de beauté expriment des roses et font naître sous leurs pas des ruisseaux odorants, dont les vapeurs suaves et balsamiques aromatisent l'air. Tout autour sont des bois de chèvrefeuille que l'églantier étreint d'une suave guirlande, des champs de lis et de jasmin, épanchant de leurs tiges des perles parfumées ; des fontaines qui répandent leur lait dans des urnes de jaspe et d'albâtre. On n'entend que le bruit des chants d'amour des colombes et des tourterelles, qui s'ébattent sur des prairies de violettes et de boutons d'or. Dans ce lieu de délice, les illustres guerriers respirent des cassolettes embaumées, et se rafraîchissent dans l'onde des cascades jaillissantes qui s'épanchent, gazouillent et distillent l'ambroisie sous des arceaux de

lilas; couchés sur des lauriers, ils rêvent à de nouveaux combats en vidant la liqueur réjouissante, composée du suc des fleurs, dans la coupe des festins; tandis que des sylphides répandent sur leurs blessures une essence divine qui endort leurs douleurs et cicatrise leurs plaies.

« Chyndonax, regarde, contemple, admire, et médite sur la demeure des sages et des héros!

— Que ce lieu est beau! La vapeur céleste a mille charmes; je crois me baigner dans une fontaine de nectar. N'est-ce pas là l'image de ce jardin terrestre où le Créateur plaça le premier mortel?

— Oui. Mais maintenant que tu as vu toutes ces choses, je veux t'instruire du sort des mondes qui roulent sous nos pieds. Regarde là-bas, tout là-bas, cette petite sphère aplatie qui nous semble un point obscur à peine visible dans l'infini : c'est la terre destinée à périr un jour, ainsi que tout ce qu'elle renferme, pour être purifiée et rendue vierge par Ésus, qui lui destine de nouveaux habitants, quand ceux qui se traînent à sa surface auront accompli leurs destinées terrestres, bornées comme tout ce qui est matière; mais non l'âme, qui vient de Dieu et y retourne.

« Quand la fin de ce monde viendra pour la terre, Bélenos n'y enverra que de pâles rayons qui ne suffiront plus pour l'échauffer, et alors trois années stériles viendront. La lumière céleste et vivifiante blêmira insensiblement, la chaleur deviendra moindre encore, et la neige tombera en abondance des quatre coins

de l'univers[1]. Les hommes, démoralisés par la faim, s'entr'égorgeront; tous les liens de famille seront brisés, les frères tueront leurs frères, les enfants leurs pères, les femmes leurs maris. Tous les désordres règneront sur le sol terrestre, comme au temps où l'on méconnaissait la puissance de Dieu, où personne ne suivait d'autre loi que celle de la peur brutale de mourir de faim. Les étoiles ne donneront plus de clarté, d'épaisses ténèbres couvriront la terre; les montagnes, ébranlées, crouleront dans les plaines; les arbres, déracinés, seront jetés au loin par la tempête; la mer débordera de toute part; les fontaines, les ruisseaux, les rivières, les fleuves rouleront des flots de venin, qui tueront tout ce qui sera vivant. Un feu dévorant sortira des entrailles du globe, et le réduira en cendres; un vent furieux en bouleversera les parcelles dans l'immensité de l'infini, et elles seront absorbées dans l'Être des êtres, qui les délayera dans la matrice créatrice, pour enfanter de nouveaux mondes et de nouveaux produits animés.

« Chyndonax, ma mission est remplie; je n'ai qu'un dernier conseil à te donner : La religion que tu dois

[1] Les observations astronomiques des Druides avaient constaté l'agrandissement de l'orbite de la terre et la diminution de l'obliquité de l'écliptique, toujours progressive et jamais rétrograde, en nous rapprochant des étoiles fixes des environs de l'équateur céleste. En effet, un des changements les plus intéressants que produit notre éloignement progressif du soleil, c'est l'augmentation du crépuscule.

enseigner est comme la probité, chacun la porte dans son cœur, et la prouve par ses actes.

« Sois patient, n'aie ni désir, ni passion, ni besoin; protége les justes et châtie les méchants.

« Pense à l'éternité ! Semblable au feu, la vertu purifie tout; si tu perds cet appui, le mensonge, la vanité, la cupidité et l'avarice domineront ton cœur, et l'on dira de toi : Tel chef, tel peuple.

« Songe que toute prévoyance humaine est inutile contre les projets de Dieu.

« Remets sans cesse en vigueur la pratique des vertus, et pose un frein à la méchanceté des hommes.

« Hais le mensonge, fais la charité, écoute beaucoup et parle peu.

« Livre-toi sans cesse à l'étude; la science est la nourrice et la reine de l'âme.

« Les lois sont au-dessus du chef des États et des peuples; ainsi, mouds ton peuple lentement sous la meule des lois sages et justes : broyé trop vite, il prendra feu.

« Sois sobre pour être libre; pèse tes aliments au poids de tes besoins. Qui se contente de peu ne dépend de personne. Qui loue ses bras n'est plus libre.

« Aime la vérité, tu la découvriras. La première qualité d'un chef de peuple est de toujours dire vrai. La science du gouvernement est une *pansophie*.

« Que le luxe des monuments publics n'insulte pas à

la misère des familles agricoles qui nourrissent l'État. Fruit pressuré n'est bon à rien.

« Remercie la nature de ne t'avoir fait naître ni moineau ni éléphant : la vie du moineau est joyeuse, mais courte ; l'existence de l'éléphant est longue, mais triste. Les jours de l'homme tiennent le juste milieu.

« Né libre, sur une terre libre, vante-toi d'être libre ; vis et meurs comme tu es né. La liberté est la reine du monde.

« Distribue indistinctement aux enfants du peuple nourriture et instruction ; jamais l'une sans l'autre. Sois *un ;* mais ne vis pas seul.

« Observe tout ; n'explique rien, et loin de garantir ce que tu n'as pas vu, ne garantis même pas ce que tu as vu. Le Père de toute lumière est sujet à de fréquents nuages. L'œil de l'homme, plus souvent encore, est sujet à s'obscurcir.

« Ne mets point à l'encan les offices publics. La justice est le pain quotidien du peuple ; aussi étudie-toi, non pas à paraître juste, mais à l'être.

« L'âme de l'homme vertueux est élastique : plus on la comprime, plus elle a de ressort. Le méchant doit craindre la réaction du sage qu'il opprime. Chyndonax ! réfléchis à mes conseils ; avant de te permettre un coup d'État, calcules-en la réaction.

« Veille à ce que les législateurs fassent de bonnes lois et non de l'esprit. Il faut bien des bulles d'air pour enfler une voile et faire voguer un navire ; mais il faut

davantage encore de bulles d'esprit pour faire avancer la raison humaine.

« Malédiction sur la tête d'un homme d'État, qui, pour faire triompher une erreur profitable, atteste sur son honneur une *calomnie*.

« Fais-toi une bonne réputation ; c'est le plus doux des parfums.

« Ne fais pas de serment, si tu veux rester libre ; les serments sont des liens.

« Ne vends pas les lois, c'est trafiquer de choses saintes. N'en fais pas litière au peuple. Où la loi parle, l'homme d'État doit se taire.

« Médite sur la tombe des grands hommes : à peine leurs restes remplissent-ils le creux des deux mains.

« Dresse un autel à la Clémence ; tous les hommes en ont besoin.

« Pour vivre longuement, que ta bouche et ton cœur soient sobres ; domine et mets tes passions au régime.

« Évite les accès de colère ; cette passion ressemble aux tremblements de terre : par ses secousses violentes, elle ébranle tout l'édifice du corps humain.

« Songe que la liberté est un cordial qu'il faut administrer goutte à goutte. De même que toute révolution politique amène à sa suite un débordement de lois.

« Il y a trois grandes fêtes dans la vie humaine : l'anniversaire de ta naissance, le jour de ton mariage avec une femme vierge que tu dois solenniser, et ne manque

pas de faire commémoration de la naissance de son premier-né ; ce sont les trois plus beaux jours de la vie de l'honnête homme.

« Chyndonax, le peuple, comme un terrain vague, est au premier ambitieux ; rarement il reste à celui qui le défriche.

« Ne souille pas les balances de la justice en y recevant l'or pour contre-poids d'un crime.

« L'or est malléable en tous temps ; l'esprit de l'homme ne l'est que dans la jeunesse.

« Fais que les Celtes gardent leurs armes, même en cultivant la terre ; un peuple libre doit toujours être sur la défensive.

« Que ta maison soit d'une étendue proportionnée à tes besoins ; un point suffit pour loger un atome.

« Si tu as des vérités à dire, prépare-toi une retraite sûre pour t'y abriter contre la piqûre des insectes.

« Quelles que soient tes infortunes, garde une larme pour les malheurs de la patrie.

« Ne demande point asile à un ingrat ; la cendre des tombeaux est moins froide que son foyer.

« Au banquet de la vie ne perd pas le temps ; l'heure sonnée pour partir, tu n'emporteras rien.

« Dans la vie, crains de te tromper de route : l'une aboutit au bien, l'autre au mal.

« N'aspire point à la sotte vanité d'être trop riche ; tu contribuerais à ce qu'il y ait plus de pauvres.

« La police politique des États ressemble aux charbons ardents ou noircis : n'y touche qu'avec des pincettes ; elle brûle ou salit. C'est la partie honteuse d'un gouvernement despotique et inepte.

« Pose une borne aux propriétés de tout citoyen ; qui a peu veut avoir davantage, qui a beaucoup veut plus encore.

« Reste pauvre, si, pour devenir riche et puissant, il faut te courber et salir tes mains dans la boue.

« Ne fais pas attention au bien ni au mal que l'on dit de toi : la calomnie politique est un écho multiple.

« L'eau agitée se trouble et écume ; un mouvement réglé la rend pure. Donne une pente douce à l'écoulement des jours de ta vie ; que le cours en soit uniforme et paisible.

« Rien n'est inimitable ; tout ce qu'un homme a fait, un autre peut le faire.

« Conserve ton sang pur comme l'air que tu respires et l'onde qui t'abreuve. Le sang est le véhicule de l'âme. Les veines, les artères, les nerfs en sont les canaux. L'âme est l'élixire du corps humain.

« Le matin, demande-toi : Qu'ai-je à faire ? le soir : Qu'ai-je fait ? Ne dis pas : Je veux être sage. Ne t'engage pas au-dessus de tes forces.

« Ne reproche pas au corbeau son noir plumage ; ne loue point la blancheur du cygne. Ainsi qu'eux, les hommes ne sont pas plus responsables de leurs vices que de leurs vertus.

« Les paroles sont des flèches ; qu'elles frappent ou manquent leur but, une fois décochées, tu n'en es plus maître. Sois prudent ; ne lance point de traits sans en avoir calculé l'effet ; médite avant de parler, et sois bref comme le geste.

« Une haleine infecte annonce des viscères gâtés ; les paroles immorales indiquent un vice dans les mœurs.

« Ne laisse point à la tête des affaires de l'État des hommes qui, sous des dehors de probité, cachent au bout des doigts des ongles crochus.

« Le corps est l'instrument de la vie ; fais qu'il devienne un instrument de sagesse et de justice.

« Jusqu'au martyre, sois l'ami de la vérité ; n'en sois pas l'apôtre jusqu'à l'intolérance.

« Élève le peuple jusqu'à toi ; ne descends jamais jusqu'à lui. Ne sois ni son maître ni son valet.

« Rends un culte à la justice, c'est la première des vertus publiques, la divinité des honnêtes gens, la providence des nations.

« Fais le bien tous les jours, que tes bonnes actions se donnent la main et ne laissent point de lacunes dans le cercle de ta vie.

« N'ouvre pas ta maison à tous ceux qui heurtent ta porte, ni tes lèvres aux premières impulsions de ta langue ; retiens ou circonscris l'essor de ta pensée.

« Ne choisis pas un laurier pour abri ; s'il écarte la foudre, il attire l'envie. Son ombre endort ou enivre.

« Avant d'entreprendre la cure d'un peuple qui a vieilli dans la servitude, demande au tisserand s'il peut faire de bonne toile avec du vieux lin.

« Ne persécute point les hommes de génie. Les ossements du lion, heurtés l'un contre l'autre, font jaillir des étincelles de lumière.

« Graisse les roues du char que tu conduis; une loi trop sèche est d'un pénible usage.

« Quand le malheur heurte à ta porte, n'attends pas qu'il frappe un second coup : la résistance l'irrite, la résignation le désarme.

« Si tu n'as pas en toi assez de ressources pour tirer parti des maux qui t'arrivent, aie la prudence de les prévenir, ou assez de courage pour les supporter.

« Ne te rends pas médiateur entre un serpent et un tigre : quand les méchants s'étouffent, les bons respirent.

« Change souvent tes ministres; les longues magistratures sont alarmantes pour les libertés publiques.

« Les paroles ne sont que l'ombre des actions. Agis sans parler; mais ne parle jamais sans agir.

« Évite toute révolution politique; c'est l'ongle qui envenime l'ulcère, au lieu de le guérir.

« Connais la valeur des circonstances; la perce-neige leur doit tout son prix; elle n'est pas la reine des fleurs, mais elle arrive la première.

« Forge à froid des lois douces. Ne travaille point une

nation échauffée. Ne mange pas les fruits trop verts, ils agacent les dents ; n'agace pas celles du peuple.

« L'âme est corps quand tu digères : le corps est âme quand tu penses ; car la pensée est chose divine.

« Ne dis pas : J'invente. En ce monde, tout est réminiscence. Le monde fait la roue.

« Ne mets pas plus de distance entre la faute reconnue et le pardon, qu'il n'y en a entre l'éclair et la foudre.

« Enfant du peuple, ne ris point devant l'homme qui pleure et souffre. Ne raille pas les infortunes : tu ne sais pas ce que l'avenir te prépare.

« En avançant dans la vie, sème sur ta route de bonnes actions, afin de pouvoir, sans rougir, regarder derrière toi.

« Le serpent change de peau chaque année ; ainsi que lui, dépouille-toi de tes habitudes vicieuses que le flambeau de la raison peut te faire découvrir dans ta conduite passée.

« Donne du thym à l'abeille, à la cigale la rosée, et à ta patrie des lois aussi douces que le thym, aussi pures que la rosée.

« Ordonne, protége, encourage, honore le travail des champs. Il n'y a que l'agriculture et le mariage qui mettent quelque chose de plus sur terre.

« Visite tes semblables, n'habite qu'avec ta famille ; mais ne séjourne que chez toi.

« Plains l'oiseau qui chante dans sa cage ; méprise le

peuple qui s'endort au bruit de ses chaînes ; ne le réveille pas pour le rendre à la liberté, il n'en est plus digne.

« Ne parle des morts que pour en dire du bien ; ne t'approche des vivants que pour leur en faire.

« Appuie-toi sur l'Éternel, aie foi en lui, et tu prospéreras. »

A peine le Génie avait-il fini ces sentences, que Chyndonax sentit tout à coup comme la vie s'éteindre en lui. Une obscurité profonde l'environna, il lui sembla qu'il roulait à travers de moelleux nuages, qui devenaient de plus en plus épais à mesure qu'il descendait. Un choc léger qu'il ressentit suffit pour lui faire reprendre ses sens. Il ouvrit les yeux, étendit les bras, et fut surpris de se réveiller au pied du chêne où le Druide l'avait conduit il y avait neuf jours.

Le surveillant de Chyndonax était là, appuyé contre le tronc de l'arbre sacré, livré à un sommeil subit, quand une brise légère effleurant sa face le réveilla, et il vit son élève à son côté. Il en fut rempli d'une sainte joie, et l'ayant embrassé tendrement, il le ramena parmi ses frères, où tous furent ravis d'une grande admiration en écoutant les merveilles qui tombaient de la bouche de cet enfant prédestiné, et envoyé au milieu d'eux pour l'accomplissement des desseins de la volonté du ciel. Ce récit fut tracé sur des lames d'or, et conservé comme un talisman et le palladium de Bibracte, cette perle des Celtes, cet œil de l'Occident.

En 1598, on découvrit, près de Dijon, un tombeau celtique, dans lequel était une pierre ronde et creuse : elle contenait un vase de verre orné de peintures ; autour on lisait en caractères grecs l'inscription suivante :

DANS LE BOCAGE DE BÉLENOS,
CE TOMBEAU RENFERME LE CORPS DU CHEF DES DRUIDES,
CHYNDONAX.
IMPIE, ÉLOIGNE-TOI !
LES DIEUX LIBÉRATEURS VEILLENT AUPRÈS DE MA CENDRE.

FIN

NOMS PRIMITIFS

DES PEUPLES, DES RIVIÈRES, DES MONTAGNES ET DES LIEUX

DE LA CELTIQUE.

PEUPLES.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
La COMTÉ.	*Sequani.*	Les hommes de cheval.
La BOURGOGNE.	*Eduens.*	Le pays qui a produit l'homme.
TROYES.	*Tricasses.*	Les très-forts.
CHALONS.	*Catalauni.*	Les braves.
LANGRES.	*Lingones.*	Les belliqueux.
POITIERS.	*Pictones.*	Les hommes aux gros javelots.
Le MANS.	*Cenomani.*	Les esprits subtils.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
Les BRETONS.	*Armorici.*	Ceux qui habitent les bords de la mer.
BREST.	*Curiosolites.*	Les inventeurs des barques couvertes de cuir.
NANTES.	*Namnettes.*	Ceux qui habitent sur les rivières.
VANNES.	*Vénètes.*	Les habitants des langues de terre.
RENNES.	*Redones.*	Les coureurs excellents.
CHARTRES.	*Carnutes.*	Les braves à forte épée.
TOURS.	*Turoni.*	Le peuple inconstant.
ANGERS.	*Andhai.*	Les habitants des grandes forêts.
NORMANDS.	*Abricates.*	Les peuples qui désirent les combats.
MEAUX.	*Meldorum.*	Les peuples hardis.
AUVERGNATS.	*Avernia.*	Le peuple belliqueux par excellence.
AVRANCHES.	*Ingena.*	Les prompts aux combats.
PICARDS.	—	Les hommes aux longues piques.
AMIENS.	*Ambriani.*	Les hommes couverts de fer.
BEAUVAIS.	*Bellovaques.*	Les hommes valeureux.
SOISSONS.	*Suvessones.*	Les légers à la course.
—	*Allobroges.*	Les hommes venus d'un pays étranger.

RIVIÈRES.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
L'OUSCHE.	*Oscara.*	La rivière oblique.
Le SUZON.	—	La rivière de la vallée.
L'ALIÈRE.	*Alaveria.*	La rivière aux eaux pures.
L'ARMANCE.	—	La rivière qui fertilise.
Le BRONCHIN.	—	La rivière qui se divise.
Le DAIN.	*Danus.*	La vite.
Le DESSOURBE.	—	La rivière aux deux sources.
Le DRUJON.	—	L'abondante.
La GLANTINE.	—	Les eaux limpides.
Le HALLE.	*Allanus.*	La prompte au débordement.
La LOUE.	*Louh.*	La dévorante.
Le LOUGNON.	—	Le rongeur.
La SEILLE.	—	La pressée.
La NIÈVRE.	—	La rivière aux deux sources.
La SAÔNE,	*L'Arar.*	La douce, la lente.
Le DOUBS.	*Doubios.*	Le paisible.
La LOIRE.	*Liger.*	La ravageuse aux eaux froides.
Le RHÔNE.	*Rhodanus.*	Le roulant.
L'ARMANÇON.	*Hermensio.*	La rivière au lit rouge et rocailleux.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
La TILLE.	—	La truiteuse.
Le RHIN.	*Rhenus.*	La rivière au cours rapide.
L'OISE.	*Isara.*	La lente.
La MEUSE.	*Mosa.*	La pressée.
La MOSELLE.	*Mosella.*	L'abondante.
La MARNE.	*Motrona.*	La sablonneuse.
La SOMME.	*Samara.*	La croupissante.
L'AUBE.	*Alba.*	Le lit blanc.
La CRUNE.	—	La tortueuse.
Le MADON.	—	Le rouleur.
L'YONNE.	*Iconna.*	La rivière des vallées.
La SEINE.	*Sequana.*	La tortueuse.
La JUINE.	*Junna.*	La froide.
L'ORGE.	*Urbia.*	Les deux bras.
L'ESCAUT.	*Scaldis.*	L'abondante en joncs.
L'ORNE.	—	La lente.
Le CHER.	*Carus.*	L'impétueux.
L'INDRE.	*Andria.*	La rivière aux coupures.
La DIVE.	—	L'abondance.
L'ERDRE.	—	La rivière qui coule à travers les terres.
Le LAUTION.	—	Les eaux noires.
L'UDON.	—	La profonde.
Le GERS.	*Ægircius.*	L'impétueuse.
La SIOULE.	*Sioul.*	La paisible.
La VILLAINE.	*Viniconia.*	Le fond vaseux.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
L'Ardre.	—	La rivière qui sent mauvais.
La Sarthe.	—	La couleur d'argent.
Le Drac.	*Dera.*	La furieuse.
L'Isère.	*Isarn.*	La couleur de fer.
La Drôme.	*Drom.*	La prompte.
La Durance.	*Druant.*	La mauvaise.
Le Guer.	*Guerus.*	Le tapageur.
L'Oron.	—	La rivière qui coule pendant un certain temps.
La Veuze.	—	La submergée.
L'Argent.	*Argant.*	La belle.
La Sorgue.	—	La reine des sources.
Le Var.	—	La rapide.
L'Allier.	*Elaver.*	La rivière qui enrichit.
L'Ariége.	*Aregia.*	Le fléau d'or.
L'Aude.	*Alaæ.*	La bonne eau.
Le Gardon.	*Gar.*	Le très-rapide.
Le Lers.	—	La rivière qui coule et tarit.
Le Tarn.	*Gar.*	La rivière au bruit tonnant.
L'Adour.	*Aturu.*	La rivière qui fait tourner des pierres.
La Blaise.	*Balisa.*	La dormeuse.
La Dordogne.	*Dordonia.*	La profonde.
La Garonne.	*Garu.*	La très-rapide.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
La GROSNE.	*Grona.*	La résolue.
L'OGNION.	—	La source d'Og-Mi.

MONTAGNES ET LIEUX.

Les VOSGES.	*Vosegus.*	La montagne aux bœufs sauvages.
Le JURA.	*Y-u-ra.*	Le premier feu.
Le CANTAL.	—	Les hautes montagnes blanches.
PUY-DE-DÔME.	—	La montagne aux grandes fractures.
Les CÉVENNES.	*Keben.*	Montagnes à la cime élevée.
Le MONT-D'OR.	—	La montagne coupée.
Le LOMONT.	—	La suite des montagnes.
Le MONTFAUR.	—	La montagne élevée.
Le Mont ROLAND.	—	Le roc à large cime.
Le Mont POZÈRE.	*Keben.*	La montagne des vipères.
Le CANIGOU.	—	Le sommet blanc.
Le Mont BRESSIER.	—	La montagne ardente.
Le Mont OREL.	—	La montagne des eaux secourables.
Le Mont PILAT.	—	La montagne au sommet mouillé.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
BELLE-ILE.	*Calonès.*	L'île des rocs.
PENMARCH.	—	Promontoire du sable roux.
ARDENNES.	*Ardenan.*	La grande forêt.

TABLE.

Pages.

INTRODUCTION. 1

LIVRE PREMIER.

GÉNÉSIE. — Déluge et incendie. 9

LIVRE DEUXIÈME.

LA CELTIQUE. — Mœurs et arts. 89

LIVRE TROISIÈME.

THÉOGONIE DRUIDIQUE. — Les dieux et les lieux sacrés. 151

LIVRE QUATRIÈME.

LES DRUIDES. — Science et philosophie. 205

Paris. — Impr. d'ALEXANDRE BAILLY, rue du Faubourg-Montmartre, 10.